

John Adams Library,

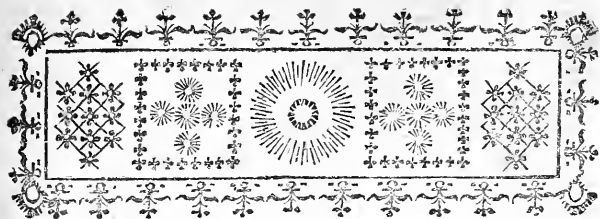


IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o
★ ADAMS
2317

Digitized by the Internet Archive
in 2010



NOUVEAUX OPUSCULES.

ESSAI DE FABLES BELGIQUES.

PROLOGUE.

FABLE PREMIERE.

*L'Imprimeur de ce Recueil, & l'Ami de l'Auteur,
lequel s'est chargé d'en revoir les Épreuves.*

Quoi ! vous voulez , Monsieur le Correcteur,
Que j'imprime le tout ! ... Il me reste une crainte ;
C'est que cela ne donne atteinte
A la tranquillité de votre ami l'Auteur.

On sçait que les gens de finance
Ont du crédit , & n'aiment point les Vers
Où l'on semble , pour eux , manquer de déférence ;
Je l'avouerai , j'en suis en transe ,
Ils pourroient bien voir ceux-ci de travers —.
Allons donc , quel grand mal peut causer une Fable ?

A

Entre-nous, cette crainte est folle, sur ma foi ;
 Quand on est riche, & qu'on tient bonne table ,
 On a toujours les gros rieurs pour foi ,
 Et l'on rit le premier d'un Ouvrage semblable.

F A B L E I I .

Le Socle & la Statue.

OSES - TU t'égalér à moi ,
 Disoit au Socle une fiere Statue ;
 J'éleve mon front dans la nue ,
 Et je pose le pied sur toi :
 Encore , trop heureux qu'un jour je ne t'écrâse. —
 Plus de douceur & moins d'emphâse ;
 Il te sied bien de m'insulter ,
 Être foible , injuste & superbe !
 Si je cessois de te porter ,
 Je te verrois bientôt sous l'herbe.

F A B L E I I I .

*Un Masque du Faubourg Saint Antoine ,
& un Monsieur.*

AVEC ton cheval de carton ,
 Range-toi, vilain Masque. — Oh ! oh ! vilain vous-même. —
 Insolent ! Range-toi, mais très-vîte , sinon... —
 Tout doux, mon beau Monsieur, quel que soit votre nom,

Cette dureté semble extrême ;

Le Peuple doit avoir du plaisir à son tour :

Il se masque , par an , trois fois , vers le Carême ,

Et vous vous masquez chaque jour.

F A B L E I V.

*Un Financier , son Valet - de - Chambre ,
& un Protégé.*

UN jeune homme , Monsieur , vous apporte une Lettre. —
Qu'il attende. — Il est là dès la pointe du jour ,
Et midi sonne. — Eh bien ! — Il ne veut la remettre
Qu'en mains propres - Qu'il entre. - Entrez. - Monsieur Danjour ,
Monsieur , me charge de.... — Voyons donc la missive....
« Vous me feriez plaisir »... Comment diable ! elle est vive ;
Il paroît vous aimer , lui qui n'aime que soi ;
Il vante vos vertus. — Je crois être honnête-homme ,
Monsieur , si vos bontés m'accordoient cet emploi ,
Pour remplir mes devoirs , je prendrais sur mon somme ,
Et j'empêcherais bien qu'on ne volât le Roi. —

(*A part*).

Honnête-homme !... Le sot !... Empêcher qu'on ne vole !...

(*Haut*).

Repassez.... Oh ! Dumont , va consigner ce drôle

A ma porte , & si bien qu'il ne rentre chez moi.



F A B L E V.

Le Chiffre & le Zéro.

DAUVRE Zéro, cache ta honte,
 Disoit un gros Chiffre orgueilleux;
 Pourrois-tu faire seul un compte ?
 Être nul, fuis loin de mes yeux. —
 Je connois mon néant, graces à ton injure,
 Répondit l'humble créature,
 Et sçais bien que tu peux faire un compte sans moi :
 Mais, que je plains, ton ignorance !
 Apprends que, placé près de toi,
 Je décuple ton existence.

 Je crois la leçon d'importance ;
 La prene qui voudra pour foi.

F A B L E V I.

L'Œil-de-Bœuf, & la Galerie.

DON soir, ma belle Galerie. —
 Ah ! bon soir, mon gros Œil-de-Bœuf. —
 Sçais-tu quelque chose de neuf ? —
 Non, mais d'une Reine chérie
 J'apperçois le bonheur accompagner les pas. —
 Pour moi, je vois de brillans scélérats
 Comblés des dons de la fortune ;
 D'honnêtes Citoyens qu'on ne regarde pas ;
 Et dont la plainte est toujours importune ;
 Mais il est tard, à demain, vers la brune.

F A B L E V I I.

Un Traitant & un Sauvage.

BARBARE ! il est donc vrai que tu manges des hommes !
Mortel atroce ! fuis, tu révoltes les sens :—
Atroce !... ah ! moins que toi , sans doute , nous le sommes ;
Nous les dévorons morts , tu les ronges vivans.

F A B L E V I I I.

*Un Nouveau débarqué à Paris , & un vieux
Humoriste.*

AH ! Monsieur , je voudrois.... Mais je vous importune :
J'ignore tout , j'arrive , il ne faudroit qu'un mot.—
J'entends.... Eh bien ! fais vil , & sur-tout fais un sot ;
C'est le plus court chemin pour faire ici fortune.

F A B L E I X.

Un Placet , & le Suppliant.

ON me l'avoit prédit , qu'on ne me liroit point ;
Que tu perdrois encor les frais de ton voyage ;
Je dois en convenir ; toutefois , c'est dommage :
J'étois bien fait , touchant , & vrai dans chaque point.

A iij

Quel fruit de tes travaux !— Cesse tes plaintes vaines ,
 Le Ciel vient m'inspirer , ne nous rebutons pas :
 Voyons l'ami du Peuple , allons-y de ce pas :
 L'équitable TURGOT (1) terminera nos peines.

F A B L E X.

La Mort, & une Mere regardant son Fils malade.

QUE ne puis-je assouvir ma rage sanguinaire !
 Je sens redoubler ma fureur ;
 Portons en tous lieux la misère ,
 Le désespoir , l'épouvante , l'horreur ,
 Et faisons de ce globe un vaste cimetière . . .
 Qu'entends-je ! . . Un cri perçant me pénètre le cœur . .
 C'est celui d'une mere en proie à la douleur ,
 Son Fils succombe & le jour l'abandonne.
 Quoi ! Je m'attendrirois ! . . . Ce sentiment m'étonne :
 Quelle foiblesse ! . . . Entrons pour combler son malheur.
 Mais avant de paroître , écoutons . . . Je frissonne.—
 Monsieur GUILBERT (2) , je n'ai confiance en personne
 Qu'en vous , sauvez mon Fils , il fait tout mon bonheur.—
 GUILBERT ! . . . Ah ! que ce nom m'inspire de frayeur !
 Il m'a de cent maisons depuis peu repoussée ;
 Et pour ne pas encore être d'ici chassée ,
 Fuyons , allons plus loin répandre la terreur.

(1) *Il n'eut pas le temps de faire le bien.*

(2) *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris ,
 ancien Médecin des Armées du Roi , qu'il ne faut pas
 confondre avec un autre GUILBERT , fleur de Préal.*

E N V O I

A M. G U I L B E R T.

F R U I T S de ton heureux caractère ,
Tes nobles sentimens , ta générosité ,
De tes utiles soins refusent l'honoraire ;
Tu nous rends notre Fils. (1) Du Pere & de la Mere
Reçois publiquement ce tribut mérité.
Nous avons, sous la Fable, offert la verité,
C'étoit le seul moyen de ne pas te déplaire.

F A B L E X I.

Le Bon-Sens , & le Bel-Esprit.

D U I S Q U E pour un instant le hasard nous rassemble ,
Esprit fort & subtil, voyons, causons ensemble.—
Je ne peux disposer d'un moment aujourd'hui ,
Et suis même attendu chez la Marquise d'Amble ,
Où nous devons d'abord disserter sur l'ennui
Que le Bon-Sens apporte avec soi dans le monde. —

(1) Notre bonheur dura peu. Il est mort six mois après sa guérison , à l'âge de 24 ans, emportant les regrets de sa Famille , & de beaucoup d'honnêtes gens qui rendoient justice à ses mœurs & à ses connoissances étendues , pour son âge. C'étoit le seul qui nous restoit de quatre Enfans.

Bravo. — J'y veux prouver que cet Être divin ;
 L'Être éternel , de tout le principe & la fin ,
 (Sur qui le fol espoir du vil Peuple se fonde ,)
 N'est rien autre que l'air , le feu , la terre , l'onde ;
 Le ciel , le temps , l'espace , ou la Nature enfin ; —
Bravissimo. . . . C'est-là ta doctrine profonde ?
 Ah ! qu'en absurdités le Bel-Esprit abonde !
 Il confond l'univers avec son Créateur :
 Remonte au premier Homme , & nomme son Auteur ? —
La Nature. — Faut-il qu'ainsi tout se confonde !
 L'imagination errante & vagabonde
 Prend l'effet pour la cause & l'œuvre pour la main ;
 Serviteur : à tromper le pauvre genre-humain ,
 Pour moi je n'entrevois qu'un funeste avantage ,
 Et j'aime cent fois mieux , comme l'a dit un Sage ,
 Le simple Sens-Commun qu'un Esprit aussi fin ,
 Lorsque l'on voit en faire un si mauvais usage.

F A B L E X I I .

Imitée de l'Allemand , de M^r. GOTTOLD-
 EPHRAÏM LESSING , d'après la Traduction
 de M^r. D'ANTELMY.

Un Loup , un Berger & son Chien.

J'APPRENDS , avec chagrin , qu'un mal contagieux
 A fait périr tes Brebis les plus cheres. —
 Je suis touché des soins officieux ,
 Qui marquent un bon cœur , sensible à mes miseres. —

Tu crois un Loup!... Il pleure, le vaurien;
Parce que ton désastre est la cause du sien.

F A B L E X I I I.

*Lise & Damon se promenant, quelques jours
après leurs noces, sur les bords de la mer,
qu'ils voyoient pour la première fois.*

L'HYMEN, aimable & jeune Lise,
Le tendre Hymen qui comble tous mes vœux,
A mes douces loix t'a soumise,
Et des mortels me rend le plus heureux :
Va, ne redoute point tes chaînes,
Je chérirai toujours mes nœuds,
Et nous partagerons nos plaisirs & nos peines.—
Quelle crainte pourroit s'emparer de mon cœur ?
Je t'aime, cher Damon, &, de cet esclavage,
Je fais aussi ma gloire & mon bonheur...
Mais déjà de la Mer j'apperçois le rivage.—
Ah Lise!... quel spectacle étonne mes esprits!...
Nul objet ne borne ma vue :
Quel immense horison! Quelle vaste étendue!
Quels feux brillans & réfléchis
Le Soleil jette encore en se plongeant dans l'onde !
Quelle tranquillité profonde !...
Ce superbe Tableau, qui m'enchanté les yeux ;
Suspend les ressorts de mon Être ;
Je me sens élever en contemplant les Cieux ;
Mon âme s'aggrandit & reconnoît son Maître.
Quoi ! l'œil du jour se ferme, & l'air est obscurci !

Le Vent siffle, l'Onde murmure,
L'éclair part; cherchons vite une retraite sûre,
Au creux du rocher que voici.
Courons. . . . Enfin nous sommes à l'abri,
Et nous pourrons braver l'orage.—
Je tremble, cher Damon. — Rien n'est à craindre ici,
Ma Life; & nous irons à ce prochain Village,
Lorsque le temps fera tout-à-fait éclairci.
Rassure-toi. . . . Quel horrible nuage,
Semble du Ciel annoncer le courroux!
Il approche, s'entr'ouvre, creve;
La foudre éclate, & redouble ses coups;
L'Onde, à l'instant unie, en montagnes s'élève;
Ses flots précipités roulent jusques vers nous:
Ah! que vois-je? un vaisseau battu par la tempête
Demande du secours, & le demande en vain;
Le tourbillon contre un écueil le jette,
Le brise, & l'engloutit soudain.
Mais l'astre de la nuit perce & dissipe l'ombre,
Le vent s'appaise, & l'air devient serein;
Sortons de cet asyle sombre,
Et gagnons le hameau voisin.

De ton cœur vertueux le calme est la peinture,
L'orage est le tableau de toute âme en fureur;
Le vice produit seul les tourmentes du cœur;
Ah, Life! conservons notre innocence pure;
Quelque brillans que soient les dons de la Nature,
L'égalité de l'âme, & sur-tout la douceur,
Seront toujours la plus belle parure.

F A B L E X I V.

Un Jeune Gentilhomme , & un vieux Courtisan.

A AVEC ton antique vertu ,
Ta probité , ton sçavoir même ,
De bonne-foi , jeune homme , penles-tu
Réussir à Paris , en suivant ce système ?—
Je le croyois. — Ton erreur est extrême ;
Apprends que la vertu , la science , l'honneur ,
Que tout cela n'est que pur radotage :
Qu'il faut , ici , pour goûter le bonheur ,
Bon estomac & mauvais cœur ,
Force impudence , & sur-tout équipage.

F A B L E X V.

Un Maltôtier , & son ancien ami.

AH ! te voilà ? J'en suis ravi ,
Sois le bien arrivé : comment va ta petite ?
C'est une fille de mérite ,
Au moins. — C'est vrai , chacun la recherche à l'envi.
Mais il n'est point ici question d'elle ,
Et je viens tout exprès , pour un Commis fidele ,
Qu'il faut protéger , mon ami ;
C'est un sujet plein d'esprit & de zele ,
Et qui toujours a bien servi.

Il est, depuis dix ans, à pied, dans l'ambulance :
 C'est par trop long ; d'ailleurs je le crois ton parent,
 Et digne certes qu'on l'avance ;
 Car on ne peut avoir plus de talent.
 Tiens, sur la pointe d'une épingle ;
 Il fabrique un Procès-verbal,
 Témoin celui qu'il fit chez le vieux de la Cingle ;
 Le même jour qu'il nous donnoit un Bal :
 Il paya, par ma foi l'amende ,
 Pour du tabac de contrebande ,
 Qu'entre-nous, ton suppôt avoit mis dans un coin
 De la maison de ce bon homme.
 Parbleu ! je veux que l'on m'assomme ,
 Si quelqu'autre pousse plus loin
 L'intelligence : en outre, il est dur comme un diable ;
 Insolent, & des coups n'ayant aucune peur ;
 C'est pour la Ferme un sujet admirable :
 Je te le recommande ; il peut te faire honneur. —
 Je t'en sçais gré, l'ami : c'est être trop aimable ;
 Allons, c'est juste ; il sera Directeur.

F A B L E X V I.

L'Aveugle & son Bâton.

JE veux cheminer seul : malgré ton bon service,
 Ta coupe droite, unie, & ta solidité,
 Tu me déplaïs, va-t-en. — O céleste bonté !
 Viens détourner ses pas des bords du précipice.

F A B L E X V I I.

Imitée de l'Anglois, de KIDGELL.

L'Homme de Cour & le Diamant.

DÉCIEUX ornement, dont la vive splendeur
Sur l'esprit des mortels montre tant de puissance ;
Sçais-tu bien qu'avec toi j'ai de la ressemblance ?...
Nous devons au poli ce brillant séducteur,
Qui par-tout nous attire un regard si flatteur. —
J'en conviens; mais avec la différence
Que ce poli, qui fait ma transparence,
Et porte le grand jour jusqu'au fond de mon cœur ;
Cache du tien, sous cet éclat trompeur,
La petitesse, l'arrogance,
La fourbe, la sombre vengeance,
L'ingratitude & la noirceur.

Méfiez-vous souvent de trop belle apparence.

E N V O I.

O Vous, dont l'esprit vaste & brillant à la fois,
Se réunit à la grandeur de l'âme,
Aimable, généreux, & docte MAILLEBOIS (1) !
Au feu de vos regards, je ranime ma flamme.

(1) Lieutenant-général des Armées du Roi, Chevalier de ses Ordres, de l'Académie des Sciences, &c. &c.

Sans vos bontés , ma Muse alloit être aux abois :
 Pirai , guidé par vous , au Temple de Mémoire ,
 Et nos Guerriers , un jour , en marchant sous vos loix ,
 Retrouveront les sentiers de la Gloire.

F A B L E X V I I I.

Un Hôtel superbe , & un Parvenu.

JE ne le sçais que trop ; je suis digne d'un Roi ;
 L'Etranger même admire ma richesse :
 Mais (il faut bien que je te le confesse)
 Un objet me dépare. — Eh ! quel est il donc ? — Toi.

F A B L E X I X.

Un Financier , son Médecin & une Sang-sue.

J'ÉPROUVE un mal bien extraordinaire ,
 Docteur ; un même instant me voit rire aux éclats ,
 Et devenir d'un sombre atrabilaire :
 Je sens , de plus , que chaque pas
 Ébranle mon cerveau , me met enfin si bas ,
 Que je redoute la lumière. —
 Allons vite , Monsieur , une Sang-sue au bras ,
 A la tempe , à la jugulaire ,
 Et nous vous tirerons d'affaire. —
 Vous vous trompez , l'ami ; ce n'est point là le cas ,
 D'une Sang-sue , apprenez ce mystère :
 Sur l'épiderme d'un Confrere ,
 Notre morsure ne prend pas.

F A B L E X X.

Le Plaisir, la Peine, & un Philosophe.

T E verrai-je obstinée à me suivre sans cesse ,
Et troubler mes plus doux momens ?—
Ton injuste plainte me blesse ;
Va , c'est le remords seul qui cause tes tourmens.—
Elle a raison : mais pour vaincre leur rage ,
Il est un moyen sûr , dont *Zénon* t'instruira ;
Écoute , & retiens cet adage :
Recherche la Vertu , la Peine te fuira.

F A B L E X X I.

Un Procureur & son Clerc.

C ASSÉ par un travail opiniâtre & rude ,
Vieux d'ailleurs , sans enfans , j'ai besoin de repos ;
Vous êtes jeune , instruit , dispos ,
Puis , je vous aime , & veux vous céder mon Étude
Presque pour rien , pour trente-mille francs. —
C'est bien cher. — Non parbleu ; car , depuis soixante-ans ,
Nous avons , par un soin extrême ,
Mon grand-pere , mon oncle & moi ,
Découvert cent moyens pour éluder la loi ,
Dans le texte de la loi même ,
Et traîner les procès , par notre heureux système ,
Un demi-siècle & plus , le tout de bonne-foi :

Voilà certainement la science suprême

De notre état ; tenez , prenez ce manuscrit ;

Vous y verrez bien encor d'autres choses ;—

Ceci change de ton ; j'y consens , tout est dit :

Mais que ce soient , entre nous , lettres closes (1).

De vive voix ou par écrit ,

Plaide donc , si tu veux , ou plutôt si tu l'oses.

F A B L E X X I I.

*Une Veuve de Financier , un Chirurgien ,
& son Eleve.*

UN n'est donc plus !... non , je n'en reviens point ,
Ce cher mari !... j'en doute encore ;
Eh quoi ! Monsieur , avec tant d'embonpoint ,
Pesant trois-cents ! la voix dure & sonore ,

(1) Cette Fable est fondée sur une Anecdote réelle , & le manuscrit , dont il est ici question , est tombé par hasard entre les mains d'un Magistrat supérieur , qui le jeta bien vite au feu. Je tiens ce fait de la bouche d'un homme instruit & digne de foi , que j'ai rencontré dans le cabinet d'un Juge intègre ; d'un Citoyen patriote ; d'un Savant aimable , de M. de P. enfin , Lieutenant-Général du Présidial de R.... , membre de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris , Auteur de la Vie du Chancelier de l'Hôpital , &c. &c.

Nombrant

Nombrant si vite , & fut le bout des doigts ,
Mourir subitement à trente ans moins six mois !...

Voyez si par hazard ce n'est point léthargie ;

Examinez , vérifiez le fait :

Vous êtes docteur en chirurgie ,

N'épargnez rien ; ou , si c'en étoit fait ,

Il faut l'ouvrir & voir sa maladie ,

Pour en sauver un autre en un semblable cas.

Je vais me retirer : ainsi ne perdez pas

Une minute , je vous prie. —

Madame , dans l'instant , vous serez obéie.

Allons , viens , *Pézenas* , il faut nous dépêcher ;

On m'attendra ce soir pour accoucher

Une fille jeune & jolie

Qu'entretient , depuis peu , ce Fermier Général

Notre voisin , que j'aime à la folie ;

Car en toute sottise , il n'a point son égal.

Oh ! quelle est sage la fortune !....

Tourne un peu ce cadavre... à droite... bon ainsi...;

Vois donc comme il avoit la peau grenée & brune.

Prends l'instrument ; commence par ici :

Ouvre... fort bien... d'abord découvre la poitrine.

Tout ceci me paroît très-sain. —

Cadédis , regardez de l'un & l'autre sein

Couler futilément une liqueur citrine. —

C'est de l'humeur grondeuse... Allons , voyons plus bas...;

Voici , ma foi , de tous les estomacs ,

Le plus grand qu'on ait vu de Paris à la Chine ,

Et de tous points le mieux constitué :

Il faut qu'une cause inconnue

A nos anciens , l'ait sourdement tué. —

*Sandis , si rien né mé troublé la vue ,
 P'apperçois un corps étranger ;
 Il résiste au scalpel... Ah ! Monfiou , quel prodige !...
 De quatré jours jé né pourrai manger ,
 Et déjà tout mon sang sé fige :
 D'uné lamé dé fer , son cuur est encroûté. —
 Ce n'est pas une rareté ,
 Dans son état sur-tout ; je te le jure ;
 A la cinquieme ou fixieme ouverture ,
 Tu feras convaincu de cette vérité.
 Pour l'honneur de l'Humanité ,
 Il faut toujours cacher telle aventure ,
 Etc'est un des secrets de notre Faculté.
 Un seul sentiment de bonté
 Qui lui fera venu , contre nature ,
 Et qui n'a pu sortir de sa croûte trop dure ,
 En l'étouffant , l'a sans doute emporté :
 Pareil accident , je t'assûre ,
 Doit , parmi ces Messieurs , être peu redouté.*

F A B L E X X I I I ,

Imitée de l'Anglois , du Docteur Percival.

*Un jeune Seigneur vivant dans ses Terres , &
 un vieux Philosophe , son Voisin & son Ami.*

J'AI peine à croire encor que de l'huile jetée
 Pendant les bourasques de mer ,
 Puisse jamais du flot amer
 Calmer la fureur irritée.

Le fait, mon bon Voisin, me paroît important ;

Je voudrois bien en voir l'expérience.

Le vent souffle avec violence ;

J'avois épié cet instant :

Nous voici près du grand étang ;

Saisissons cette circonstance ;

J'ai fait porter de l'huile en abondance ;

Et nous pouvons nous mettre à l'œuvre sur le champ.—

Je vous sçais gré de votre impatience. . . .

Picard, prend la nacelle, & gagne l'autre bord,

(*Au Maître*).

Dépêche-toi. Le vent devient plus fort ;

Pour l'épreuve, c'est à merveille. . . .

Holà, Picard, c'est assez loin ;

Fixe-toi là. . . très-bien. . . mais il faut avoir soin

De verser doucement l'une & l'autre bouteille,

Et de ce côté-ci, pour nous faire mieux voir

De l'opération l'effet & le pouvoir.

Allons, tu peux répandre l'huile. . . .

(*Au Maître*).

Bon. Voyez-vous comme elle file ;

S'étend, & couvre, à l'entour du bateau,

Une grande surface d'eau ?—

Ah ! mon Ami ! . . . déjà, je la vois apaisée :

Quel prodige étonnant ! eh ! par quelle raison ?....—

A comprendre elle est bien aisée ;

C'est que, (comme le dit *Pierzon*,

Dans sa note, article naufrage),

Le vent alors, malgré son tourbillon,

Et ses efforts pour s'ouvrir un passage,

Glissant sur la liqueur abandonnée aux flots,
Ne peut les soulever, & les rend au repos.

Ainsi... — J'entends.... La chose est admirable !—

Oui, mon cher Comte, &, de plus, applicable
Aux orages affreux d'un cœur trop agité;
Versez-y des vertus l'onction secourable,
Il jouira bientôt de la tranquillité.

E N V O I

Au Docteur Benjamin Franklin.

Toi ! dont la suave éloquence
Produit mêmes effets, à nos regards surpris,
Et, par sa puissante influence,
Enchaîne, persuade & calme les esprits,
Accepte ce tribut de ma reconnoissance (1).
Sur le vaisseau public de treize Etats unis,
O Franklin ! digne choix de leur haute prudence !
Pour leur bonheur, au gouvernail admis,
Tu diriges sa course en bravant la tempête ;
Va, la gloire t'attend, &, de tes ennemis,
Ton cœur, ton âme & tes sçavans écrits
Ont même déjà fait la superbe conquête.

(1) Il avoit eu la bonté de me faire présent de ses
Ouvrages. Cette Fable est de 1777.



F A B L E X X I V.

*Un vieux Gouverneur retiré aux champs ,
& son ancien Éleve.*

Mon cher Eleve ! quel bonheur !
Je vous revois ! je viens exprès de mon Village ,
Rendre grâces d'un don qui flatte bien mon cœur ;
Qu'à vos vertus il rende hommage !
Car c'est sur lui qu'en rejaillit l'honneur.
Quoi ! si borné par la fortune ,
Me faire cette pension !
Quoi ! mille francs ! la chose est peu commune ,
Et doit causer de l'admiration.
Mais je crains que ce trait , digne de l'ancien âge ,
Ne porte aucun disciple à l'imitation :
Si l'on jette l'argent , c'est pour un autre usage.
Victime de l'oppression ,
Isolé dans un hermitage ,
Et n'ayant plus , de vous , nouvelle ni message ,
Je m'écriai cent fois , avec émotion :
« Quoi ! peut-il avoir le courage
» De me laisser à l'abandon !
» Lui ! lui ! que j'aime tant ! qui promettoit un sage !....
» Peut-être n'est-il pas dans la position
» De faire le moindre avantage ».....
Ah ! je vous demande pardon ,
D'avoir , à votre cœur , fait cet injuste outrage. —
J'aurois voulu pouvoir vous offrir d'avantage ,

Et plutôt, mais mon Pere est mort, & ruiné,
 Et le chagrin fit périr mon aîné;
 Je reste seul, n'ayant pour tour parrage,
 Qu'un fonds valant cent-mille écus,
 Que mon Oncle défunt me laisse en héritage :
 Dans ce temps fastueux c'est peu de revenus,
 Sur-tout, quand on s'est vu naître dans l'opulence.
 J'ai rempli mon devoir, brave homme, & rien de plus;
 Vivez heureux, cent ans, & gardez le silence :
 Adieu, je ne veux pas d'autre reconnoissance.
 Lorsque de vos pareils les principes sont bons,
 Nos âmes, tôt ou tard, du mal sont détrompées ;
 Si j'eus quelques erreurs, elles sont dissipées,
 Grâce à vos premieres leçons (1).

E N V O I

A M^r. de V——n,
 Aujourd'hui M^r. de L——y, &c.

EN vous présentant cette Fable,
 Qui, malgré son air incroyable,
 Est un fait, une vérité,
 Ne pensez pas, au moins, que la cupidité

(1) L'aventure rapportée ici est réellement arrivée,
 & au pied de la lettre. Ce fait, que j'expose, sans le
 moindre embellissement, je le tiens d'un témoin
 oculaire & digne de toute croyance. Que ne puis-je le
 nommer, ainsi que les acteurs de cette scène touchante,
 & peut être unique !

Me fasse , à mon égard , rien prévoir de semblable :

Mais je connois la sensibilité

De votre cœur , & le crois fort capable

De ce rare trait d'équité ,

Pour tout autre que vous , sans doute inimitable ;

Au reste , j'en appelle à la postérité.

F A B L E X X V.

*Plusieurs Gens de travail , & un Homme de génie
retiré dans un Village , au bord d'une Forêt.*

REGARDE ce dormeur , assis près de sa porte ;
Viendra-t-il nous aider à lever ces fardeaux ?—
Tais-toi ; c'est un savant : il pense.— Eh ! que m'importe?...
Il pense !... il rêve , & voit tranquillement nos maux.
Je suis bien las : comment transporter , à nous quatre ,
Cet arbre , le plus gros de toute la forêt ?
A peine seulement avons-nous pu l'abattre.—
Oui certes , je rêve , oui , mais pour ton intérêt.
Viens , prends chez moi ce cric , ce treuil , & cette chaîne ;
Je vais t'en démontrer le secourable effet....
En quelques tours de main l'arrangement est fait ;
La poutre énorme roule , & , s'enlevant sans peine ,
Elle est bientôt en place. Alors , l'homme si las ,
Admire les travaux de l'humaine industrie ;
Comprend , quoiqu'étonné , que l'effort du génie
Peut surpasser lui seul les forces de cent bras.

Si donc quelqu'autre avoit pareille rêverie ,
Respecte son repos , & ne le blâme pas.

E N V O I

A Messieurs PERRIER, Freres, &c.

QUAND, par foîs, vous rêvez, c'est en semblable eas.

F A B L E X X V I.

*Un Commis aux Aides, & une bonne Femme
du Peuple.*

OH ! la Femme... tu vas bien vite ?...
 Arrête donc ; viens ici dans l'instant :
 Que portes-tu ? ... Je veux en faire la visite.—
 C'est du vin vieux, qu'un Monsieur bienfaisant
 M'a donné pour mon pauvre enfant,
 Qui, faute de secours, périt de la poitrine ;
 J'en perdis cinq de même, & Dieu m'en laisse autant,
 Sans mari, qui mourut aux travaux d'une mine.—
 Ah !... c'est du vin.... c'est bon.... je jugeois à ta mine
 Aussi, que tu fraudois : je t'y trouve à présent.
 D'abord, je le confisque, & serez à l'amende,
 Tous deux.— Mais ce n'est point du vin de contrebande ;
 Il a payé les droits, & puis, c'est un présent,
 Monsieur, d'un seul flacon, pour un agonisant
 Que ce confortatif pourroit rendre à la vie :
 Ce procédé, je pense, est sans égal,
 C'est vraiment une tyrannie.
 Vous voulez donc qu'il meure!— Ah ! voyez le grand mal !...
 Je crois encor que tu raisonnes :
 Tiens, je ne voudrois pas, pour sauver cent personnes,
 Manquer de faire un tel procès-verbal.

F A B L E X X V I I.

Les grands Charlatans.

ACCOUREZ, malheureux humains,
Nous vous apportons la lumière,
Difoient des Charlatans aux chefs des vieux Germain;
Mettez, de vos états, les rênes dans nos mains;
Croyez en notre savoir faire,
Et le bonheur fixera vos destins.
On les crut: mais bientôt la pauvre République
Vit, en de tristes jours, changer ses jours fereins.

Il est des Charlatans encote en politique;
Gardez-vous-en, crédules Souverains.

F A B L E X X V I I I.

*Deux Amis causant, assez haut, assis contre
un arbre du Luxembourg, & un Inconnu
qui sommeilloit fort près d'eux.*

TU n'entends rien en politique,
Mais rien, ce qui s'appelle rien;
Ce que tu crois un mal est souvent un grand bien:
Pour pouvoir raisonner sur la chose publique,
Il faudroit un cerveau mieux monté que le tien.
Par exemple, tu dis que les gens de Finance
Ont causé, de tout temps, les malheurs de la France;
Or cet avis n'est pas le mien:

Je pense qu'au contraire ils en font le soutien.—

Le soutien !... ciel !... miséricorde !....

N'aurois-je point mal entendu ?....

Ce seroit donc comme la corde

Qui vraiment soutient le pendu (1).

F A B L E X X I X (2).

*Un Capitaine de Vaisseau Marchand , se
désolant sur le bord de la mer , après son
naufnage , & un préposé à la conservation
des Droits de Bris , accompagné de plusieurs
Gardes.*

○ Ciel ! dans ce triste naufrage ,
Entends mes vœux ! tu vois mon déplorable sort ;
Eh quoi ! je suis sauvé seul de mon équipage....
Hélas ! après le plus heureux voyage ,
Ainsi périr en touchant presque au port !
Quelle fatalité !.... par bonheur , l'onde amère
Ne peut avarier toute ma cargaison :
Tâchons de rappeler ici notre raison ,
Et voir à nous tirer d'affaire ;
Les regrets sont hors de saison ,

(1) Ce trait est connu , & on le donne même à l'un de nos Princes.

(2) Cette Fable étoit dans mon porte-feuille depuis 1769 , & je l'ai faite sur les bords de la mer même , près de Rochefort.

Il faut agir... allons au plus prochain Village....

Mais que vois-je paroître auprès de ce rocher?—

Que fais-tu là sur ce rivage?

Parle, réponds, & que viens-tu chercher?—

Du secours, en payant, pour conserver le reste

De mes effets, & ce vaisseau brisé

Qui m'appartient.... de mon destin funeste

Prenez pitié, Monsieur; la colere céleste

A, sur moi seul, tous ses traits épuisé.—

(*A part*).

(Je sens que, malgré moi, son malheur m'intéresse,)

(*Haut*).

Qui t'appartient, dis-tu?... ta propriété cesse

Dès ce moment, par notre *Droit de Bris* (1).

(1) Ouvrez le MANUEL LEXIQUE de l'Abbé PRÉVOT, page 146 du 1^{er}. vol. col. 2^e. de l'édition de 1755. Chez Didot, AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI, article BRIS, & vous y trouverez:
 « LE DROIT DE BRIS, qu'on fait remonter jus-
 » qu'aux anciens Gaulois, qui l'avoient établi sur leurs
 » côtes, parce qu'ils traitoient d'ennemis tous les Etran-
 » gers, consistoit à s'attribuer la propriété de tous les
 » vaisseaux, qui venoient se BRISER sur les bancs &
 » & les rochers d'une côte. Quoique barbare, il subsiste
 » encore dans quelques endroits de France & d'Angle-
 » terre ».

On ose croire que ce Droit affreux n'existe plus en France, quoique l'on assure qu'il n'en est pas moins envigueur chez quelques Puissances maritimes de l'Europe. On me promet, au surplus, de me donner une notice de beaucoup d'autres Droits aussi inhumains que ridi-

N'es-tu pas étranger ?— Oui, mais je suis un homme :
Né, de plus, chez un peuple ami de ce pays.—
N'importe.... trop heureux encor qu'on ne t'assomme.—

cules, & qui sont presque tous dans leur première force. Voilà donc ce beau siècle de philosophie, d'humanité & de raison ! &c.

Au moment où je finissois cette triste note, je reçois, de la part d'un Homme instruit & vrai, qui demeure dans un Port de mer, une Lettre plus triste encore, en date du 18 Décembre 1769, laquelle, entr'autres Anecdotes humiliantes pour l'Humanité, renfermoit celle qui suit, & qui a un rapport sensible à cette Fable. « Oui, » mon cher Belge, oui, toutes ces choses se passent » en Europe & de nos jours ; il n'y a pas plus de 15 » ans, que, sur les côtes de..... tout un pays » de..... lieues d'étendue, pour se procurer des échouemens où il pût enlever du butin, après avoir massacré tout l'équipage, faisoit pendant la nuit, sur tout dans les endroits peu élevés au-dessus du niveau de la mer, promener des lanternes sur des ânes, dont les pieds étoient liés de façon qu'ils imitoient la marche d'un vaisseau, ce qui trompoit souvent les navires, & les portoit contre terre par ce piège infernal, &c.... Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas eu des compagnies de voleurs, d'assassins ? Sans doute ; mais on peut s'en garantir, se défendre : mais que tout un pays, une suite de peuplades commette ce crime inouï, je n'en reviens point. Les Pirates d'Afrique qui infestent nos mers, à la honte des Princes Chrétiens, les Forbans, les Ecumeurs, nous attaquent du moins à force ouverte. On m'a encore assuré,

C'est mon premier naufrage , & j'ignorois ce Droit...

Grand Dieu!... quel Droit!... en ce temps de lumiere !

Même en Europe ! hélas ! où fuir ! en quel endroit

De cette malheureuse terre ,

Trouver un cœur sensible , droit ,

Et de l'Humanité le sacré caractère !

E N V O I

*A M. le Comte de Chastenet - Puyfégur ,
Enseigne de Vaisseaux du Roi , &c.*

Vous ! si jeune encor (1) ! dont les mâles vertus ,
Le courage , la force , & la constance rare

» qu'un chef de bureau d'un certain gouvernement ,
» (vers 1757 ,) donnoit des avis du départ & des rou-
» tes des plus riches vaisseaux Marchands de sa Na-
» tion , aux Corsaires de Tunis & de Salé , avec lesquels
» il partageoit leurs prises. La plume tombe des mains
» en rapportant de semblables faits. Tirez le rideau sur
» ces crimes , que ni vous ni moi ne pouvons empê-
» cher. Reprenez , mon cher Belge , votre ancienne
» gaieté , votre flûte , votre clavier ; oubliez les nou-
» velles injustices que vous venez d'essuyer à Rochefort ,
» & sur-tout retournez en Flandres , votre heureuse Pa-
» trie , où je suis sûr que l'on vous reverra avec plai-
» sir. Adieu , &c. ».

(1) A 26 ans. On lui a confié , en 1777 , le Comman-
dement du Lougre l'Espiegle , pour aller , de conserve ,
avec M. le Chevalier de Borda , rectifier , sur les cartes ,
la position des Canaries , des Côtes d'Afrique , & mesurer
le Pic de Ténériffe , &c.

De s'appliquer au bien , dans ces temps corrompus ,
 Ont fait , par vos amis , surnommer le *Barbare* , (1)
 Recevez ces trop foibles traits
 De ma juste reconnoissance ;
 Aux vôtres , à leur bienfaisance ,
 Je dois tout , & mon cœur ne l'oubliera jamais.
 Ne cessez point d'être *Mouffe* (2) , *Astronome* ,
 Et les vents & les flots reconnoîtront vos loix ;
 Si mon présage est juste , (il le fut quelquefois) ,
 En vous bientôt l'on verra le grand-homme.

F A B L E X X X.

*Un Vieux rusé Brocanteur de Tableaux, &
 deux prétendus connoisseurs.*

VOYEZ , Messieurs , voyez : voilà du beau ,
 De l'excellent , d'Italie & de Flandre.—
 Voyons.... combien vendrez-vous ce Tableau?....
 (*A part*).
 Écoute , Président , c'est vraiment Alexandre

(1) Ce *Barbare* est bien doux , quoique Marin , & possède beaucoup de talens , non moins agréables qu'utiles.

(2) Ce sont les expressions de M. de *Borda* , qui , en 1775 , rendant compte de ses premières observations vers les Canaries , a mandé qu'il étoit aidé par un Garde-Marine , (M. de Chastenet) qui prenoit des *Ris* comme un *Mouffe* , & calculoit comme un *Astronome*. Il a été aussi , en 1776 , avec M. de Verdun , dans les mers du Nord , jusqu'en Islande , &c.

Au Granite (1).— Où l'on trouve un marbre précieux? —

Eh! oui... regarde donc.... d'un coup de cimeterre,

Ce Romain (2) va couper un jeune Turc en deux.—

Je pense comme toi; le choc est furieux :

Mais, cher Baron, ce cadre aux artistes doit plaire;

La forme en est sublime, & m'enchanté les yeux.—

Voyez, Messieurs, voyez : tout est délicieux.

Ce chef-d'œuvre vient d'Angleterre,

Il est de Praxitele, & j'en veux cent Louis :

Le cadre vaut moitié de cette somme.—

Allons, soit : qu'on le porte au grand Hôtel de Rome ;

Mon Secrétaire en comptera ce prix.

Il en valoit tout au plus cinq ou six :

Par la seule bordure, on estime ainsi l'homme.

(1) On écrit *Granit*, que cet Interlocuteur confond avec le *Granique*, Fleuve, &c.

(2) J'ai entendu tout ceci, presque mot-à-mot, en m'arrêtant par hasard, chez un Marchand de Tableaux & d'Estampes, &c.



F A B L E X X X I.

*Un petit Prince d'Europe , & un grand
Voyageur.*

TU reviens de l'Egypte?—Oui, Monseigneur.—Eh bien!
Ce fertile Pays , berceau de la Science,
Sans doute offre toujours cette magnificence,
Que nous vante si fort tout Voyageur ancien?—
Non, Monseigneur.—Pourquoi?—C'est que *le tien, le mien,*
Sont au grand Turc ; qu'enfin , à la rigueur du terme ,
L'homme y perdit propriété ,
Liberté ,
Sûreté ,
(Les seuls liens de la société ;)

Et qu'au nom du Bacha , des Juifs tiennent la Ferme (1).

(1) *Ce trait est connu ; on l'attribue au célèbre
Thévenot.*



F A B L E X X X I I.

Les Poules couveuses.

DANS un ancien Castel, flanqué de plusieurs tours,
Deux jeunes Poules, haut-huppées,
Sous un toit, en cachette, & loin des basses-cours,
A couver leurs œufs occupées,
Matin & soir caquetoient tous les jours,
Pour les trouver plus courts.
Le temps ne finit point, s'écria la plus jeune,
Nous le passons bien tristement,
Sans compter le pénible jeûne
Que nous tenons ici trop rigoureusement :
Encor, si nous avions près de nous quelque graine,
Il couleroit moins difficilement ;
Mais il faut la chercher vers la grange prochaine,
Et se remplir promptement le jabot,
Pour revenir au nid plutôt.
Je n'y tiens plus ; ma foi, j'irai tantôt m'ébattre,
A mon aise, au grand air. — Je vous le dis, ma sœur,
Répondit l'autre avec douceur ;
Une constance opiniâtre
Peut seule conduire au bonheur ;
Vos œufs ont besoin de chaleur.
Si vous les négligez, ils ne pourront éclore :
Prenez donc patience huit ou neuf jours encore,
Vous éviterez ce malheur.
On en plaîsante : on part, on becquette la terre ;
On se roule au Soleil, on va voir la commere,

On revient un instant, puis on sort de nouveau,
Le temps enfin arrive, & tout est à vau-l'eau:

De Poussins point. Lorsque de la seconde

La persévérance seconde,

(Principe de tous les succès)

La fait jouir d'un essaim de Poulets.

Que de talens ainsi ne vont pas à leur terme,
Pour les avoir laissé refroidir dans le germe !

ENVOI

A Madame Greuze.

PEINTRE-POËTE, hier, votre cher Époux,
En dinant, esquissa les traits de cette Fable ;

A qui donc puis-je mieux qu'à vous
En faire hommage, à vous, sa moitié toute aimable ?

Fin des Fables.



IMITATION

DE LA PRIERE (I)

*Que les Juifs d'Avignon & de Bordeaux,
résidents à Paris, ont chantée en Hébreu,
le 11 Juin 1775, jour du Sacre du Roi
Louis XVI.*

MOTEUR de l'univers ! ô toi ! qui, dans la main,
Tiens les jours, le salut des Princes de la terre ;
Toi ! qui dispenses seul le pouvoir souverain,
Daigne écouter notre ardente Priere !
Tu préervas de ses fiers ennemis,
David, jadis notre Roi, notre Pere ;
Conserve également notre jeune LOUIS,
Et rends son regne aussi long que prospere.
Rois des Rois ! suprême Être, immuable, éternel !
Détourne de ses pas les augures sinistres ;
Éclaire les travaux des Sages, ses Ministres,
Qu'a choisis son cœur paternel.
Viens y verser ta divine influence,
Fixe, dans ses États, avec la douce paix,

(I) *Les Vers Hébreux sont de M. Bernard de Vallabreughe, interprète du Roi pour les Langues Orientales, &c.*

Les mœurs, les beaux arts, l'abondance :
 Veille sur ses nombreux sujets,
 Et dirige sa bienfaisance.
 O trois fois Saint ! de ta Puissance
 Quel mortel ignore les traits !
 L'Onde , à ta voix, remonte vers sa source ;
 L'Océan en fureur se calme & fuit ses bords ;
 Nous t'implorons ! vois nos maux , nos efforts ,
 Dieu d'Israël , notre unique ressource !
 Tu peux tout : ton nom seul fait tressaillir les morts.
 Entends nos humbles vœux pour l'auguste Famille ,
 Le bonheur & l'espoir du Citoyen Français ;
 Et que l'éclat dont elle brille ,
 Dure au-delà de nos souhaits.

F R A G M E N T

*D'une Lettre à M. M....., Seigneur
 d'Hourges , près de Joncheries , route de
 Reims.*

ASYLE des vertus, de l'esprit & des grâces,
 Lieux où se sont fixés la bonne-foi, l'honneur,
 Douce retraite du bonheur,
 Hourges ! dans tes bosquets j'oublierai mes disgrâces :
 Je te reverrai quelque jour ,
 Agréable manoir , dont l'enceinte , peu vaste ,
 Renferme , sans bruit & sans faste ,
 Des plaisirs purs, inconnus à la Cour.

Là, sans ennui, sans regret, & sans peine,

On voit trop tôt finir le jour ;

On lit, on pense, on mange, on chante, on se promène

Dans les beaux vallons d'alentour,

Et, plus souvent, sur la route qui mène

A cet antique & fortuné séjour,

Où fut Sacré Louis, notre espoir, notre amour.

Mais bientôt le soir y ramène

De nouveaux plaisirs à son tour.

On joue, on danse, on rit, on boit, puis on raisonne,

(Oh ! sans parler mal de personne ;)

Et l'on dort, d'un seul trait, certain de leur retour.

Là, tout respire la décence,

La gaité, la candeur, l'aisance ;

On n'y voit point de malheureux :

Et les serviteurs même ont de la prévenance,

Tant l'exemple est puissant sur eux.

Aussi, le Payfan n'y craint point la misère ;

Et devenu laborieux,

Par les leçons, les soins officieux

De leur Seigneur, leur ami, leur bon Pere,

Sans cesse, pour ses jours, il implore les cieux.

Houges ! riant Village, où s'adressent mes vœux,

Certes, je te peindrai, lorsque d'une main sûre

Je pourrai prendre mon pinceau,

Et quand l'art des *Guilbert*, secondant la nature,

Aura fortifié ma vue & mon cerveau.

Alors, d'une aimable famille,

Je tracerai les fideles portraits.

Que n'y puis-je appliquer l'esprit dont elle brille,

Tous mes tableaux seroient parfaits !

A MADemoisELLE, M....., &c.

A Hourges.

Vous ignoriez sans doute, aimable & jeune Annette,
Combien ce jour heureux pour mon âme est flatteur.
C'est la Sainte Cécile; & de plus, votre fête.
Vous aurez de sa voix le charme séducteur,
Et vous avez déjà son esprit enchanteur;
Pour hommage, à vos pieds, j'apporte ma musette;
Pour tribut, mes leçons (1), & pour bouquet, mon cœur.

(1) *J'avois l'honneur de lui donner alors quelques avis sur la Musique.*

P O U R L E P O R T R A I T

D'une jeune & jolie Personne.

A FIXER tant d'appas,
Le danger est extrême;
C'est Vénus elle-même,
Sous les traits de Pallas.



I M I T A T I O N.

D'un fragment de Lucilius (1).

Q'EST-CE que la Vertu ? ... C'est l'ordre , l'équité ,
 Raison , force , grandeur , constance , humanité ;
 La vertu nous enseigne & l'honnête & l'utile ,
 Et nous fait abhorrer toute démarche vile.
 A nos vastes projets elle présente un frein ;
 Et , montrant le vrai but du pouvoir souverain ,
 Elle indique le faux des brillantes chimères ,
 Qui n'ont jamais séduit que des âmes vulgaires.
 C'est elle qui transmet à l'homme courageux
 Le droit de s'opposer au scélérat heureux ,
 Se fut-il élevé jusques au rang suprême :
 C'est elle qui nous porte , en leur malheur extrême ,
 A secourir les bons , leur prodiguer nos soins ,
 A leur sauver sur-tout la honte des besoins.
 Le vertueux , enfin , dévoue à la patrie
 Sa fortune , son bras , & sa gloire , & sa vie ;
 A ses amis , aux siens , il se livre en entier ,
 Et son propre bonheur le touche le dernier.

(1) *Primores populi arripuit , populumque tributim.*

HORAT. 2. Serm. 1.

*Voyez Vell. Patere. sur cet illustre Poète , dont la Nièce
 fut Mere du grand Pompée , &c.*

E N V O I.

CETTE antique Vertu, de nos jours rebulée,
 Malheureuse souvent, mais toujours respectée,
 Et qui seule devoit environner les Rois,
 Dans ton cœur, MALESHERBE, a recouvré ses droits.

RÉFLEXIONS SUR L'HOMME,

D'après une lecture des Nuits d'Young.


ÉTONNANT composé de force, de foiblesse,
 De vices, de vertus, de hauteur, de bassesse;
 Que l'homme est pour lui-même un mystère profond!
 Son âme est un dedale, un abîme sans fond.
 Son esprit croit saisir tous les êtres possibles,
 Et de tous les effets les causes invisibles;
 Et bientôt s'élevant au vaste sein des airs,
 Il mesure l'espace & sonde l'univers:
 Il prétend tout connoître, & s'ignore lui-même.
 Vanité déplorable! aveuglement extrême!
 Il indique la route aux globes lumineux;
 Il instruit les humains, & ne sçait être heureux.
 Bizarre, inconséquent, capricieux, étrange,
 L'homme veut, ne veut plus, & puis encore il change;
 La contradiction habite dans son cœur:
 Il se rend malheureux en cherchant le bonheur.
 Il forme cent projets pour le jour qui va suivre,
 Et cette nuit, peut-être, il cessera de vivre.
 Plein d'orgueil & d'espoir, il compte sur demain.
 Insensé! règles-tu la marche du destin?

Le moment qui va naître est derrière un nuage ;
 On ne peut l'entrevoir seulement qu'au passage :
 Chaque instant successif se couvre d'un rideau ,
 Celui même ou j'écris peut m'ouvrir le tombeau.
 Pour le temps que le ciel, du moins, t'accorde encore ,
 Si tu veux dissiper l'ennui qui te dévore ,
 Occupe-toi, sois juste , & sur-tout citoyen ;
 Sois vertueux enfin , voilà le seul vrai bien.

L'HYMEN ET L'AMOUR, DIALOGUE

*A l'occasion du Mariage de M. le Vicomte de
 Bérenger, &c. avec Mlle. le Gendre de
 Villemorien, &c. célébré à Paris, le 14
 Décembre 1773.*

L' H Y M E N.

 u vas-tu donc ainsi tout seul, Amour,
 Avec l'air du plus grand mystère ?

L' A M O U R.

Et toi-même, dis-moi, mon frere,
 Où tu cours si matin A peine fait-il jour.

L' H Y M E N.

La rencontre est heureuse.

L' A M O U R.

Il est bien vrai qu'ensemble
 On nous trouve assez rarement.

L' H Y M E N.

C'est ta faute.

L' A M O U R.

Eh ! quoi , ce me semble ,
Tu veux déjà gronder : serviteur.

L' H Y M E N.

Un moment ;

Ecoute-moi , satisfais mon envie.

Je voudrois ſçavoir ton projet.

L' A M O U R.

Soit : mais , à ton tour , je t'en prie ,
Tu me feras part du ſujet ,
Qui peut réveiller ta paresſe.

L' H Y M E N.

Le voici.

L' A M O U R.

Sois bref , le temps preſſe.

L' H Y M E N.

Je viens de ſoumettre à mes loix ,
Une jeune Beauté dont j'ai fixé le choix ;
L'eſprit , les talens & les graces ,
Voilà ſes moindres ornemens :
La Sageſſe toujours accompagne ſes traces ,
Et la douce gaité forme ſes agrémens.

L' A M O U R.

A ce portrait , je reconnois Thémire ;
Mais à quoi ſert l'eſprit , ſi l'Amour ne l'inspire ?
Eh ! que ſont les talens , ſi je ne ſuis leur but ?

Tout me doit un hommage , en m'offrant son tribut ,
Et l'univers est mon Empire.

L' H Y M E N.

Oui , c'est Thémire & son vainqueur
Est digne d'elle & de son cœur.

Parmi les demi-Dieux il compte des ancêtres ;

Il réunit à la valeur ,

Le patriotisme , l'honneur ,

Le tendre attachement pour ses augustes maîtres ,

L'affabilité , la candeur ,

Et conserve , au milieu d'un séjour imposteur ,

La droiture des mœurs champêtres.

L' A M O U R.

C'est mon héros & c'est pour lui ,
Pour tous deux , qu'à l'instant j'arrive de Cythère.

L' H Y M E N.

Eh ! bien , en leur faveur , mon frere ,

Raccommodons-nous aujourd'hui.

L' A M O U R.

J'y consens ... Que des Cieux la bénigne influence

Remplisse à jamais leur espoir !

Adieu , je vais chercher les Plaisirs , l'Abondance ,

Pour célébrer la fête de ce soir.

L' H Y M E N.

Et moi j'y conduirai le Bonheur , la Constance ,

Touche dans cette main à tantôt au revoir.



I M I T A T I O N

D'un Fragment d'Ennius (1).

LE grand homme d'Etat n'existe point pour soi ;
 Le bonheur de l'Empire est sa première loi.
 Il doit au bien public ce noble sacrifice ;
 Telle est sa destinée , il faut qu'il la remplisse.
 A l'épreuve de l'or , du plaisir , du malheur ,
 Il ne voit que les Cieux , la patrie & l'honneur.
 A l'éloge , à l'intrigue , au vice inaccessible ,
 Ferme dans ses projets , aux clameurs insensible ;
 S'il se trompe , il l'avoue ; homme , il peut s'égarer :
 Mais sa tête & son cœur savent tout réparer.
 Il sait franchir alors tout obstacle à ses ordres ;
 Il punit , il fait plus , il prévient les défordres.
 Vigilant , sobre , chaste , intègre , studieux ,
 Il cherche , il tempotise , & voit tout par ses yeux.
 Pour de vils protégés , le rang ou la fortune ,
 Chaque jour , vainement , l'assiège ou l'importune ,
 Il détourne loin d'eux ses bienfaisans regards ,
 Pour féconder les champs , le commerce & les arts :
 Sur les moindres objets il jette un œil propice ;
 Au dernier citoyen il fait rendre justice.

(1) *Poeza sublimis ; non Homerus alter , sed primus Homerus apud Latinos. St. JÉRÔME.*

Ce Poète célèbre naquit à Rudié , Ville du Royaume de Naples , près de Tarente , vers l'an de Rome 410.

Instruit & pénétré de la Religion,
 (Sans prétendre jamais forcer l'opinion)
 Il remplit son devoir , & , se montrant au temple ,
 De toutes les vertus il sçait donner l'exemple.
 Ministre digne enfin d'un sage Potentat ,
 Il se dévoue entier au repos de l'Etat.

ENVOI A UN AMI.

CE Fragment, dont je n'ose à TURGOT faire hommage,
 Est un tableau fidele où l'on voit son image.

A MADAME DURANTI, &c.

POSSEDER , à la fois, l'esprit & la bonté ;
 Conserver (à Paris) la franchise Belgique ;
 Réunir la douceur avec la fermeté ;
 N'employer , au besoin , pour toute politique ,
 Qu'un coup-d'œil éloquent , un silence énergique ;
 Allier la raison à la vivacité ;
 Accueillir les talens , mais fuir l'homme caustique ;
 Recevoir , d'amis vrais, un cercle sympathique ,
 Avec noblesse , aisance & cordialité ;
 Cacher à tous regards sa générosité ,
 Que l'indigence honnête ose rendre publique ;
 Respecter son époux , chérir un fils unique ,
 (Qui de tant de vertus a , sans doute , hérité) ;
 Voilà par un Wallon, Poète véridique ,
 Votre portrait en buste, & nullement flatté.

S U R U N P O R T R A I T.

L E voilà , c'est *Robert Ainslie* (1) ;
 C'est son œil , son air , sa douceur :
Sicard (2) eut même la magie
 D'en montrer la bonté de cœur.

A M A D A M E L A M A R Q U I S E D E.....

V o u s voulez qu'en huit vers je rende tous vos traits !
 Cent ne suffiroient point , pour en faire l'ébauche ;
 Oui , le diable en personne (il n'est pourtant pas gauche)
 Seroit dans l'embarras , en voyant tant d'attraits.
 Quel feu ! que de talens , & de goût sans apprêts !
 D'agrémens si nombreux l'âme comme enchantée ,
 Suspend tous les ressorts d'une timide main ;
 Il faut , pour réussir , un pinceau plus qu'humain ;
 Ah ! sans doute un mortel ne peut saisir *Protée*.

(1) *Chevalier Anglois , l'un des plus aimables & des plus instruits de la Grande-Bretagne ; aujourd'hui Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople , &c.*

(2) *Excellent Peintre en miniature ; on le nomme également Sicardi.*



A MADAME LA DUCHESSE DE.....

Sur sa Convalescence.

LES Dieux enfin vous rendent à nos pleurs,
Le calme succède à l'orage :
Des jours heureux & sans nuage
Vont suivre des jours de douleurs.
Telle au vent du sud exposée ,
Une fleur , perdant son éclat ,
D'une bienfaisante rosée
Reçoit la vie & l'incarnat.
Tel , de vos maux , calmant la violence ,
Le Dieu dont on chérit les traits ,
Des astres ennemis détournant l'influence ,
Vous rend le jour & vos attraits.

Vivez , adorable Eugénie ,
Vous dont les grâces , le génie ,
Egalent les talens flatteurs :
Sans soins , sans crainte , sans envie ,
Coulez tranquillement la vie ,
Entre l'amitié , les neuf sœurs ,
Et la douce Philosophie.
Jouissez d'un sort plein d'appas ;
Epargnez-nous de si vives alarmes ;
Que vingt lustres remplis de charmes ,
Vous fassent braver le trépas.

O souvenir cruel ! vous penchiez vers la tombe ,
Le monstre destructeur lançoit son dard affreux :

Ah ! que sur moi plutôt ce coup retombe ,
M'écriai-je soudain, en invoquant les Cieux.

J'immolai, toutefois, une jeune Colombe ;

Le sacrifice plut aux Dieux :

Mais, si vous remplissiez mes vœux ,
Vous devez à Vénus offrir une hécatombe.

V E R S

*A l'occasion du Festin donné à M. le Duc
de Brissac , par l'Hôtel de Ville de Paris,
le jour de sa Réception au Gouvernement
de cette Capitale.*

U N triomphe est moins beau que cette illustre fête ,
Les Chevaliers François en consacrent le jour ;
L'honneur les réunit, B R I S S A C est à leur tête :
Il en est l'ornement, le modele & l'amour.



A ÉGLÉ

A É G L É.

J E U N E & charmante Eglé, j'avois eu le dessein
(P'en fais l'aveu) de peindre votre image ;
De vos traits déjà même on voyoit l'assemblage ,
Cet air intéressant & fin ,
Ce regard vif, ce maintien noble & sage ,
Ce doux sourire enfin c'étoit votre portrait.
Tout, jusqu'à votre heureux & rare caractère ,
Votre esprit cultivé, perçoit dans chaque trait :
J'allois vous l'envoyer comme un tribut sincère ,
Lorsque l'Amour, en vrai furet ,
M'enleva ce tableau, croyant y voir sa mère.

I N P R O M P T U

A l'occasion d'un Portrait manqué,

P O U R avoir la ressemblance
De S O U B I S E , trait pour trait ,
Qu'on peigne la Bienfaisance ,
Et l'on aura son portrait.



RÉPONSE A UN FAT.

COMMENT donc Monsieur de SARTINE,
 Ne connoissant flux ni reflux,
 Peut-il conduire la Marine ? —
 Il fait , comme fit Lucullus,
 Qui , s'instruisant, prit l'Arménie :
 On fait tout avec des vertus ,
 De la constance & du génie.

 IMITATION DE L'ITALIEN,
 DU CHEVALIER ZAPPI.

In quella eta , &c.

DANS cet âge heureux , innocent ;
 Où le plaisir est sans nuage ,
 Je folâtrois au pâturage
 Avec un chevreau bondissant :
 Je vis Cloris, qu'elle étoit belle !
 Que d'éclat ! mon œil enchanté
 Crut voir dans la jeune mortelle
 Les traits d'une divinité.

Aimable Cloris, je t'adore ,
 (A ses genoux lui dis-je un jour)
 Mon cœur te dit ce qu'il ignore ,
 Il n'a jamais connu l'amour.

Va, reprit-elle d'un air tendre,
 En me donnant un doux baiser,
 Bel enfant, crains de t'exposer
 Aux pièges que ce Dieu peut tendre.

Toutefois Lycas à Gloris
 Sçut bientôt inspirer sa flamme ;
 Et je porte encor dans mon âme
 Le trait cruel que je chéris !
 Ingrate ! j'ai grandi ; je t'aime ;
 Et tu te ris de mes amours :
 Vois mon malheur, il est extrême ;
 Ton baiser m'enflamme toujours.

S O N N E T,

Pour servir de pendant à celui de Scarron.

LE TEMPS, ce destructeur, même de ses ouvrages,
 Est moins terrible encor que les cruels humains ;
 Par-tout, que d'attentats ! d'injustices ! d'outrages !
 Le Globe entier gémit des forfaits de leurs mains.
 Vois ces Hébreux, ces Grecs, ces Parthes, ces Romains ;
 Leurs exploits, si vantés, sont d'affreux brigandages :
 Frémis au seul aspect des monstres inhumains,
 Qui, dans le nouveau monde, ont porté les ravages.
 Voilà l'effet de l'or & de l'ambition ;
 Mais l'œil instruit prévoit de chaque nation
 Les grands évènements, les progrès, & le terme.
 Tout doit périr : les uns, par leur propre fureur ;
 Les autres, par les flots, par le fer du vainqueur ;
 Et nous, hélas ! & nous !... par MM. DE LA FERME.

M A D R I G A L.

P OUR s'amuser , les Dieux un jour
 Dirent entre eux : formons la plus belle âme
 Qui se soit vue au terrestre séjour ,
 Et nous la donnerons à la plus belle femme.
 Bon ! leur dit Jupiter , ce projet est rempli ,
 Et pour l'achever seul , je fus assez habile.
 Mais... tenez.... la voilà . vers cet heureux asyle ,
 Dans Hourge (1).— Eh c'est vraiment la charmante BEZZI !

I N P R O M P T U ,

Sur un vieux Aga déposé.

C ET homme n'a rien fait ; il promettoit si bien !—
 Rien fait !... Il fit grand mal : cela n'est-il donc rien ?

(1) Entre Fismes & Rheims. Voyez la page 36.



B O U Q U E T .

*Pour une jolie Enfant de dix ans, qui le
présenta à la Princesse de le jour
de la Fête de Saint Louis.*

APRÈS les Moissonneurs du champ de la Louange ;
J'ai glané ces vers innocens ;
Mais il est si fécond, què, malgré leurs talens,
J'ai pu cueillir ce Bouquet que j'arrange
Sans art & comme je le sens.
Le cri du cœur, dit-on, est préférable
Aux douces vapeurs de l'encens.
O Louise illustre, adorable !
Je vous aime, voilà mon tribut mérité :
Tous les matins je répète une Fable ;
Mais aujourd'hui c'est une vérité.

REGRETS DES CITOYENS.

MALESHERBES, par sa retraite ;
Nous afflige tous aujourd'hui ;
Sçait-il combien on le regrette ?
Mais étions-nous dignes de lui ?



ESQUISSE D'UN PORTRAIT.

ORNEMENT de nos jours & de l'Humanité,
 Chaimante Desjardins ! (1) plus mon âme t'observe ;
 Pour te peindre avec vérité,
 Plus je sens ma témérité ;
 Quel mortel tentera le Portrait de Minerve !
 Vertus, Grâces, Talens, Esprit, Douceur, Bonté ;
 Raison, Grandeur, Force, Courage,
 Voilà ton fortuné partage
 Avec cette Divinité :
 Je crains bien d'être aussi taxé de vanité,
 Et de vouloir, en te rendant hommage,
 Partager, à mon tour, ton immortalité.

(1) *A Reims.*

M A D R I G A L.

DANS un cercle nombreux, un discoureur hardi
 Soutenoit que bon cœur, esprit doux, & belle âme
 Ne se rencontroient point dans une belle Femme ;
 Il n'avoit donc pas vu l'aimable Sicardi (1).

(1) *Femme d'un de mes Amis, célèbre Peintre en miniature. Voyez la note (2), page 46.*

É P I T R E

A M. de M. . . .

NON loin d'Hourges, séjour favorisé des Cieux ;
Doux asyle , où j'attends qu'un destin moins contraire
Me rende à mes goûts studieux ,
Mon cher Miron, vers un bois solitaire ;
(Sur le chemin de Reims, vis-à-vis des Vassieux ,)
Notre promenade ordinaire ,
Qui chaque instant présente aux yeux ;
Mille tableaux variés , curieux ,
Je révois , hier matin , dans un moment austère ;
Je l'avouerai... ma foi... je révois creux ;
Car c'étoit au moyen de pouvoir rendre heureux ;
Les tristes habitans du globe sublunaire :
Si les Peuples , hélas ! que presse la misère ;
(Et certes ils sont bien nombreux)
Avoient des chefs humains , justes , grands , généreux ;
L'infortune bientôt fuirait loin de la terre.
Mais je m'écarte , ami , du but de mon affaire ;
Et j'y reviens , en traçant de mon mieux
Le récit que je voulois faire.
M'étant donc , pour rêver , enfoncé dans le bois ;
J'aperçus une humble voiture ,
Que trainailloient trois chevaux aux abois ,
Et que couvroit un drapeau surmonté de verdure.
Elle arrête , on descend (ils étoient dix au moins
Chacun enfin , selon ses goûts & ses besoins ,
Dix

Prend la route du bois pour y trouver de l'ombre ;
Les Courriers dételés broutent l'herbe du bord :

Comme j'étois dans l'endroit le plus sombre ,
On ne m'entrevit pas d'abord .

Tranquillement appuyé contre un hêtre ,

Je contemplois cette scène champêtre :

Les uns , couchés près d'un ruisseau ,

Puisoient l'onde fraîche & limpide ,

Et les autres, d'un geste avide ,

Du bissac tiroient leur chateau.

Je jouissois de ce tableau ,

Lorsqu'une voix foible & timide ,

Se fit entendre près de moi.....

Ma chere enfant , ton pere a perdu son emploi

Pour n'avoir pas voulu souscrire à l'injustice ,

Dit-elle , & le chagrin à fini ses malheurs ;

Prenons courage , alors le ciel propice

Viendra fortifier nos cœurs ,

Et nous rendra ses premieres faveurs.....

Par ce discours , mon âme émue ,

De ce côté soudain , me fait jeter la vue ;

Cette mere , éloignée au plus de quatre pas ,

Fort simplement , mais décemment vêtue ,

Prenoit un très-frugal repas ,

Avec sa fille intéressante ;

Une pâleur morne & touchante .

Ne pouvoit cacher leurs appas.

Je ne les avois point seulement vu descendre.....

Personne ici ne viendra nous troubler ,

Poursuit-elle ; tu sçais combien mon cœur est tendre ,

Et c'est pour toi que tu me vois trembler.

Eh quoi ! si jeune encor , chere enfant ! à ton âge ,
A douze ans , éprouver tant de maux à la fois !
Mais la vertu nous reste , ainsi que le courage ,
Et nous vivrons du travail de nos doigts.
Je me souviens qu'à Paris autrefois
Une belle & pieuse dame ,
Qui n'a pas encore trente ans ,
Par bienfaisance & pure grandeur d'âme ;
Prodiguant ses rares talens ,
M'a rendue un jour à la vie.
Des pauvres honteux & souffrans ;
Elle est le médecin , & la mere , & l'amie.
A ces objets d'utilité ,
Elle unit les arts agréables ;
Sous ses doigts pleins d'agilité ,
Sa harpe & son clavier rendent des sons aimables :
Sa voix peut émouvoir l'insensibilité.
De plus , elle sçait joindre à la sévérité ,
De ses devoirs sacrés & respectables ,
Cette douce amabilité
Qui la fait tant chérir , même des moins traitables.
Époux , Enfans , Amis , ce qui l'approche enfin ,
Tout voit en elle un Être tout divin.
Nous la verrons , ma fille , & ses soins secourables
Nous rendront la tranquillité ;
J'ai son adresse , elle loge à côté
De l'Hôtel des Consuls.... Mais , ma fille , on attèle ;
Partons.— Ah ! Madame , c'est elle....
Je vous en prie , attendez un moment....
C'est l'aimable Duparc.... C'est elle assurément.—
Monsieur a donc vu ce prodige ?...
Oui , Madame , oui certes , lui dis-je ;

J'eus cent fois ce rare bonheur,
Et ce portrait est gravé dans mon cœur.

Voilà, mon cher Miron, ma véritable histoire,
Sans doute, racontée un peu trop longuement;
Je n'y mets point d'esprit, suffit du sentiment :
Et c'est par cela seul que vous devez me croire.

S U R U N B A I S E R ,

Imitation de l'Anglois.

POUR un baiser ravi sur tes lèvres de roses ;
Ah ! Belinde , pourquoi marquer tant de courroux !
Du calice des fleurs nouvellement écloses ,
Ainsi l'abeille enleve un suc presque aussi doux.

Par ce tendre larcin, l'abeille se conserve ,
Sans altérer l'éclat ni le parfum des fleurs.
Belinde ! cesse donc ta cruelle réserve ;
Le temps seul peut ternir tes brillantes couleurs.

Le vrai bonheur existe , il est dans la nature ;
Ce n'est que de ton cœur que je veux le tenir :
L'Amour vit de son feu ; mais, pour se soutenir ,
Encore lui faut-il un peu de nourriture.



POUR LE PORTRAIT

Du Docteur BENJAMIN FRANKLIN.

HONNEUR du nouveau monde & de l'Humanité,
Ce Sage aimable & vrai les guide & les eclaire ;
Comme un autre Mentor, il cache à l'œil vulgaire ,
Sous les traits d'un mortel, une divinité.

I N S C R I P T I O N

*Que Madame Greuze a mise sur une urne de
porcelaine, où elle garde les restes d'un bou-
quet de Roses, que M. Franklin lui a
donné, en Juin 1777.*

Roses ! charmantes fleurs ! un beau jour vous a lui ;
Quand le Solon du nouvel hémisphere ,
Pour orner mes cheveux, vous ravit à la terre !
Ah ! si votre éclat est terni ,
Cette urne , au moins, vous conserve en poussiere :
Je ne périrai pas plus que vous toute entiere ;
On devient, par ses dons , immortel comme lui.



M A D R I G A L.

LES Étrangers ont tort de dénigrer la France ;
 De cent faux préjugés leur esprit est imbu ;
 Si le parfait bonheur naît de la tempérance ,
 Que nous ferons heureux ! grâce aux gens de Finance ;
 Puisqu'ils nous font payer un droit sur *le trop bu* !

E P I G R A M M E

TRADUITE DE L'HÉBREU,

*De R. Mofes Ben Mordechai Sacuta , Rabbin
 à Venise, au milieu du dix septieme siecle.
 On y a publié son Recueil de Vers hébraïques
 & rimés , en 1742.*

SI l'on eut eu des Médecins ,
 Quand , de la Loi , Moïse a rapporté les Tables ,
 Ce grand Législateur , pour punir les coupables ,
 Les eut remis entre leurs mains.



L'OMBRE D'UN MÉDECIN;
ET LE VIEUX CARON.

DIALOGUE

IMITÉ DU GREC.

TIENS, prends, ne me fais plus attendre :
Au lieu d'un seul denier, compte, en voilà bien dix.—

Partons ; mais je ne veux rien prendre :

Car tous nos bienfaiteurs passent ici *gratis*.

MADRIGAL,

TIRÉ DU HOLLANDOIS.

LES Français, dit un grand génie ,
Descendent tous du bon JAPHET ;

Descendent tous du bon JAPHET ;

Si l'on ne peut nier ce fait ,

C'est donc du JAPHET D'ARMÉNIE.



COUPLETS

*Pour la Convalescence de M. le Prince
DE MARSAN.*

Sur l'Air du Vaudeville du Sorcier.

QUE la plus brillante harmonie
Succède à nos tristes clameurs !
Des LORRAINES l'heureux Génie
Vient enfin d'essuyer nos pleurs.
MARSAN renaît , quelle alégresse !
Oublions nos maux dans l'instant :
Chantons tant , tant , tant , tant ,
Qu'à nos plaisirs tour s'intéresse ,
Et nous seconde en répétant :

Vive MARSAN ,

Vive MARSAN !

La MORT , comptant sur sa victoire ,
Préparoit ses traits meurtriers ;
Ah plutôt ! qu'aux champs de la Gloire
Il meure , couvert de lauriers !
Mais il renaît , quelle alégresse !
Oublions nos maux dans l'instant :
Chantons , tant , tant , tant , tant , &c.

Le Dieu qui , du sein du carnage ,
A Bergen l'a tiré vainqueur ,
Repoussant de nouveau sa rage ,
Nous le rend pour notre bonheur.

Nous le voyons, quelle alégresse !
 Oublions nos maux dans l'instant :
 Chantons , tant , tant , tant , tant , &c.

Du cœur de vos Gens l'interprète
 Est le Chanfonnier du Canton;
 Il eût voulu que sa Musette
 Eût pu prendre un sublime ton :
 Mais le vrai simple qui l'inspire
 Vaut mieux qu'un mensonge brillant :
 Chantons tant , tant , tant , tant , &c.
 Qu'à tout Paris nous fassions dire
 Avec nous sur un ton bruyant :
 Vive M A R S A N ,
 Vive M A R S A N !

En Février 1765.

LES TENTATIONS D'UN PROCUREUR.

P O T - P O U R R I ,

Pour la Fête de M. C..... &c.

A I R : *Des Folies d'Espagne.*

NE parlons plus du bon vieux SAINT ANTOINE ,
 De son grabat , de ses tentations ;
 Les vaincre est chose impossible à tout Moine ,
 Aussi n'eut-il que pures visions.

A I R : *De tous les Capucins du monde.*

Puisqu'un goupillon fit l'affaire ,
 Ce n'étoit donc qu'une chimere ,

Les Diablesses n'ont point de corps ;
 Par quoi , trop fort on le renomme ;
 Il ne falloit pas grands efforts
 Pour dissiper un vain phantôme.

Même A I R.

Je vais chanter un autre Antoine ,
 Qui n'est ni saint , moins encor moine ,
 Mais Procureur , cent fois tenté ,
 Chaque jour , à toute heure même ;
 Et qui sans cesse a résisté :
 Voilà bien la Vertu suprême.

A I R : Du haut en bas.

Voici de l'or ,
 Lui dit un Chicaneur damnable ;
 Voici de l'or ,
 A votre esprit donnez l'effor ,
 Pour prendre un biais favorable ;
 Allons , soyez moins intraitable ;
 Voici de l'or.

A I R : Quoi ! vous partez.

A ses genoux , la Beauté suppliante
 Vient en feignant de répandre des pleurs ;
 Regardez donc votre jeune Cliente ,
 Et laissez-vous toucher par ses malheurs.
 A ses genoux , &c.

A I R : De Joconde.

Un vrai diable , Huissier tentateur ,
 L'autre jour vient lui tendre
 Le piège le plus séducteur ,

Où maint se laisse prendre.
De tel bien, dit-il, en décret,
A deux pas de Nanterre,
Je vous offre un moyen secret
D'être Propriétaire.

A I R : *Que ne suis-je la fougère.*

L'Hermite, par cette amorce,
Eût été pris, j'en suis sûr ;
Et notre Antoine eut la force
De vaincre & de rester pur.
Repousser fille jolie,
Des tas d'or, & tels Huissiers,
Avouez-le, je vous prie,
Ça mérite des lauriers.

Même A I R.

Mais une crainte me reste ;
C'est de la part de ton Corps ;
Ta gloire est si manifeste
Qu'on voudra t'en mettre hors :
Je fais, par fois qu'on en chasse
Des sujets trop odieux ;
Mais qu'on n'y veut pas en place
Des hommes trop vertueux.

Même A I R.

Hier, au Procureur arbitre,
Au parterre, on parloit bas ;
On disoit : faux est ce titre,
Et plus faux le canevas :
Où rencontrer tel prodige,
Simon sous un ciel nouveau ?

Vous le trouveriez , leur dis-je ,
Si vous connoissiez C.

AIR : *Tu croyois , en aimant Colette.*

Cette petite Chanfouquette
Ne mit point mon esprit en frais ;
La Vérité prit la musette ,
Et l'Amitié fit les couplets.

C O U P L E T ,

*In-promptu que j'ai chanté à table , à ma
[convalescence en 1774.*

AIR : *De tous les Capucins.*

MON cher Docteur (1) , par ta science ,
Par tes soins , ton expérience ,
Je sens naître la santé ;
Puisse-je , au gré de mon envie ,
Te donner l'immortalité ,
Comme un échange de la vie.

(1) *M. Guilbert , Docteur en Médecine de la Faculté
ds Paris , ancien Médecin des Armées du Roi , &c. Voyez
la pages 6.*



*IN - P R O M P T U D E T A B L E.**A I R : De tous les Capucins.*

P O U R jouir du bonheur suprême ,
Ecoutez , voici mon système ;
Loin des Grands , des fors , des Procès ,
Bien aimer , chanter , boire & rire ;
Pour en user , fuir tout excès :
Le reste n'est qu'un vain délire.

*C O U P L E T S**C H A N T É S A H O U R G E S.**A I R : Les Bourgeois de Chartres.*

D'UN brave Militaire
Célébrons le retour ;
Sa santé nous est chère ,
Portons-la tour-à-tour :
Que chacun , en ce jour ,
S'empresse de lui plaire.
On trouve en lui l'Ami constant ,
Le bon Gendre , l'Epoux content ,
Et l'aimable Beau-Frere.

Qui peut , à cette image ,
Méconnoître **BELLI ? (1)**

(1) Voyez les pages 36 & 52.

J'en dirois d'avantage ,
S'il n'étoit pas ici :
Mais il faut bien aussi ,
Pour compléter l'ouvrage ,
Dire qu'il est homme de bien ,
Tendre Fils , Pere citoyen ,
Preux , & courtois , & sage.

Chantons aussi la Femme ,
Car tous deux ne sont qu'un ;
C'est bien là plus belle âme
Qui soit dans corps aucun :
Si j'étois ce quelqu'un
Que l'on nomme Voltaire ,
Vous auriez bientôt son portrait ,
Si ressemblant qu'Amour diroit :
N'est-ce pas là ma Mere ?

Buvons donc , à la ronde ,
A ce couple charmant ;
Allons , qu'on me seconde
Dans cet heureux moment :
Qu'au défaut du talent ,
Le cœur dise qu'il aime :
L'art vaut moins que le sentiment :
Aimons , buvons , chantons gaîment ;
Voilà le bien suprême.



C O U P L E T S

Des gens du Château, pour la même occasion.

Même A I R.

(C'est la Femme de Chambre qui chante.)

DABET, Jeanne, Lisette,
Baptiste, Saint-Louis,
Prenons part à la Fête,
Madame l'a permis :

Refrain. Nous voyons réunis.

Autour de ce bon Maître ;
Tout ce qui peut flatter son cœur ;
L'amour, l'amitié, le bonheur ;
Où mieux pourroit-il être ?

La douceur l'accompagne,
Il ne gronde jamais ;
Pour nous, cette campagne
Est un riche palais :

Refrain. Dans nos joyeux accès,

Célébrons ce bon Maître ;
Il regarde, ma foi, ses gens,
Comme s'ils étoient ses enfans ;
Où mieux pourrions-nous être ?

(Madame leur fait verser du vin.)

Allons, mon camarade, *(à Baptiste.)*
Je porte sa santé ;

Après cette rafade ,
Il sera mieux chanté :

Refrein. Que sa félicité
Nous soit à jamais chère !
Servons-le bien fidelement ,
Avec zèle , avec sentiment ,
Puisqu'il nous sert de Pere.

ÉPITAPHE D'UN BOSSU ,

Par Dom JUAN DE YRIARTE.

*Cinna jacet : fessum par est requiescere Cinnam.
Vivus enim tergo non leve gessit onus.*

IMITATION.

APRÈS une peine infinie ,
Cinna goûte un juste repos ;
Car il porta toute sa vie
Un poids énorme sur le dos.

IMITATION

D'une Epigramme d'AMALTHÉE ,

Poète Latin , d'Italie , du XVI^e. siècle.

LUMINE Acon dextro, capta est Leonilla sinistro ,
Et poterat formâ vincere uterque Deos :
Parve puer , lumen quod habes , concede sorori ;
Sic tu cæcus Amor , sic erit illa venus.

L'œil droit manque à Phaon , & le gauche à Glycere ;
 Mais ce couple , en attraits , pourroit vaincre Cythere :
 Enfant , cède à ta sœur l'œil dont tu vois le jour ,
 Elle fera Vénus , & toi l'aveugle Amour.

I M I T A T I O N

De ce Distique si connu :

*N*OCTE pluit totâ , redeunt spectacula manè ;
 Divisum Imperium cum Jove Cæsar habet.

Il pleut toute la nuit , les jeux naissent au jour :
 Jupiter & César commandent tour-à-tour.

É P I G R A M M E.

Nil mirum elinguis mulier quod verba loquatur ,
Mirum cum linguâ quòd taceat mulier.

Par M. le Comte ERICIERA , Portugais , à
 l'occasion d'une Femme qui parloit sans
 langue , & dont il a été beaucoup question
 dans les Journaux , en Août 1764.

I M I T A T I O N.

*O*N conçoit que , sans langue , une femme aisément
 Pourroit parler , même une année entière ;
 Mais , qu'ayant une langue elle puisse se taire ,
 On le conçoit plus difficilement.

L'ÉDIT SALUTAIRE.

PERE de ses sujets, & politique habile,
 Le Souverain d'un beau pays,
 Tel qu'un bon Laboureur qui, de son champ fertile,
 Fait arracher l'herbe inutile,
 Vient, depuis peu, de mettre à prix
 Tout animal nuisible, ou d'humeur sanguinaire.
 Six francs pour le Renard, douze avec ses petits;
 Vingt-quatre pour la Louve mere,
 (Comme on l'a fait en Angleterre.)
 Bref, sans donner ici des détails superflus,
 Tant pour le Léopard, le Tigre, la Panthere,
 L'Espion, le Recors, le Dervis, la Vipere;
 Mais pour le MALTÔTIER, on paiera mille écus.

I N - P R O M P T U

S U R L E S P E T I T S C H A P E A U X.

A I R : De tous les Capucins. (en 1759).

TOUT alloit bien, ouvrez nos fastes :
 Quand nous portions des chapeaux vastes,
 Ils conservoient de bons cerveaux ;
 Mais depuis nos jours de défaites,
 Il ne faut plus de grands chapeaux,
 Pour couvrir de petites têtes.

I N - P R O M P T U

A Monsieur D E A N E (1), en 1777.

T O N Pays a vaincu ses cruels oppresseurs ,
Ses succès doivent plaire à toute âme sensible ,
La liberté l'enflamme : elle aggrandit les cœurs :
Un Peuple vertueux est toujours invincible.

C O N S E I L

*D'un Illinois aux Nations de l'Asie & de
l'Afrique.*

P E U P L E ! triste jouet des caprices d'un Maître
Dont les vils favoris lui cachent tes malheurs ,
Imite-nous , sois libre , ou dévore tes pleurs :
Quand on pense en esclave , on mérite de l'être.

(1) On prononce DINE. Il est en France pour les affaires du Congrès de l'Amérique , &c....



A. M. L'ABBÉ DE VYSSERY.

*Chanoine de l'Eglise Cathédrale de St.-Omer,
& Doyen Electif de la Confrérie de St.-Jean
l'Evangéliste, le 30 Décembre 1776.*

DE cette illustre , antique , & noble Confrérie ,
Où renaît l'âge d'or , dans l'état le plus pur ,
Et qu'embellit le nom de PUYSEGUR (1) ,
(Nom bien cher à nos cœurs ainsi qu'à la patrie !)
Je vais , Doyen aimable , esquisser quelque traits.
Douce société ! que JEAN L'ÉVANGÉLISTE ,
Du haut des cieux , protège & comble de bienfaits ,
Heureux , trop heureux à jamais ,
Qui peut se voir inscrit sur ta brillante Liste !
Et ce bonheur a rempli mes souhaits.
Vénérable Doyen ! grâce à ta bienveillance ,
Chez tes Freres , admis : comme eux , initié ,
J'ai vu la candeur , l'amitié ,
Que précédoient la confiance ,
La franchise , la prévenance ,
La douceur & l'aménité :
J'ai vu la profonde science ,
Réunie avec la gaieté ,
Sans morgue , sans hauteur , & sans indifférence ,
D'un air content , se placer à côté

(1) Monseigneur l'Evêque de St.-Omer, (du nom de PUYSEGUR), est Président-né de cette Confrérie.

Du plaisir & de la décence.

De plus, j'ai vû l'ardente charité

Secourir, consoler la timide indigence,

La douleur & l'infirmité.

Enfin, j'ai vû la piété

Sourire avec urbanité

Aux accens de réjouissance,

Réservant son austerité

Pour la retraite & le silence.

Mais, cher Doyen, pour mettre en évidence

Les nombreuses vertus de ta société,

Il me faudroit encor bien plus d'une séance,

Et cette nuit je pars fort attristé

De m'éloigner de ta présence :

Non, toutefois, sans la douce espérance

De revenir ici m'en instruire, l'été ;

Et de les proposer pour modèle à la FRANCE.



LES COMMANDEMENTS DE L'HONNÊTE-HOMME,

O U

Maximes de Morale , faciles à retenir , & principalement destinées à l'usage des
petites Écoles.

*Diliges dominum Deum tuum , ex toto corde tuo , &c. . .
& proximum tanquam te ipsum : majus horum aliud
mandatum non est.*

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu , de tout votre
» cœur , &c. & votre prochain comme vous-même : il
» n'est point de plus grand commandement que ceux-là ».

Ev. S. Marc. ch. 12 , v. 30 , 31.

*Quod ab alio oderis fieri tibi , vide nè tu aliquandò
alteri facias.*

« Prenez garde de ne faire jamais à un autre , ce que
» vous seriez fâché qu'on vous fit. » *Tobie , ch. 4 , v. 16.*

*Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines , &
vos facite illis.*

» Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour
» vous , faites-le pour eux. *S. Matthieu , ch. 8. v. 12.*

Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.

« Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas
» qu'on vous fit ».

Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.

» Je suis homme : rien de ce qui intéresse un homme
» ne m'est étranger » . *Térence.*

Ces préceptes ont donné lieu au distique (1) suivant :

Hæc ferè : lex cunctas amplectitur unica leges ;

Quod tibimet nolis , tu mihi ne feceris.

« Cette loi unique renferme presque toutes les autres :
» Ne me faites point ce que vous ne voudriez pas que je
» vous fisse ».

(1) Il est de M. de Querlon.

A V I S

Sur ces Commandemens.

L'OBJET de la publication de ces maximes est de répandre des principes sûrs (après ceux de la Religion s'entend) pour se conduire sagement dans le cours de la vie , & d'inspirer le goût des vertus civiles & morales à cette classe précieuse d'hommes , qu'on semble un peu trop négliger & sans lesquels nous manquerions presque de tout. Puïsse cet Ouvrage les rappeler à leur simplicité primitive , & leur faire chérir leurs travaux, leur famille, & leurs humbles habitations, où le bonheur aime à se fixer avec l'innocence. On ose donc espérer que Nosseigneurs les Evêques & Messieurs les Ecolâtres, Messieurs les Intendans de Province & leurs Subdélégués, Messieurs les Gentilshommes qui ont le bon esprit de vivre dans leurs terres, Messieurs les Officiers Municipaux des petites Villes, & sur-tout Messieurs les vrais Pasteurs de la campagne, voudront bien concourir à ce but louable, en faisant distribuer & circuler ces Sentences, en engageant même les Maîtres d'Ecole à les faire lire, copier & apprendre de

mémoire aux enfans de leurs Vassaux & de leurs Paroissiens. On ose se flater encore qu'ils auront la bonté de leur faire expliquer ce qui pourroit être au-dessus de leur âge ou de leur intelligence.

On a fait aussi imprimer ces adages , en forme de PLACARDS ou d'AFFICHES, sur quatre colonnes (1), pour être appliqués aux murs des vestibules des châteaux, ainsi que dans les Ecoles & sous les portes des Paroisses de Villages. Plusieurs personnes qu'on a consultées sur ceci, & qui sont aussi vertueuses qu'instruites, pensent que la plupart des Artisans, des grandes villes même , ne feroient pas trop mal d'en profiter.

On n'ignoroit pas qu'il y eût plusieurs excellens petits traités de morale , & ; de plus, des Maximes de sagesse , en une feuille volante de cinquante-six beaux vers, attribués au sublime Fénelon , indépendamment des Quatrains de Fibrac & de ceux du Président Mathieu; mais

(1) On les trouve, à Paris, chez D'HOURY, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, rue de la vieille Bouclerie, près du Pont St. Michel, & de la rue de la Harpe, au Saint-Esprit.

ils ne sembloient pas être spécialement destinés à l'usage de la multitude.

On croit, au reste, devoir joindre ici l'extrait d'une lettre que l'Auteur a reçue le 28 Février 1776, à l'occasion de ses apophthegmes; elle lui est trop favorable pour la passer sous silence: elle montre, au surplus, qu'il ne hasarde rien sans l'aveu de gens du premier mérite.

« Le Marquis de M.... remercie M. F....
 » de sa confiance; il a l'honneur de lui renvoyer
 » son manuscrit, dont l'objet & l'exécution ont
 » été également approuvés. Ces sortes de mé-
 » thodes simples font d'autant plus d'honneur
 » à leur Auteur, dans l'esprit des gens de
 » bien & des hommes sensés, que ce genre
 » de travail, peut-être plus difficile qu'on
 » ne pense, accorde moins à l'amour-propre,
 » devient utile à plus de personnes, & d'une
 » utilité qui, semblable à l'air qu'on respire,
 » n'avertit jamais qu'on lui doit la vie, &c ».

On terminera cet avertissement par la réflexion suivante, à laquelle le Lecteur est prié de faire attention: *la probité des petits, fait la sécurité des grands.* Il faut donc que ceux-ci s'empres- sent, pour leur intérêt

propre , de répandre promptement cet Ouvrage
& d'en faire don aux plus pauvres enfans de
leurs terres.

*N. B. La nouvelle édition de ces Comman-
demens précédés de la science du BON-HOMME
RICHARD (de M. Franklin), est du mois
de Janvier 1778 , chez Ruault, Libraire,
à Paris , rue de la Harpe*

*Celle qui se trouve ici , (dans ces nouveaux
Opuscules), est corrigée & augmentée de plu-
sieurs Maximes. On nous assure qu'on vient
de contrefaire la premiere en Province ; nous
osons penser que cela est contre toutes loix ,
& que c'est un vol manifeste.*



LES COMMANDEMENTS DE L'HONNÊTE-HOMME.

I

UN Créateur reconnoîtras,
En l'adorant profondément.

2

Le Décalogue (1) accompliras,
En tout & rigoureusement.

3

Le culte saint (2) tu rempliras,
Avec joie & sincèrement.

4

Loix civiles observeras,
De tous points scrupuleusement.

5

Ta Patrie ensuite aimeras,
Jusqu'à la mort absolument.

6

Ton Souverain tu serviras,
Avec zele & fidelement.

7

En guerre, périls braveras,
Combattant glorieusement.

(1) *Les dix Commandemens de Dieu.*

(2) *Les Commandemens de l'Eglise.*

8

A déserter ne songeras,
Pensant à ton engagement.

9

Du service ne sortiras
Qu'avec honneur, légalement.

10

Tous les hommes regarderas
En freres véritablement.

11

Chaste & sobre toujours feras,
Pour être en santé longuement.

12

Paresse, envie, orgueil fuiras,
Et colere semblablement.

13

Avarice mépriseras,
Pour n'exister honteusement.

14

Usure ne pratiqueras,
Et commerceras franchement.

15

Jamais rien ne déroberas,
Pas une obole mêmeement.

16

Ta conscience écouteras;
Elle prononce sûrement.

17

L'innocence protégeras,
Et contre tous ouvertement.

18

L'infirme tu consoleras,
En l'aidant charitablement.

19

Veuves, orphelins secourras,
Jusqu'à leur établissement.

20

Le bien que tu procureras,
Tu l'éprouveras doublement.

21

Dans ton métier tu t'instruiras,
Pour le savoir parfaitement.

22

De grand matin te leveras,
Et ne perdras aucun moment.

23

De la terre fruits tireras,
Par des avances seulement.

24

Par labeurs, avances auras,
Si tu n'en eus premièrement.

25

Au lendemain ne remettras
Ce que tu peux présentement.

26

Dans tes affaires tu mettras
De l'ordre & de l'arrangement.

27

Pomme pour la soif garderas,
En ta vieillesse prudemment.

28

En toutes choses agiras
Sans nul détour, & bonnement.

29

Avant parler réfléchiras,
Et parleras modérément.

F ij

30

Epouse sage choisiras,
Et n'auras qu'elle uniquement.

31

Avec douceur la traiteras
Et la chériras constamment.

32

A ta famille inspireras,
Vertus, honneur & sentiment.

33

Bon exemple lui donneras,
Sans cesse & principalement.

34

Qui que ce soit ne troubleras,
Pour vivre plus tranquillement.

35

Fortune d'autrui tu verras,
Sans l'envier aucunement.

36

Riches ne désireras,
Que pour en user noblement.

37

A nul jamais ne confieras
Ce qu'on t'a dit secrètement.

38

Le bien pour le mal tu feras,
Et ne médiras nullement.

39

Encor moins tu calomnieras;
Des crimes c'est le complément.

40

Très-rarement contesteras,
Et céderas honnêtement.

41

En rien tu ne te fâcheras,
Et pardonneras aisément.

42

A tes maîtres obéiras,
Sans murmurer, & promptement.

43

Leurs intérêts à cœur prendras,
Comme les tiens propres vraiment.

44

Femmes, enfans respecteras,
Et les vieillards également.

45

Mots impurs ne proféreras,
Et pas le moindre jurement.

46

Aucun objet n'emprunteras,
Sans le rendre loyalement.

47

Graces, bienfaits tu publieras;
C'est le plus beau remerciement.

48

Parole, promesse tiendras;
La parole vaut un serment.

49

En tous lieux tu te conduiras
Prudemment & modestement.

50

De ton fort te contenteras,
En attendant son changement.

51

Dans ton manoir te fixeras,
Pour être heureux & librement.

52

A tous les jeux ne risqueras
Que bagatelles simplement.

53

Douce gaîté conserveras,
Pour ton propre contentement.

54

Douleurs, revers supporteras
Avec force & patiemment,

55

A la mort souvent penseras.
Pour agir plus Chrétiennement.

56

Le moins possible manqueras
Prône, ou pieux enseignement.

57

Plus de leçons rechercheras,
Moins tu vivras ignoramment.

58

Toutes fautes répareras,
Les avouant ingénûment.

59

A chacun justice rendras,
En payant ponctuellement.

60

A tous procès préféreras
Le moins bon accommodement.

61

Tes débiteurs foulageras,
En les traitant humainement.

62

Nul salaire ne retiendras,
Et payeras équitablement.

63

Jamaisrien ne demanderas.
S'il ne t'est dû réellement.

64

De ton pere dettes payeras,
Si veux vivre honorablement.

65

Services que d'autrui voudras,
Rends-les lui réciproquement.

66

Soigneusement éviteras
Gens pensant malhonnêtement.

67

Baladins ne fréquenteras ;
Ils corrompent soudainement.

68

Livres scandaleux ne liras ;
Ils te perdroient facilement.

69

Aux faux écrits ne concourras ,
Non pas même indirectement.

70

A gens foibles ne surprendras
Donation ni testament.

71

Aux sortileges ne croiras ;
Car tout devin nous trompe & ment.

72

Adverse partie entendras
Pour pouvoir juger sainement.

73

Avec candeur éclaireras
Ton frere en son aveuglement.

74

Par des faits persuaderas ,
Plus que par le raisonnement.

75

Fautes d'autrui tu cacheras ,
En plaignant son égarement.

76

Au crime asyle n'offriras ,
L'abandonnant au châtement.

77

L'esprit ne te fatigueras
Des projets du Gouvernement.

78

De ta maison t'occuperas ,
Pour la gouverner sagement.

79

Bon sens , raison consulteras ;
Et prudence pareillement.

80

Les loix de l'ordre (1) étudieras ;
Du bonheur c'est le fondement.

81

Sur-tout mensonge ne diras ;
Lors feras homme excellemment.

82

Dans le bien persévéreras ,
Pour arriver au Firmament.

(1) L'ordre que chacun devoit étudier , c'est l'ordre naturel , ou l'arrangement conséquent à la nature , qu'il a plu au Créateur de donner aux choses , & à l'homme telles qu'il en jouit.

C O U P L E T S

*Sur la cinquantième année de Mariage de
Monsieur & de Madame C , &c.
Célébrée à Brie-Comte-Robert, le 9 Février
1778.*

Sur l'AIR : (1) *Pourquoi regretter ces beaux jours ?*

DE l'âge d'or , ce tems heureux !

Nos vices l'ont fait disparaître ;

Aimons , & soyons vertueux ,

Nous le ferons bientôt renaître.

Vertus ! Amours ! vous nous offrez encor } *bis , avec*
Ce tems heureux de l'âge d'or. } *le refrain.*

ON voyoit alors , très-souvent ,

Renouveler LA CINQUANTAINE ;

A peine en voit-on , à présent ,

Une , qu'un siècle entier ramene.

Aimons , aimons , nous reverrons encor } *bis , &c.*
Le tems heureux de l'âge d'or. }

CE Philémon , cent fois chanté ,

Et sa Baucis c'est une fable :

De notre couple , peu vanté ,

La tendresse est bien véritable.

Vertus ! Amours ! vous nous offrez encor } *bis , &c.*
Le tems heureux de l'âge d'or. }

(1) *Il est Noté page 3 du deuxième Volume de l'Anthologie Française , publiée par le sieur Monet.*

LA candeur & la vérité,
 Ont toujours été leur partage,
 Et feront, avec leur gaîté,
 Une portion d'héritage.
 Chantons, aimons, nous reverrons encor
 Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

LOIN des intrigues des humains,
 Aimant la paix & le silence,
 Ils ont filé des jours sereins
 Dans une honnête & douce aïfance.
 Vertus! Amours! vous nous offrez encor
 Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

APRÈS dix lustres accomplis
 Dans leur union conjugale,
 Des mêmes sentimens, remplis,
 Leur bonheur n'a rien qui l'égale.
 Aimons, aimons, nous reverrons encor
 Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

QUE ces vénérables Epoux
 Nous servent à jamais d'exemple!
 A leurs vertus, empressons-nous
 D'élever en ces lieux un Temple.
 Aimons, aimons, nous reverrons encor
 Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

QUAND le Ciel veut finir le tems
 D'une carrière fortunée,
 Ce n'est, pour les cœurs innocens,
 Qu'un soir d'une belle journée.
 Aimons, aimons, nous reverrons encor
 Le tems heureux de l'âge d'or. } *bis, &c.*

J'APPERÇOIS couler quelques pleurs ;
Qu'en ce moment ils ont de charmes !

Ainsi que les vives douleurs

Le plaisir pur connoît les larmes.

Aimons , aimons , nous reverrons encor } *bis , &c.*

Le tems heureux de l'âge d'or.

QUE les chansonniers de nos jours

Prônent le vice & la richesse !

Je viens célébrer vos Amours ,

Et votre constante sagesse.

Chantons , aimons , nous reverrons encor } *bis , &c.*

Le tems heureux de l'âge d'or.

DE nos ayeux suivons les us ,

Ils font consignés dans l'Histoire ;

Le bon vin fait vivre bien plus :

Comme eux , amis , il faut donc boire.

Buvons , aimons , nous reverrons encor } *bis , &c.*

Le tems heureux de l'âge d'or.

Remerciement des bons Epoux.

MES vrais amis ! mes chers enfans !

De grand cœur nous vous rendons grace ;

Ah ! puissiez-vous , dans C I N Q U A N T E ans ,

Tour-à-tour , prendre notre place.

(1) { Aimez , aimez , }
 { Chantez , riez , } vous reverrez encor
 { Dansez , buvez , }

Le tems heureux de l'âge d'or.

(1) { Aimons , aimons , } *Dernier Refrain*
 { Chantons , rions , } nous reverrons encor
 { Dansons , buvons , }

Le tems heureux de l'âge d'or.

(1) On répète 3 fois les mesures de ce dernier chant de refrain

BOUTS RIMÉS ,

*Qu'on m'a donnés à remplir, sur le retour
désiré de M^{lle} MONROSE , célèbre Actrice
de Province , & qu'on attendoit à Nantes ,
à la tenue des Etats , en 1760.*

AUX Autels de ce Dieu (1) qui veille au... *Capricorne* ;
MONROSE ! l'autre jour , je fis tomber an ... *bœuf* ;
J'eusse immolé Tyndare , & sa fille , & son *œuf* ,
Et même d'Amalthée abandonné la *corne* ,
Pour voir de tes talens seulement un *extrait* :
Car au récit pompeux que tout le monde en *fait* ,
Plutus , en les payant , feroit à la *besace* :
Tes fons amolliroient un roc , une *culasse* ;
Mais tu reviens , on t'aime , on voudroit te ... *croquer* ;
Philidor te voyant oublier de *roquer* .
Tu rebâtirois Thebe , & charmerois *Cerberé* :
Voilà le cri public , & sans *division* :
Mais , de desirs , je sens *multiplication* ;
Et mon cœur déjà brûle au feu de *reverberé* .

(1) *Pan , Dieu des Joueurs de Flûte.*



Paris , ce 6 Septembre 1777.

L E T T R E

A M A D A M E G R E U Z E.

M A D A M E ,

Je n'ai pu fermer l'œil , cette nuit , par l'impression profonde qu'a faite hier , sur mes sens , le superbe Tableau de la Malédiction Paternelle. Ce Poème en peinture renferme une morale admirable & pratique, d'autant plus sûre de produire son effet , qu'elle entre dans le cœur par l'organe de la vûe. J'ai osé , Madame , chercher à seconder la louable intention de M. Greuze , en offrant un moyen , de plus , de rendre facile à la mémoire ce que cet Ouvrage sublime présente aux yeux , à l'âme & à l'esprit. Voici donc quelques Vers que je viens d'écrire à cette occasion , & que ce chef-d'œuvre m'a dictés. J'ai l'honneur de vous les adresser comme un hommage dû à l'un des plus grands Artistes de votre Nation. Je suis avec respect ,

M A D A M E ,

Votre , &c.

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

FUIS, Scélérat ! ... envain ta Mere ,
 Tes Sœurs , & ma Famille entiere ,
 Par leurs efforts , & par leurs cris ,
 Veulent retenir ma colere :
 Monstre ! non , tu n'es plus mon Fils.
 Subis les maux que j'ai prédits ;
 Sors , tremble ; il est un Dieu sévere ;
 Bon , mais juste : & les vœux d'un Pere
 Dans tous les tems sont accomplis :
 Vas, malheureux ! ... je te maudis.

I N - P R O M P T U

A M. BENJAMIN FRANKLIN.

22 Mars 1778.

T ON nom seul , des Tyrans , deviendra la terreur ;
 O FRANKLIN ! tu jouis d'une double excellence ;
 Tu dois l'une aux vertus , & l'autre à la naissance ,
 Puisqu'elle étoit déjà dans le fond de ton cœur.

A MONSIEUR * * *.

Par ses Enfants , à l'occasion de sa Fête.

C HAQUE Saison voit naître & dépérir ses Fleurs ;
 Du destin des Mortels elles sont les emblèmes :
 Tout change , tout varie , exceptez-en nos cœurs
 Qui , pour vous , cher Papa , seront toujours les mêmes.

L'amour de vos Enfans égale vos bienfaits ;
 A vos vertus , qu'ils prennent pour exemple ,
 Ils ont , dans leurs cœurs satisfaits ,
 Elevé le plus riche Temple.

Tous les Humains desirent d'être heureux ;
 Tous cherchent le bonheur , & vous faites le nôtre ;
 Si nous formons encor des vœux ,
 C'est pour mieux assurer le vôtre.

A M A D A M E * * *.

*Par la plus jeune de ses Enfans , à l'occasion
 de sa Fête.*

A VANT le point du jour , j'étois dans le jardin
 A cueillir un bouquet , Maman , pour votre Fête ;
 Je l'arrangeois , lorsque j'ai vu soudain
 Une Dame charmante , affable , douce , honnête ,
 Qui , d'un air touchant & divin ,
 M'a caressée , en me prenant la main.
 J'eus peur : ne crains rien , ma petite ,
 Dit-elle , d'un ton de bonté ,
 Je suis la SENSIBILITÉ ,
 Et ta belle Maman mérite
 Que pour elle , souvent , je m'absente des Cieux ;
 Jette tes Fleurs , un sentiment vaut mieux ;
 Prends ce baiser , & vas le lui rendre bien vite.
 Zeste ... à l'instant , elle est loin de mes yeux ;
 Pour moi , j'accours , Maman , & je m'acquitte
 De ce tendre baiser qui comble tous mes vœux.

L O G O G R I P H E.

Q U O I , vous voulez , Hortense , un Logogriphe !

Y pensez-vous ? . . . est-ce pour me punir ?

J'aimerois mieux grimper au Pic de Ténériffe :

Mais vous voulez vous réjouir ,

Vous êtes jeune & belle , il faut vous obéir :

Un Logogriphe ! . . . Allons , montons sur l'Hippogriphe
Pour dépêcher ma tâche , & plutôt la finir.

Quoi , vous voulez encor tel mot & de trois lettres ,
En six fois douze Vers , & quatre par-dessus !

Quel caprice étonnant ! . . . trois lettres ! rien de plus ,
Et tant de vers ! . . . Le Dieu même des jeux champêtres
Feroit , pour réussir , des efforts superflus ;

Car en peu de momens six ternes (1) sont connus.

Il est vrai que ce mot offre mille modèles ;

Mais pour en retracer des images fideles ,

Il faudroit le pinceau de l'ami (2) de Morus.

(1) Quoique trois lettres ne s'arrangent que de six façons ; on peut cependant y trouver plus de six monosyllabes distincts , qui expriment plus de six objets différens. Quatre lettres se combinent de 24 manières ; 5 de 120. 6 , de 720. 7, de 5040. & 12, de 4790001600, &c. Qu'on juge , par ce dernier nombre , de la prodigieuse & immense combinaison des 24 lettres , & combien , par conséquent , il est facile de faire des Logogripes de mots de six ou sept lettres seulement.

(2) *Erasme*, Auteur de l'Eloge de la Folie.

N'importe . . .

N'importe : . . . toutefois jurez que de la vie
Vous ne m'ordonnerez une telle folie.

Un Logigriphe ! . . . Hortense , ah ! je n'en reviens point ;
Commençons donc : c'est là le point.

Or sus : Je suis d'une grande famille ,
C'est-à-dire , que j'ai des parens à foison ,
De tout rang , dont la race en ce monde fourmille.
Trois signes , comme on fait , composent tout mon nom ;
On a déjà prévu que leur combinaison

Ne sauroit être difficile ;

Soit : mais je crois , qu'au premier coup ,
Un sot n'en viendra pas à bout.

On me trouve aux champs , à la Ville ,
Aux Cloîtres , aux Palais , même aux Conseils des Cours ;
Quelquefois au Lycée , & souvent au Collège :

Bref , pour remplir ce futile discours ,

Tel est enfin mon privilège ,

Qu'en tous lieux , en tous tems , je paroïs tous les jours.

La Fortune , à mon char , communément s'attache ;

A mon aspect le mérite se cache ;

C'est bien en vain qu'il me lance des traits ,

C'est plus vainement qu'il se fâche ;

Tels sont du fort les différens décrets ,

Je triomphe , il gémit , & je regne à jamais.

Tu crois déjà m'avoir , Lecteur , mais je t'échappe ;

Transpose seulement les membres de mon corps ,

Sépare-les , joins-les , songe à ce qui te frappe ,

Et , sans t'arrêter au-dehors ,

Combine , & crains qu'ici je ne t'attrappe !

Premièrement , j'offre un vieux mot ,

Mais Français , & peignant l'image

De plus d'un Peuple , qu'on dit sage ;
 (Et què je crois être encore Ostrogot.)
 Mot enfin qui désigne un nombreux assemblage
 De foux , de fots , de furieux ,
 Qui trouvent admirable , & sur-tout glorieux
 De porter avec art par-tout sur leur passage ;
 Le fer , le feu , la mort & le pillage ;
 Tu trouveras ensuite une exclamation ,
 Qui nous conviendrait fort en y joignant *Barbares !*
 Un verbe Italien & d'affirmation ;
 Un , Latin , décrivant une position.
 Un terme Grec , deux noms Celtiques & Bulgares ;
 Dont incertaine est l'explication.
 Un autre mot Latin qui marque l'enveloppe
 Où se trouve le mets que le célèbre Esope
 Servit deux fois à son Patron.
 Un son du doux appeau de nos filles de joye ;
 Auquel un sot se prend ainsi qu'une oye.
 Le synonyme d'un pédant ;
 Celui d'un pauvre Auteur de tristes Logogripes ;
 Et dont je fais ici sans doute le pendant.
 Le vrai gibier des Escogriffes ;
 Ce qui , sans être fruit , chair , liqueur , pain , ni vin ,
 Soutient pourtant le corps humain.
 Je vais donc respirer , car ma tâche cruelle ,
 Pour s'achever , n'a besoin que d'un mot.
 Ce qu'on cherche est souvent sous l'or & la dentelle ;
 J'en ai trop dit : & je serois un sot ,
 De perdre plus de temps à cette bagatelle.

On trouvera le mot de ce Logogriphe à la fin de la Table.

O R I G I N E

DE LA POÉSIE CASTILLANE (1),

Tirée de Dom Louis-Joseph VELAZQUEZ.

L'AUTEUR, après avoir observé qu'on doit chercher la vraie origine de la Poésie Castillane dans l'ordre du temps de sa durée, dans ses progrès, & dans la succession des Poètes Castillans, divise sa matiere en quatre parties (2). Il examine dans la premiere les sources de la Poésie Castillane : dans la 2^e. il traite de ses différens âges jusqu'à nos jours. Il recherche, dans la troisieme, l'origine de ses différentes especes de Poèmes : enfin, dans la quatrieme, il parle de tout ce qui appartient à cette poésie.

Sources de la Poésie Castillane.

Il est certain que les premiers Espagnols ont eu connoissance de la Poésie. *Silius Italicus* nous dit, que les habitans de la Galice

(1) J'ai rédigée cette Dissertation sur l'Origine de la Poésie Castillane, en 1754, & je l'ai donnée au Journal Étranger en 1755, mois de Février, & suivans.

(2) Cet Ouvrage a été imprimé à Malaga en 1754, chez François-Martin d'Aguilar.

chantoient des vers dans leur langage (1) : & Strabon (2) nous assure que les *Turdétans*, peuple le plus spirituel de l'Espagne, avoient de bonnes études, & comptoient parmi leurs plus anciens écrits, des Poèmes, & des loix rédigés en vers depuis plusieurs milliers d'années. L'idée que Strabon nous donne de la Poésie de ce peuple confirme son antiquité, puisqu'on voit que dans ces temps reculés, en commençant à naître, elle servoit, suivant la remarque d'*Horace* à réunir les hommes en société, à leur donner des loix & à leur prescrire des regles pour bien vivre.

Si l'on peut juger de la Poésie par l'idiome, on doit croire que l'ancienne Poésie des Espagnols tenoit beaucoup du génie Grec & Hébreu, puisque leur langue primitive dériveroit du Grec & du Phénicien : mais l'autorité des auteurs anciens nous manquant à cet égard, nous ne pouvons là-dessus donner que des conjectures probables ; & nous ne sommes pas en état d'affurer non plus, que la Poésie Castillane de nos jours ait retenu quelque chose de la Poésie des premiers Espagnols.

Le succès avec lequel les Espagnols cultivèrent la Poésie, après qu'ils furent domptés par les Romains, fait juger que cet art ne leur étoit pas inconnu avant que la langue & les

(1) *Barbara nunc Patriis ululantem carmina linguis.*

(2) Lib. 3.

coutumes Romaines se fussent introduites chez eux.

Le siècle d'Auguste , qui donna à Rome un si grand nombre d'excellens Poètes , ne fut pas moins fertile en Espagne que dans les autres provinces de l'Empire. *Caius Julius Hyginus* , affranchi d'Auguste , & Espagnol de nation , selon *Suetone* , (1) fut un des principaux ornemens de ce siècle : il étoit bon Poète , auteur de plusieurs ouvrages , & ami intime d'*Ovide*. On lui attribue l'*Astronomie Poétique* , qu'on a publiée sous son nom.

L'Espagnol *Sextilius Hena* , fleurit dans le même siècle. *Senèque* (2) dit qu'*Hena* étoit plus spirituel que savant ; qu'il étoit poète inégal : que son style tenoit un peu de cette pesanteur & de cette grossièreté que *Cicéron* (3) reprochoit aux Poètes de *Cordoue*. On entend , par ces derniers , ceux que *Metellus* mena avec lui à Rome , après avoir vaincu *Sertorius*. On peut donc inférer de là que les Espagnols se sont appliqués à la poésie Latine long-temps avant le siècle d'Auguste.

Cette remarque de l'Orateur Romain , n'est pas seulement utile pour nous faire juger du grand nombre de Poètes qu'il y avoit alors en Espagne , mais aussi pour nous faire connoître le caractère des Poètes Espagnols , & princi-

(1) *Lib. 3. de Illust. Gramm.*

(2) *Suasor 6.*

(3) *Orat. pro Arch.*

palement de ceux de *Cordoue*. Cette pésanteur mêlée de grossièreté que Cicéron trouvoit en eux, peut être comparée à la *Patavinité* qu'on reprochoit à *Tite-Live*, l'un des meilleurs historiens Latins.

Sous Néron, *Cordoue* produisit trois grands Poètes, *Marcus & Lucius Seneca*, (les deux Sénèques) & *Lucaïn*. On attribue les Tragédies latines, qui sont publiées ensemble, à *Marcus* l'Orateur, & à *Lucius* le Philosophe. Malgré les défauts qu'on y rencontre, elles contiennent d'excellentes choses.. Nous n'avons de *Lucaïn* que son Poème de la guerre civile ; la *Pharsale*, qui malgré les taches qu'on y trouve, offre des morceaux dignes d'être admirés.

Marcus Valerius Martialis, (Martial) natif de *Bilbilis*, florissoit au temps de l'Empereur *Domitien*. Ce Poète fait mention d'autres Poètes Espagnols, ses contemporains, tels que *Unicus*, son parent, qui avoit aussi un frere Poète ; *Canius*, natif de *Gades* ; *Decianus*, de la ville d'*Emerita* ; & *Licianus*, de *Bilbilis*.

Depuis ce temps jusqu'à *Constantin*, on ne connoît aucun Poète Espagnol. Le Prêtre *Juvencus*, sous cet Empereur, mit l'Evangile en vers hexametres ; ce fut le premier des Poètes Ecclésiastiques d'Espagne ; & son exemple fut suivi par *Prudentius*, *Arator* & *Sedulius*.

Latinus Pacatus, dans son Panégyrique de l'Empereur *Théodose*, dit que l'Espagne pro-

duisoit alors des Soldats aguerris , des Orateurs diferts & des Poëtes excellens. *Saint Jérôme* (1) parle d'*Aquilius Severus* , Espagnol , qui vécut du temps de *Valentinien* , & qui compofa un Ouvrage mêlé de profe & de vers.

On connoît le mérite des Poéfies de l'Espagnol *Aurelius Prudentius* , qui vivoit au quatrieme fiécle. Elles font eftimées non-feulement par leur élégance , mais auffi parce qu'elles contribuent beaucoup à éclaircir l'Hiftoire Eccléfiastique de ce temps.

L'Auteur de cette Differtation fur la Poéfie Caftillane , ne parle pas ici de *Silius Italicus* , qui eft plus ancien que ceux qu'on vient de nommer , ni de *Rufus Festus Avienus* , qui floriffoit fous *Théodofe* le Grand ; ni de *Saint Damafe* , Pape , parce que l'on pourroit difputer leur naiffance en Espagne.

Parmi les Infcriptions de l'Espagne publiées par *Gruter* , *Muratori* , *Reynesium* & plufieurs autres , on trouve différentes Epigrammes latines qui femblent être de ce temps-là , & qui prouvent le goût général de la Nation pour la Poéfie.

L'Espagne ayant été inondée par les *Goths* & par d'autres peuples Septentrionaux , au commencement du cinquieme fiécle , le goût de la bonne Poéfie fe ressentit bientôt de cette révolution. La barbarie de ces Peuples influa de même fur les Poëtes Eccléfiastiques latins

(1) *Descript. Eccles. Cap. 3.*

qui cessèrent de s'attacher aux grands modèles, parce qu'ils leur parurent dangereux pour les mœurs. On ignore si les Espagnols ont retenu quelque chose de la Poésie Septentrionale que les *Goths* apportèrent probablement avec eux.

Sidonius Appollinaris (1), loue un Poète de l'*Andalousie*, son contemporain, qui abandonna sa patrie pour passer à *Ravennes*. *Idazius* (2) parle d'un Espagnol nommé *Mérobaudes*, d'une naissance illustre, dit-il, Orateur excellent & Poète comparable aux Anciens. Il ajoute que ce *Mérobaudes* vivoit du temps de *Théodose* le jeune. *Dracontius*, qui est du même temps, composa, selon *Saint-Isidore* (3), le Poème de la Création en vers héroïques latins. L'Evêque *Céponius* étoit aussi du cinquième siècle. Il fit des vers où il compare la Fable de *Phaëton* avec la chute de *Satan*.

Au siècle suivant florissoit *Orentius* ou *Orientius*, dont *Sigebertus Gemblacensis* (4) fait mention. Nous avons d'*Orientius*, le *Commonitorium*, en vers hexamètres & pentamètres, publié avec des notes par le Pere *Martin-Antoine Del Rio*, mais plus complet & plus fidele dans l'édition de *Dom Juan Tamayo de Salazar* (5).

(1) *Carm. ad Felic. Magn.*

(2) *Chronic. ad Ann. 19 Théodos. Jun.*

(3) *De Script. Eccles. Cap. 24.*

(4) *Ibid. Cap. 34.*

(5) *Martyrolog. Hisp. tom. 4, 7 Juillet.*

Au septieme siecle vécut Saint *Ildephonse*, Archevêque de Tolède, qui composa quantité d'Epitaphes & d'Epigrammes; Saint *Eugene*, troisieme Archevêque de la même Eglise, qui continua le Poëme de *Dracontius* sur la Création, & qui fit d'autre Poésies qu'on trouve encore dans un manuscrit Gothique à Tolède; Saint-*Valerien*, Abbé, qui du temps d'*Uvamba* écrivit différens Poëmes que *Moralès* (1) a vu manuscrit à *Oviedo*. On parle aussi des Poésies latines de *Julien*, Archevêque de Tolède & de celle de *Tajon*, Evêque de Saragosse.

Quelques inscriptions Gothiques nous ont conservé d'autres restes de la Poésie de ce siecle, qui nous montrent combien le goût s'étoit corrompu. Telle est l'Epithaphe d'*Ataïlphe*, à Barcelone, supposé qu'elle soit ancienne (2); celle de *Justa* (3), trouvée près du Couvent *del Tardon*; celle de *Prudentius* (4), Evêque de *Tarragone*, & celle d'*Arcedianus Pelagius*, &c.

Les Arabes, qui envahirent l'Espagne au huitieme siecle, & qui s'emparerent de presque tout le pays, apporterent un changement considérable dans la Poésie, comme dans les Arts & les Sciences. Il y eut cependant des Poëtes Espagnols qui, dans ce siecle & les suivans, conserverent l'espece de Poésie latine qui avoit

(1) *Chronic. Lib. 12. Cap. 51.*

(2) *Id. 11. Cap. 14.*

(3) *Id. 11. Cap. 74.*

(4) *Id. 12. Cap. 37.*

toujours prévalu du temps des *Goths*. *Théodulphe*, natif d'Espagne, & Evêque d'Orléans, en France, vécut au huitieme siecle : nous avons ses Poésies & d'autres ouvrages, publiés par le Pere *Sirmond*.

Au neuvieme siecle, on vit fleurir *Alvaro* de *Cordoue*, dont nous avons quelques Poèmes latins, que le Pere *Florez* (1) a publiés; *Cyprien* Archiprêtre de *Cordoue*, dont les ouvrages ont été publiés par le même Auteur (2); & *Saint-Euloge*, martyr, né dans cette ville, qu'*Alvaro* (3), nous donne pour un des meilleurs Poètes de son temps.

Dans le même siecle, vécut un autre Espagnol nommé *Prudentius* ou Galindon *Prudentius*, qui fut Evêque en France, & dont *Nicolas Camasucio* a publié les Poésies dans le catalogue des Evêques de Saint-Paul-trois-Châteaux. Il est fait mention au dixieme siecle de *Salvus*, Abbé d'*Albelda*, qui fit des hymnes.

On trouve quelques inscriptions en vers latins sous la domination des *Sarrasins*, dans le même goût que la Poésie du temps des *Goths* : l'Auteur donne pour exemple, l'inscription du Moine *Amanfvindo*, trouvée près de *Malaga*, & publiée par *Aldrété* celle de *Dom Diego Ximenez*, seigneur de *Los Cameros*, de l'année 1187; celle de la translation des reliques de *Saint-Prudence*,

(1) *Espana Sagrada*. tom. 11 p. 275.

(2) *Id.* p. 524.

(3) *Vie de Ste. Euloge*.

au couvent de *Naxera*, par le Roi *Dom Garcie*, & l'Építaphe de *Saint-Vincent*, martyr, dans le monastère de *Saint-Claude de Leon*.

P O É S I E A R A B E.

Comme les vaincus reçoivent ordinairement les loix des vainqueurs, les *Arabes*, ayant régné près de 800 ans en Espagne, y introduisirent leur langue & leurs lettres. Leur Poésie nouvelle y devint aussi commune qu'en Afrique. Pour se former quelque idée de ses progrès, il suffit de lire ce qu'on trouve là dessus dans *Alvaro de Cordoue*; il dit que les Espagnols avoient tellement oublié le Latin; qu'à peine voyoit-on une personne entre mille qui sçut écrire en Langue Latine; que tous le monde s'appliquoit à la Langue Arabe & à l'étude des livres *Chaldéens*; de sorte que l'on savoit généralement écrire en *Arabe* avec délicatesse, & composer des vers, dans la même Langue, avec plus de graces que les *Arabes* mêmes.

C'est ainsi que dans l'espace de huit siècles, pendant lesquels les *Arabes* demeurèrent maîtres de cette partie du continent, l'Espagne produisit une infinité de Poètes *Arabes*: il en est fait mention dans la *Bibliothèque* Espagnole de *Nicolas Antonio*, dans la *Bibliothèque Orientale* de *M. d'Herbelot*, & dans l'*Arabico-Hispana* des manuscrits Arabes de l'Escurial, par *Don Miguel Cassiri*; la plupart de ces Poètes sont de l'*Andalousie* & des Académies célèbres de *Cordoue* & de *Séville*. Ils écrivoient en vers sur les

les matières les plus importantes, sur la religion, sur la morale, sur la politique, sur l'histoire naturelle & littéraire. *Ebn-Tahun*, de Séville, qui florissoit l'an 691 de l'Egire, traita dans son style, de la Création de l'Homme, de l'Ame, & fit la description du temple de la Mecque. Les uns écrivirent sur la Poésie, comme *Dhialdin Alkharag*, qui vivoit au sixieme siecle de l'Egire, & qui composa un Poème intitulé : *Trésor des Poètes*. D'autres faisoient des Commentaires sur les Poèmes, comme *Ebn-Forgia*, qui vivoit au cinquieme siecle de l'Egire, & qui commenta *Almotuabi*, Poète Célèbre. *Ebn-Macrana*, fit aussi un commentaire sur le Poème des Animaux, composé par *Abiotman*, Poète Persan.

Le talent Poétique n'étoit pas le partage des hommes seuls, plusieurs femmes savantes, principalement de l'*Andalousie*, cultivèrent les Muses avec succès. On trouve parmi les manuscrits Arabes de l'Escorial, plusieurs Poésies de différentes Dames Espagnoles, entre lesquelles on remarque les ouvrages de la célèbre Marie *Alphaisuli*, native de Séville, qui vivoit au quatrieme siecle de l'Egire, & qu'on regardoit comme la *Sapho* de la Poésie Arabe.

Outre les Poètes dont les ouvrages existent, on trouve les noms de plusieurs autres dans les Bibliothèques des Auteurs *Espagnols-Arabs*, rédigées par des Mahométans mêmes, & qui se conservent parmi les manuscrits de l'Escorial, telles que la *Bibliotheca-Arabico-Hispana*, des

Caliphes, des Capitaines, des Poètes, & des Femmes savantes de l'Espagne, en quatre gros volumes, par *Ebn-Alkhatib Mahomad Ben Abdalla*, qui vivoit l'an 711 de L'Egire, & l'Histoire de tous les Espagnols & Africains qui se sont distingués dans les Arts & dans les Sciences, sur-tout dans la Poésie, par *Ben Mahomad Abunassar Alphalth*, de Séville, au fixieme siecle de l'Egire, & dont l'ouvrage se trouve aussi dans la Bliothèque du Roi, à Paris. En un mot, la Poésie Arabe fut à la mode en Espagne pendant le temps de la domination des Sarrafins & n'en fut bannie qu'avec eux.

P O É S I E P R O V E N Ç A L E
O U L I M O U S I N E.

La Poésie Provençale ou Limoufine est la plus ancienne Poésie vulgaire de l'Europe, & remonte, avec cet idiome, à l'onzieme siècle. Elle s'étendit aussi loin que son langage, c'est-à-dire, dans le Languedoc, le Roussillon, la Provence, le Comté de Barcelonne, le Royaume de Valence & de Murcie, les Isles Majorque & Minorque, la Sardaigne, & dans d'autres lieux où elle subsiste encore aujourd'hui. Ses Poètes, comme personne ne l'ignore, se nommoient *Trovadores* (Troubadours): on appelloit leur Poésie *Gaya Ciencia*, ou *Gay Saber*, Science gaye ou amusante.

On peut croire que la Langue Provençale ayant prévalu dans un si grand nombre de Provinces d'Espagne, la Poésie de cette Langue

y fut également connue. Les Poètes Provençaux-Espagnols, dont nous avons connoissance, remontent jusqu'à l'onzieme siecle. C'étoit alors que vivoit *Dom Pedro I*, auquel on attribue les vers dont parle *Guillaume Castel* (1).

Au douzieme siecle, *Dom Alphonse I*, Roi d'Arragon, composa des vers Provençaux (2). Au treizieme siecle, florissoient *Mossen Jordi*, de Valence, qui fut serviteur du Roi *D. Jayme* (3) le Conquérant; *Mossen Jayme Febrier* (4); *Guillaume de Berghuedan*, Baron Catalan (5), & Vicomte de *Berga*; *Ugo*, nommé *Nuc* ou *Nuguet* de Ma-

(1) Hist. du Languedoc. Liv. 3. Cap. 1.

(2) On trouve une Chançon de sa façon, & une dispute amoureuse avec *Giraldo de Bornello*, parmi les *Manuscrits* du Vatican. Cod. 3204.

(3) *Gaspard Escolano*. Hist. de Valence, Liv. 1. Chap. 14. dit qu'il vivoit en 1250. On trouve de ses Vers dans la collection des Poésies, imprimée à Anvers en 1573.

(4) Au temps de *Dom Jayme I*, d'Arragon, *Escolano* parle de lui, au Livre 5, Chap. 26 de son Hist. de Valence. *Dom Vicente Ximeno*, dans son premier Vol. des Écrivains du Royaume de Valence, page 363, dit qu'il écrivoit ses vers l'an 1281, & qu'ils étoient intitulés : *Trobes de Mossen Jayme Febrier, Caballer, en que tracta dels litnuges de la conquista de Valencia, y son regne*; (Manuscrits). Et qu'il composa aussi la description de la Tempête qu'essuya la Flotte du Roi, *Dom Jayme I*, d'Arragon, près de Majorque, allant à la Terre Sainte.

(5) Il y a des *Servantois*, des Chançons & d'autres rimes de sa façon dans le Vatican. Cod. 3204, 3205 & 3207; & une dispute entre lui & *Amerigo de Pingulano*, qui mourut en 1260.

zaplana, Baron Catalan (1); *Raymundo Montaner*, Catalan (2), & *Raymond Lulle* (3), Majorquin. Dans ce siècle, vivoit aussi le Roi *Don Pédro III*, d'Arragon, qui composa différentes Poésies.

Au quatorzième siècle, régnoit *Dom Juan Premier*, d'Arragon, qui, selon *Zurita* (4), fit quelques vers Provençaux. Au quinzième, existoient *Ausias March* (5), & *Jayme Roig* (6), tous deux du Royaume de Valence. Au seizième, florissoit *Pierre Séraphi*, dont on trouve quelques vers au commencement de l'édition des ouvrages d'*Ausias March*, faite à Barcelone en 1560.

Il y a d'autres Poètes, mais on ignore le siècle dans lequel ils vécurent. Tels sont

(1) Ses Poésies, &c. sont au Vatican, en *Manuscrit*, Cod. 3204 & 3207. Il fut contemporain de *Miravalle*, autre Provençal, qui mourut en 1218.

(2) Né à *Peralda*, Diocèse de Gironne, en 1265. Il écrivit un Poème sur l'expédition du Roi d'Arragon, *Dom Jayme I*, en Sardaigne & en Corse. Le même *Montaner* inséra ce Poème dans le Chap. 272 de sa *Chron.* publiée à Barcelone en 1562.

(3) Il naquit vers l'an 1235, & mourut en 1315. Il y a, parmi ses Ouvrages, des Vers Provençaux.

(4) Liv. 10. *Annal.* Chap. 42.

(5) Il vivoit du temps de *Calixte III*, Pape. Ses Poésies sont imprimées & traduites en Castillan. *Vicente Mariner*, les traduisit en latin, selon *Nicolas Antonio*. Il mourut en 1460.

(6) Il écrivit, en 1427, un Poème contre les Femmes, intitulé *Espill*, (miroir). Il se trouve, *Manuscrit*, au Vatican. Cod. 4806. *Escolano* en parle dans son *Hist. de Valence*, *Lib. I. Cap. 14. Part. 1.*

Arnau, Catalan (1); *Mola* (2); *Mossennarcís Vinyoles* (3); *Vicent Ferradis*; *Dom Franco de Castelví*; *Miguel Perrez*; *Juan de Verdancha*, & *Mossen Fenollar* (4). On trouve plusieurs morceaux de ces Poètes dans les collections de Chançons.

Les Provençaux se servoient ordinairement du vers de dix syllabes. Leur Poésie consistoit principalement en Sonnets, Pastorales, Vaudevilles, Chançons, Madrigaux, *Serventesios*, & autres petits poèmes. Ils composoient des *Tenzones*, c'est-à-dire, des questions ingénieuses & spirituelles sur l'amour, d'où vint l'établissement du fameux Tribunal, qu'on nommoit *la Cour d'Amour*, composé de gens d'esprit qui jugeoient les disputes des Poètes.

« *Les Trovadores*, dit *Dom Blas de Nasarre* (5), inventerent la *Gaya Ciencia*, » ils composèrent & représentèrent des dia-

(1) Auteur de Chançons Spirituelles, *Manuscrit*, au Vatican. *Cod.* 3207.

(2) Il y a de ses Vers, *Manuscrits*, au Vatican. *Cod.* 3207.

(3) Il y a de ses rimes dans les collections générales des Chançons imprimées à Anvers en 1573. *Id.* pour les autres Poètes.

(4) Il fut Catalan, & composa, en couplets Catalans, un Livre intitulé, la Contemplation de J. C. imprimé à Valence, en 1493.

(5) Dans sa Dissertation sur la Comédie Espagnole, qui est à la tête de la seconde édition de Comédies de *Cerantes*. Madrid, 1749.

» logues

» logues, qu'ils nommerent *Serventesios*, *Ten-*
 » *zones*, *Juegos medio partidos*, *Core de amor*,
 » *Juegos espirituales*, *Villanescas*. Ces Poètes,
 » qui étoient presque tous de la premiere no-
 » bleſſe, formerent une Académie, qui d'a-
 » bord ſ'asſembla à Toulouſe, enſuite à Bar-
 » celonne, & à Tortoſe : & telle fut l'ardeur
 » avec laquelle on ſuivoit ces divertiffemens,
 » qu'ils cauſerent enfin du ſcandale. On parla
 » mal de la Cour, & même de la Reine *Dona*
 » *Sybila de Forcia* : il eſt vrai qu'on avoit ad-
 » mis alors, parmi les amuſemens de la Cour,
 » *les Contadores*, (Conteurs), *Cantatores*,
 » (Chanteurs), *Juglares*, (Jongleurs), *Trua-*
 » *nes*, *Buſſones*, (Bouffons, Farceurs); ce
 » qui juſtifie en quelque forte la plainte libre
 » d'un Peuple également fidele & circonſpect.

» Les Rois d'Aragon *Dom Juan I*, *Dom Mar-*
 » *tin*, & *Dom Fernand l'honnête*, réformèrent
 » ces aſſemblées Poétiques & les Colléges
 » de la *Gaya Ciencia*. Mais cet art ſe remit
 » dans la ſuite en ſi haute eſtime, que les Rois
 » mêmes aſſiſtoient aux fonctions publiques
 » de l'Académie, où l'on jugeoit du mérite
 » des Poèmes, & où l'on repréſentoit les *Di-*
 » *tados*, les *Trobas* & les *Dialogos*, qui étoient
 » couronnés avec éclat.

» On donnoit enſuite la permiſſion par écrit
 » de repréſenter & de chanter les ouvrages
 » couronnés ; elle n'étoit point accordée pour
 » ceux que l'on rebutoit. *Cervantes* a deſiré que
 » cette méthode ſe renouvellât.

» L'an 1328 l'Infant *Dom Pedre*, Comte de
 » *Ribagorça*, frere du Roi; & les Seigneurs les
 » plus distingués de la Cour, exécuterent des
 » Ballets, chanterent des airs, & représenterent
 » des Dialogues composés par l'Infant, à l'oc-
 » casion des fêtes qui se donnerent au couron-
 » nement de *Dom Alphonse IV d'Aragon*.

» Le Jongleur *Ramaset*, chanta un Vau-
 » deville de la composition de l'Infant. Un au-
 » tre Jongleur, nommé *Novellet*, déclama plus
 » de six cents vers, du même Infant, dans la
 » mesure nommée *Rime vulgaire*. L'étude de la
 » Poésie se conserva dans la maison de ce Prince
 » jusqu'à son arriere-petit-fils, le célèbre *Dom*
 » *Enrique d'Aragon*, Marquis de *Villena*,
 » Grand-Maître de *Calatrava*, qui composa,
 » dans l'art de la *Gaya Ciencia*, plusieurs mor-
 » ceaux de Poésie, & des Dialogues qui furent
 » représentés.

On peut regarder l'union des deux couronnes d'Aragon & de Castille pour le mariage du Roi *Dom Fernand* & *Dona Isabella*, comme la principale époque de la décadence de la Poésie Provençale en Espagne. Les Aragonnois & les Catalans négligerent insensiblement ce langage, à mesure que le Castillan s'introduisoit chez eux. Cette nouvelle Langue avoit déjà jetté parmi eux de profondes racines, depuis le temps de l'Infant d'*Antequera Dom Fernando*. La nouveauté leur plut si fort qu'ils commencerent à faire des vers en Castillan, & l'on trouve, dans les anciennes collections, plusieurs

pièces de Poésie Castillane, composées par des Provençaux, entre lesquelles on voit aussi quelques compositions Limousines, *Miguel Perez* & *Juan de Verdancha*, composèrent divers morceaux de Poésie Catalane (1) en vers de *arte major*, c'est-à-dire, en grands vers où la mesure & la rime des vers Castillans étoient observées: & *Mossen Crespi de Valdaura*, fit en vers Castillans, un commentaire sur une pièce de Poésie, composée par *Mossen Jordy*, en vers de huit syllabes, & en langue de Valence.

POÉSIE PORTUGAISE.

La poésie Portugaise remonte jusqu'à la fin du douzième siècle; c'est-à-dire, jusqu'au temps de *Dom Alonzo* ou *Alphonse I^{er}*, Roi de Portugal, sous lequel florissoient *Gonzalo Henriquez* & *Egas Moniz*, les deux plus anciens Poètes Portugais dont on ait connoissance.

Au treizième siècle, le Roi *Dom Denis* composoit des vers Portugais. Son fils naturel *Alonzo Sanchez* & *Vasco Martinez de Resende*, en faisoient à son exemple.

Au quatorzième siècle, le Roi *Dom Alonzo IV*, surnommé le Brave, faisoit des vers, que *Bernard Brito*, prit soin de recueillir. Le Roi *Dom Pedro I*, fils d'*Alonzo*, exerçoit aussi l'art des vers; & sous le regne de *Dom Juan I*, l'Infant *Dom Pedro* composa plusieurs Sonnets

(1) On les trouve dans la Collection générale, imprimée à Anvers en 1573, pag. 250.

à la louange de *Vasco de Lobeyra*, que l'on croit auteur du livre de Chevalerie d'*Amadis, des Gaules*.

Au quinzieme siecle florissoient *Henriquez Cayado*, sous le Roi *Dom Manuel*; & l'Infant *Don Pedro* fils du Roi *Don Juan II*. Les Portugais cultiverent beaucoup pendant ce siecle la poésie Latine où excellèrent *Achilles Stacio*, *Piego Dereya*, *Hermigio*, *Ignatio de Moraiz*, *Jorge Coello*, & *Luis de la Cruz*, Jésuite, qui composa quelques Tragédies latines.

Le seizieme siecle offre *Bernardino Ribeyro*, *Francisco Saa de Miranda*, *Miguel de Calbedo*, le fameux comique *Gil Vicente*, & sa fille *Paula Vicente*, qui non-seulement aida son pere à corriger ses Comédies, mais qui en composa d'autres. Ces Poètes fleurirent sous le Roi *Dom Juan III*. On doit y joindre ceux du regne de *Dom Sébastien*, tels qu'*Estacio de Faria*, *Jeronimo de Corte-real*, *Jorge Montemayor*, *Luis de Camoens*; & ceux qui vécurent sous *Philippe II*, comme *Estevan Roïs de Castro*, *Fernand Roïs Lobo de Zumpita*, & *Francisco Roïs Lobo*.

Les meilleurs de tous ces Poètes sont, sans contredit, *le Camoens* & *Francisco Lobo*: & de notre temps, les poésies du Comte d'*Eryciera* ont eu beaucoup de réputation.

P O É S I E G A L I C I E N N E.

La Poésie de la Galice n'est pas la moins ancienne. Les cantiques des Pélerins qui alloient visiter l'Eglise de *Compostelle*, y main tinrent le

goût des vers dans les temps les plus barbares.

Le Roi *Dom Alonzo* ou *Alphonse*, le sage, qui fut élevé en Galice, composa dans ce langage, pour l'usage de l'Eglise, des Cantiques qui subsistent encore parmi les manuscrits de l'Eglise de Toledé, avec leurs airs en musique du même temps. *Zuniga*, Auteur des des Annales (1) de Séville, en a publié quelques-uns, entre autres, ceux de la Vie de *S. Fernand*, pere d'*Alonzo*.

On connoît aussi quelques fragmens de Poésie, dans la même langue, composés par *Masias*, que l'on nomme vulgairement *l'Amoureux*; ce Poète natif de *Padron*, en Galice, vivoit du temps de *Dom Juan II*. Plusieurs de ses contemporains parlent de ses amours & de sa fin malheureuse. Tels sont *Juan de Mena*, dans son *Trecientas*; *Juan Rodriguez del Padron*, dans ses *Plaisirs de l'amour*; *Garcie Sanchez de Badajoz*, dans son *Enfer de l'amour*; & après eux, le *Commendador Griego*, sur le couplet 105 de *las Trecientas de Mena*; *Argote de Molina* (2), & le frere *Baltasar de Victoria* (3): ce dernier a publié quelques vers en langue Galicienne, que *Masias* composa peu de jours avant sa mort.

On en trouve d'ailleurs un grand nombre

(1) *Lib. 1^{er}. p. 36. lib. 2. p. 116.*

(2) *Noblesa de Andalusia. lib. 2. p. 272.*

(3) *Theatro de los Dioses. lib. 6. cap. 12.*

dans l'ancienne collection de *Juan Alfonso de Baena*, qui se conserve en manuscrit à l'Escurial. Ils peuvent servir à faire connoître le génie & le caractère de la Poésie Galicienne de ce temps.

P O È S I E B A S Q U E.

QUOIQUE la Langue *Basque* soit très-ancienne, on n'en a que des livres très-modernes. Il est par conséquent fort difficile de vérifier ce que c'étoit que l'ancienne Poésie des *Cantabres* ou *Basques*.

Si la Romance *Basque* dont parle *Argote, de Molina*, étoit du même temps que l'action dont elle contient le récit, nous aurions un monument sûr, pour juger du génie de la Poésie *Basque*, au commencement du quatorzième siècle, c'est-à-dire, vers l'an 1322; mais à l'exception de cet ouvrage, on ne connoît pas d'autres monumens Poétiques dans cette langue que les Hymnes & les Cantiques du frere *Juan Aramburu*, du pere Bernard de *Gastelufar* (1), & ceux d'un anonyme dont parle le pere *Larra-mendi*.

Le plus fameux des Poètes *Basques* est Jean d'*Echeverri*, Docteur en Théologie, qui a mis en vers la Vie de J. C. les mystères de notre foi, & la Vie de quelques Saints: ces ouvrages ont été publiés à Bayonne en 1630.

(1) Imprimée à Pau, en 1686.

CARACTERES DE CES POÉSIES.

Le génie de chacune de ces Poésies est si différent que la Castillane ayant imité tantôt l'une & tantôt l'autre, il ne faut pas chercher d'autre cause du défaut d'unité qu'on lui reproche.

La Poésie Arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les allusions & les métaphores. Il est vrai que toutes ces figures lui fournissent une extrême abondance d'expressions, & une variété admirable de pensées & d'images. Elle est ingénieuse dans la construction des vers. Elle a de l'harmonie dans la mesure; mais lorsqu'elle veut parler avec majesté, elle pêche presque toujours par un excès d'enthousiasme, qui est comme le propre du génie de cette Nation.

La Poésie *Provençale* ou *Limousine*, bornée aux disputes amoureuses, n'osa pas traiter des sujets plus relevés. Aussi est-elle demeurée tendre, badine, spirituelle; mais incapable du merveilleux & du grand qu'elle a quelquefois tenté sans succès.

Il semble que la Poésie *Portugaise* se soit formée sur la *Limousine*; elle est ingénieuse & même agréable dans tout ce qu'elle a pris d'elle. L'obstination constante des Poètes *Portugais* à se renfermer dans les sujets amoureux, a fait croire assez long-temps que leur Poésie, mal soutenue de leur langage, étoit incapable de s'élever à la dignité des Poèmes sérieux: mais les Muses

firent changer cette idée, lorsqu'elles parlèrent par la bouche du *Camoens*.

La Poésie de la *Galice* fut plus pieuse qu'agréable ; & contente de servir d'organe à la dévotion , elle négligea les ornemens. Ce qui nous reste néanmoins n'est pas sans graces. Il paroît que ce fut la simplicité des temps qui la retint dans ces bornes , en la privant des avantages que les autres Poésies vulgaires eurent dans les siècles suivans.

La Poésie Castillane a comme imité toutes ces différentes Poésies ; avec cette différence, que ce qu'elle a pris de l'*Arabe*, de la *Limousine* ou *Provençale*, de la *Portugaise* & de la *Galice*, elle paroît l'avoir adoptée par une imitation accidentelle , c'est-à-dire , par le mouvement naturel qui porte les hommes à imiter ce qu'ils ont souvent sous les yeux : au lieu que dans des temps plus polis, où les belles-lettres furent plus honorées & plus connues , son imitation de la Poésie Grecque & Latine, fut raisonnée & conduite avec plus d'art.

AGES DE LA POÉSIE CASTILLANE.

Quand la langue Latine , qui avoit été longtemps vulgaire en Espagne , eut achevé de se corrompre par le mélange des Goths , des Arabes, & d'autres Nations barbares, & que du langage de tant de Peuples, le Castillan eut commencé à se former, au commencement du douzième siècle , il y avoit déjà 500 ans que la Poésie Arabe étoit connue dans le pays ; &

depuis plus de 100 ans les Poésies *Provençale* ou *Limoufine*, *Portugaise* & *Galicienne*, y étoient communes. Ainsi la Poésie Castillane, en se formant avec la Langue, ne put manquer d'imiter d'autres Poésies qui étoient depuis si long-temps en usage dans la Nation.

Elle se forma comme celle des *Goths* & des *Arabes*, & généralement des Nations les plus anciennes, sans excepter les Hébreux, les Grecs & les Latins, en célébrant les hauts faits des grands Capitaines qui se distinguoient à la guerre contre les Maures; en chantant les louanges de Dieu, & en traitant des choses du Ciel. De-là vient que ces Poésies prirent le nom de *Cantares*, de *Decires*, & les collections que l'on en faisoit, celui de *Cancioneros*. Comme la musique est composée de certains tons, de certains nombres, il faut nécessairement que ce qui se chante ait un nombre & une mesure de syllabes ajustées aux tons & aux quantités de la musique. Telle est la première origine des vers, qui ne sont en eux-mêmes que des morceaux d'une belle prose réduits à un certain nombre de syllabes; & comme le même chant se répète plusieurs fois, les Poètes se virent obligés d'ajouter un autre nombre égal de vers, ce qui a donné naissance aux *Coplas*. (Couplets.) La césure & l'élosion doivent aussi leur origine à la musique, parce que le ton du chant obligeant la voix de s'arrêter à certaines parties, le Poète se vit forcé de suivre le même ordre dans les vers.

La Poésie Castillane , considérée dans ses progrès & dans ses changemens , peut se diviser en quatre âges ; le premier , depuis son commencement jusqu'au temps du Roi *Dom Juan II.* le second , depuis ce regne jusqu'à *Charles-Quint* ; le troisieme , depuis cet Empereur jusqu'à *Philippe IV* , & le dernier depuis ce temps jusqu'à nos jours.

P R E M I E R A G E .

Le plus ancien Poëte Castillan que nous connoissions , n'a pas précédé la fin du douzieme siecle , ou le commencement du treizieme : c'est *Gonzalo de Berceo* , natif du Village de *Berceo* , & moine de *Saint-Milan*. Les Archives de ce Monastere font foi qu'il vivoit en 1211 : il écrivit en vers Castillan de douze & treize syllables , les Vies de quelques Saints , comme celle de *Saint-Vincent Levita* , celle de *Saint-Milan* , de *Saint-Dominique de Silos* , & un Poëme de la bataille de *Simarcas* , gagnée sur les Maures par le Roi *Dom Ramiro II. de Leon*. Ces Poésies sont en manuscrit à *S. Milan* , & quelques autres du même Auteur se trouvent aussi manuscrites à la Bibliothèque Royale de Madrid.

Le Roi *Dom Alonzo* , le Sage , qui vivoit vers le même temps , composa non-seulement des Cantiques dans la langue de la *Galice* , mais encore plusieurs *Coplas* , & d'autres vers Castillans. L'Histoire d'Alexandre le Grand est écrite dans la même espece de vers que les

Poèmes de *Berceo*. Le Livre *des Querelles* est dans cet autre genre que les Espagnols nomment *Arte mayor*.

La Poésie étoit alors un des principaux amusemens des Princes. L'Infant *Dom Manuel*, qui mourut en 1362, fit des vers Castillans. *Argote de Molina* assure, dans son Discours sur la Poésie Castillane, qu'il possédoit un Recueil manuscrit des vers de cet Infant.

Vers l'an 1330 florissoit un autre Poète Castillan, nommé *Jean Ruiiz*, Archiprêtre de *Hita*, ou *Fita*. Ses Poésies se conservent manuscrites à Toledé, & un Sçavant du premier ordre en a fait l'extrait suivant.

On voit d'abord le Jugement d'un Tribunal avec les Flaidoyers des Avocats & des Juges ; mais on ne peut découvrir à quoi cet Exorde se rapporte. *Ruiiz* conseille aux femmes de se garder de l'Amour profane. Il appuye son conseil de bonnes raisons, entre lesquelles il place un Apologue. Il se fait honneur d'avoir écrit l'Histoire de la fille de *Dom Endrimo*, qui contient des aventures amoureuses, auxquelles il avoue n'avoir pas eu de part, & les donnant pour exemple, il en tire cette conclusion, que les filles doivent se défier des vieilles femmes corrompues, qu'il nomme *Alcahuetas*, & de la compagnie des hommes.

Il décrit un voyage qu'il fit au travers d'une haute montagne, qu'il appelle le *Passage de Lozoya*. Il raconte ce qui lui est arrivé avec une fille de la campagne. De-là il fait l'His-

toire d'une guerre entre *Dom Carnaval* & *Dom Carême*.

Carnaval ayant été vaincu , la nuit du Mercredi des Cendres , demeure malade jusqu'à la Semaine-Sainte. Ses forces , qui reviennent alors , le mettent en état de combattre ; & secondé d'un brave Athlète , qui est le Seigneur *Déjeuner* , il envoie un cartel à *Carême*. Le Dimanche de Pâques est marqué pour le jour du combat.

Carême fait réflexion qu'il n'est pas obligé de se battre avec un ennemi déjà vaincu. D'un autre côté , se trouvant foible , il fait vœu d'aller à Jérusalem ; & s'habillant en Pèlerin , il saute les murs le Samedi-Saint , & s'échappe (1).

Deux puissans Empereurs arrivent au monde ; *Dom Carnel* , (Charnel) , & *Dom Amour*.

Entrée triomphante de *Dom Charnel* ; applaudissemens avec lesquels il est reçu.

(1) Il est à présumer , que les Espagnols , qui ont été longtemps maîtres des Pays-Bas , y ont apporté quelque idée de ce Poëme singulier , puisque dans plusieurs Villes de Flandres , & sur-tout à Lille , on personnifioit tous les ans *le Carnaval* & *le Carême*. On voyoit encore , en 1740 , à Lille , au Marché aux Poissons , la représentation de *Carême* , qui d'abord paroissoit bien vêtu , en bonne santé , & entouré de Poissonniers qui formoient sa Cour. Son embonpoint & ses Courtisans diminuoient à mesure que Pâques approchoit ; on le voyoit ensuite en bonnet de nuit , accompagné d'un Médecin & d'un Apothicaire ; enfin il mouroit la veille de Pâques à midi. On lui attachoit alors beaucoup de pétards , & , après y avoir mis le feu , on le jetoit par la fenêtre , ce qui réjouissoit le Peuple , & réduisoit la Figure en cendres.

Entrée magnifique & galante de *Dom Amour*, où le Poëte dépeint les différentes sortes d'instrumens de musique qui étoient alors en usage. Il y joint la réception qu'on fait à l'*Amour* dans tous les Etats & dans toutes les Professions.

Dispute qui s'éleve entre les différens Etats. Chacun veut avoir l'honneur de loger *Dom Amour*, & allégué ses raisons. L'*Amour* les refuse tous. Le Poëte lui offre sa maison, & l'*Amour* l'accepte. Comme la maison n'étoit pas assez grande pour loger toute sa suite, on dresse une tente en pleine campagne. Ici succède un Episode qui contient la description des quatre Saisons, & de tous les mois de l'année.

Ensuite, avec la confiance d'un ancien serviteur, le Poëte demande à *Dom Amour* ce qu'il avoit fait depuis qu'il l'avoit perdu de vue ; l'*Amour* répond, qu'en hiver il s'étoit retiré en Andalousie ; mais il se plaint qu'en arrivant à Toledé, à l'entrée du Carême, il avoit trouvé les habitans mal disposés en sa faveur, & qu'on l'avoit chassé de la Ville. Il continue de raconter qu'il se retira dans la Ville de Castro, où il fut bien reçu ; il ajoute que puisque les Jours gras sont revenus, il veut partir pour *Alcala* ; il décampe en effet, laissant son hôte fort mélancolique.

Le Poëte, mécontent de cette fuite, & de se trouver seul, cherche compagnie. Il s'adresse à une vieille, nommée *Trote-Couvent*, qui lui conseille de faire l'amour à une Reli-

gieuse , & lui décrit les avantages de cette liaison. Elle lui procure *Dona Garosa* , que le Poète courtise en toute honnêteté , à la grille , pendant deux mois. La Religieuse meurt ; tristes de l'Archiprêtre. *Trote-Couvent* veut le marier à une Arabesque , qui ne prend aucun goût pour lui , &c. Le Poète observe qu'il fit , dans l'intervalle , des chansons de danses pour les femmes Juives & Arabes , & des airs pour les instrumens , qu'on appelloit *Tonadillas* ou *Villancicos*. Il fit aussi des cantiques pour les Aveugles , & des chansons pour les Baladins.

Trote-Couvent meurt à son tour. *Ruiz* en est inconsolable. Il peint à cette occasion la cruauté de la mort & ses ravages ; il s'étend sur l'ingratitude des héritiers , après la mort des parens auxquels ils succèdent. Il fait l'Épithaphe de *Trote-Couvent* , & prend la défense des femmes de petite taille contre les grandes.

« Puisque la grande femme n'est pas meilleure
 » que la petite , ajoute-t-il , il est de la prudence , selon le Conseil du Sage , de fuir le
 » grand mal , & de choisir le moindre. Ainsi
 » de deux femmes , c'est à la plus petite qu'il
 » faut donner la préférence. » Il finit par dire , que son ouvrage fut achevé en 1368 , & qu'il l'a écrit dans la vue de remédier à la corruption qui regne dans l'un & l'autre sexe , & termine par cette apostrophe à son livre. . . .

« Je vous ai achevé , petit livre ! votre texte est
 » de moindre valeur que le sens que vous ren-

» fermez ; vous ferez fort applaudi par ceux
» qui vous comprendront. Ils se garderont bien
» de vous estimer petit ; car sous chaque fable
» vous cachez de grandes choses que le raison-
» nement seul pourra découvrir ».

On peut remarquer par cet extrait que ce Poëte peut être regardé comme le *Pétron*e de la Poésie Castillane , & que même il ne le lui cède gueres du côté de l'invention.

On peut compter parmi les Poètes du premier âge de cette Poésie , qui est comme son enfance, on peut compter, dis-je, *Pedro Lopez de Ayala*, qui vivoit sous le regne de *Dom Pedro* le Cruel , & qui composa la Chronique de ce Prince.

Peut-être doit-on rapporter au même siecle quelques-uns des Poètes dont les ouvrages se trouvent dans la collection manuscrite de *Jean Alphonse de Baena* , qui florissoit sous le regne de *Dom Juan II*.

S E C O N D A G E .

Le second âge de la Poésie Castillane peut être fixé depuis l'an 1407 , au regne de *Dom Juan II* , dont la passion pour la Poésie , & l'inclination à favoriser ceux qui s'y distinguoient , la mit tout-d'un-coup dans une nouvelle splendeur. *Fernand-Perez de Guzman* , dans son Livre (1) des Hommes Illustres , dit

(1) Cap. 33.

de ce Roi , « qu'il prenoit plaisir à écouter
 » les Hommes sages , & qu'il ne perdoit rien
 » de ce qu'ils lui disoient. Il entendoit le latin
 » & le parloit. Il aimoit les livres , & sur-tout
 » ceux d'histoire. Il écoutoit volontiers la lec-
 » ture des Poèmes , dont il remarquoit les dé-
 » fauts ».....

Le Bachelier *Fernand Gomez de Ciudad-Real* (1) , Médecin de *Dom Juan* , dit que ce Prince avoit non-seulement du goût pour la Poésie , mais qu'il s'amusoit aussi à versifier , & qu'il corrigea quelques vers de *Jean de Mena*. La Cour suivit le goût du Maître , & les principaux Seigneurs se faisoient honneur de s'appliquer à la Poésie.

Dom Enrique de Villena , Sçavant célèbre , qui passoit pour Magicien , parce qu'il étoit fort versé dans les Mathématiques , que l'on regardoit , dans ce temps-là , comme une science infernale , écrivit , en vers , les *Travaux d'Hercule* , imprimés , à ce qu'on croit , à Burgos , en 1499. Il composa aussi la *Gaya Ciencia* , ou l'Art poétique , dont *Grégoire Mayans* a publié un extrait à la fin de son Ouvrage , sur l'origine de la Langue Espagnole. On trouve parmi les Manuscrits de Tolède (2) , des Commentaires sur la traduction de l'*Enéide* de *Virgile* , par *Dom Enrique*.

Fernand Perez de Guzman , Seigneur de

(1) *Centon. Epistolar. Ep. 20 , 76.*

(2) *Tom. 2.*

Barres, & ayeul de *Garcilazo de la Vega*, vivoit dans le même temps. Outre ses Poésies, qui se trouvent dans la collection manuscrite de *Jean Alphonse de Bæna*, & dans plusieurs Recueils imprimés, il écrivit des Sentences en vers sur la maniere de bien vivre (1), & quelques autres Ouvrages dont parle *Dom Nicolas Antonio* (2). On montre à Séville un Traité manuscrit sur les Vices & les Vertus, des Hymnes à la louange de Dieu, envoyés au bon & sage *Alvar Garcia de Santa Maria*, Conseiller du Roi, par *Fernand Perez de Guzman*. Ce Cavalier étoit Poète & Historien; il composa une Chronique du Roi *Dom Juan II*, qui subsiste encore.

Il eut pour contemporain le fameux Marquis de *Santillana*, *Inigo Lopez de Mendoza*, qui vécut (jusqu'au temps de *Henri IV*), livré à l'étude de la Philosophie & de la Morale, dont ses Poésies se ressentent, sur-tout son Livre des Proverbes (3). On trouve une partie de ses Ouvrages dans les Collections générales. *Argote de Molina* assure qu'il avoit entre les mains un Manuscrit des Poésies du Marquis de *Santillana*, contenant plusieurs Chançons,

(1) Imprimées à Lisbonne, 1564.

(2) *Bib. Hisp. Ant. Lib. 10, Cap. 8.*

(3) Imprimé la première fois à Séville, en 1532, avec les commentaires & explications du Marquis de *Santillana*, & du Docteur *Pedro Diaz*, de Tolède. La deuxième fois à Anvers, en 1581, & la troisième encore à Anvers, en 1594, avec des Poésies d'autres Auteurs.

Sonnets , & autres vers rimés de dix syllabes ; & le Pere Labbe (1) rend témoignage , que , parmi les Manuscrits du Roi de France , il s'en trouve un intitulé : *Lettres que le Marquis de Santillana écrivit au Comte d'Alva , pendant sa prison , & quelques autres morceaux de Poésie Espagnole*,

Alvar Garcia , qui écrivit une partie de la Chronique de *Dom Juan II* , composa aussi quelques pièces conservées manuscrites chez le Comte de *Villambrosa*.

On croit que *Rodrigo de Cota* florissoit aussi sous ce regne. C'est à lui qu'on attribue la fameuse Tragi-Comédie de *Calixte & Mélibée* , & une Satyre sous le nom de *Mingo Rébulgo* , contre *Dom Juan* & sa Cour. On croit , du même siècle , l'Auteur anonyme qui écrivit en vers de *Arte mayor* , les faits d'*Hercule* , dont *Joseph Pellizer* a copié un fragment dans la Bibliothèque de ses Ouvrages (2). On trouve dans les Collections générales , les Poésies de *Dom Juan Rodriguez del Padron* , qui vécut dans ce siècle , & qui , touché de la mort malheureuse de son contemporain *Maffias* , acheva sa carrière dans l'Ordre de S. François. On voit aussi , dans ces Recueils , les Poésies de l'Archevêque de *Burgos* , *Dom Alonzo de Santa Maria* , nommé vulgairement *Alonzo de Carthagène* , & célèbre par d'autres Ecrits.

(1) *Bibliot. MSS. d. 325.*

(2) *P. 119.*

Diego de S. Pedro, Juge ou Alcade de Valladolid, écrivit en vers de *Arte mayor*, un Poème, intitulé *les Pleurs*, qu'il dédia au Roi *Dom Juan II*, & duquel *Pellizer* (1) fait mention.

Juan Alphonse de Bæna forma vers ce temps un Recueil des anciens Poètes Castillans, qui se conserve manuscrit à l'Escurial; il commence par l'Eloge du fameux Poète Maître & Patron de cet Art, *Alfon-Alvarez de Villa Sandino*, dont les Poésies sont à la tête du Recueil. Elles sont suivies de celles de beaucoup d'autres Poètes, tels que *Micer-Francisco Imperial*; le Maître Frere *Diego-Fernand Sanchez Calavera*; *Fernand Perez de Guzman*; *Ferrant-Manuel de Lando*; *Rui-Paez de Ribera*; *Pero-Ferruz*, le vieux; *Macias*, Archi-doyen de *Taro*; *Pedro-Valez de Guevara*; *Diego-Martinez de Medina*; *Gonzalo-Martinez de Medina*; *Pero-Gonzalez de Useda*; le Maître Frere *Lope*; *Gomez-Perez Patino*.

Le plus fameux Poète de ce siècle fut *Jean de Mena*, natif de Cordoue. Le Roi *Dom Juan II*. le retint long-temps à sa Cour. Ses Poésies furent commentées par *Fernan-Nunez*, appelé le *Commendador Griego*. Il écrivit aussi en prose un Abrégé de *l'Iliade d'Homere*.

Gomez Manrique vivoit dans le même siècle. Nous avons de lui quelques morceaux poéti-

(1) Origine de la Maison de *Los Sarmientos de Villa-Mayor*, p. 20.

ques dans les Collections imprimées. Son neveu *Jorge Manrique* composoit des vers Castillans très-châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre Poëte de son temps. Ses vers moraux furent imprimés à Anvers, en 1594, avec un Commentaire de *Francisco Guzman*. *Garcie Sanchez de Bajoz*, l'égale en pureté de style. On voit dans les vers de *Garcie* la passion qui lui renversa l'esprit, & qui occasionna sa mort. Il avoit pris un amour déréglé pour une de ses cousines.

Le Bachelier de *la Torre* est du même siècle. On parle de lui dans les Collections ; & M. de *Velasquez* le croit Auteur de la prose intitulée : *Vision délectable de la Philosophie & des Arts libéraux*. On lui attribue encore quelques Poèmes qui se trouvent, suivant *Nicolas Antonio*, parmi les Manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris sous le titre de *Poésies du grand Philosophe Alonso de la Torre*.

Juan de la Enzina, vécut sous le regne des Rois catholiques *Ferdinand & Isabelle* : il accompagna le fameux Marquis de *Tarifa*, dans son Pèlerinage de Jérusalem, dont il fit la Relation en vers. On peut dire qu'il fut le dernier Poëte de cet âge, & le premier qui donna naissance à la bonne Poésie. Outre plusieurs morceaux poétiques sur différens sujets, il a traduit en vers Castillans les Eglogues de *Virgile*, les ajustant, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des Rois *Dom Fernand & Dona Isabella*. Il composa sur le

même sujet un petit Poëme intitulé , le *Triomphe de la Renommée*. On conserve encore de lui plusieurs pieces de théâtre qu'il appelle quelquefois *Eglogues* ; il écrivit en prose l'*Art de la Poésie Castillane* , dédié au Prince *Dom Juan*.

Les compositions des autres Poëtes de ce temps sont en grand nombre, & se trouvent dans la collection générale de *Hernando del Castillo*. Ce recueil , qui contient diverses Poésies depuis le temps de *Jean de Mena* jusqu'à celui de l'Auteur , a été imprimé , corrigé & augmenté plusieurs fois. La troisieme édition est de Séville ; en 1535 ; celle d'Anvers , est de 1573 : on y trouve les meilleures pieces des Poëtes du même temps , disposées quelquefois par ordre de matieres , quelquefois suivant l'ordre des temps ou des éditions. Cette méthode a beaucoup contribué à conserver la mémoire d'une partie des anciens Poëtes Castillans ; l'on doit regretter qu'elle n'ait pas été continuée depuis le rétablissement de la bonne Poésie.

Dans ce second âge , la Poésie Castillane change de face , & se déponille de sa premiere rudesse. *Jean de Mena* lui fit prendre un ton plus noble ; *Dom Jorge Manrique* & *Garcie Sanchez de Badajoz* , en polirent le style , par la pureté du langage , & s'attachèrent à rendre la rime plus réguliere. Le Marquis de *Santillana* , la tira de l'enfance de ses *Coplas* , & lui donna pour mesure celle des *Provençaux* & des *Italiens*. *Juan de la Enzina* fit voir qu'elle étoit

capable du genre Dramatique , & de concert avec *Dom Enrique de Villeno* , il fit naître l'imitation Poétique , & fit parler Castillan au meilleur des Poètes Latins : il donna les premières régles de la Poésie Castillane , tandis que *Enrique* , donna celle de la *Gaya Ciencia* : on ne pouvoit espérer de plus grand progrès dans un siècle barbare , où les Belles-Lettres étoient d'ailleurs si peu connues.

T R O I S I E M E A G E .

Le rétablissement des Lettres en Espagne , au commencement du seizième siècle , éleva la Poésie Castillane. Les Muses exilées de l'Orient , se réfugièrent en Italie ; & les Espagnols , qui voyagerent dans ce pays , les apportèrent en Espagne , dans le temps que *Jacques Sannazar* , *Pierre Bembe* , l'*Arioste* , *Fracastor* , *Le Trissin* , & plusieurs autres faisoient renaître le goût de la Poésie Toscane , qui avoit languï depuis la mort de *François Pétrarque*.

Juan Boscan , *Garcilasso de la Vega* , *Dom Diego de Mendoza* , *Gutierre de Cetina* , & *Dom Luis de Haro* , furent les premiers de ce siècle qui introduisirent en Espagne la véritable Poésie. Ils eurent pour successeurs *Francisco Saa de Miranda* , *Pedro de Padilla* , *Gregorio Fernandez de Velasco* , &c. qui sçurent unir à la manière de rimer des Italiens , tout ce qui constitue la bonne Poésie , c'est-à-dire , l'Imitation , l'Invention , les Images , la majesté de

la diction, la beauté, la facilité du style, le génie pour le grand & pour le merveilleux; mais les ornemens étrangers dont la Poésie Castillane commençoit à se revêtir, déplurent à quelques Espagnols, qui ne manquoient pas de talens pour s'y distinguer : c'est ainsi que *Christophe de Castillejo*, & d'autres Poètes du même temps, se répandirent en invectives contre les principaux Auteurs de cette grande révolution; ils les nommoient *Pétrarchistes*, parce qu'on les accusoit d'imiter le style de *Pétrarque*, connu pour le chef de la Poésie Italienne; ils s'efforcèrent long-temps de rendre cette nouveauté odieuse à ceux qui aimoient mieux vivre chez eux dans l'ignorance que d'aller s'instruire au dehors.

Cependant *Juan Boscan*, comme il le dit lui-même dans le prologue du second livre de ses Ouvrages, entreprit heureusement d'introduire, dans la Poésie Castillane, le style & la mesure des Italiens, à la persuasion de *Navagèro*, Ambassadeur de la République de *Venise* à la Cour de *Charle-Quint*. *Boscan* devint l'ami de ce Ministre, & composa ensuite des Sonnets, des Chançons, des Saytres & des Eglogues : il traduisit du Grec, de *Museus*, la fable de *Léandre & Héro*, & une tragédie d'*Euripides*.

On lui doit non-seulement ses propres Poésies, mais encore la collection des ouvrages de son contemporain *Garcilasso de la Vega*. Ce grand Poète avoit puisé le bon goût dans ses voyages d'*Italie* & d'*Allemagne*, au service de l'Empereur;

& s'il n'eût été enlevé par une mort précipitée, l'Espagne auroit eu en lui un Poète comparable aux meilleurs des Grecs & des Latins : aussi l'a-t-on nommé le *Pétrarque* de la Poésie Castillane.

Dom Diego de Mendoza voyagea aussi en Italie avec la qualité d'Ambassadeur à Rome, pour l'Empereur *Charles-Quint*. La plupart de ses Poésies sont de la même espèce que celle de *Boscan* & de *Garcilasso* ; mais on reproche à ses *sonnets*, à ses *chansons* & à ses *églogues* un style un peu dur. Il fit aussi des Poèmes Burlesques, qui ne se trouvent point dans l'édition de ses ouvrages, à *Madrid*, en 1610 : tels sont l'éloge de *la Azanahoria*, la *Canne* & la *Puce*, où l'esprit & la liberté brillent avec beaucoup de feu. Ces derniers ouvrages sont en manuscrit, & M. de Velasquez en est le possesseur.

Castillejo parle de *Dom Luis de Haro* dans des couplets où il se plaint de ceux qui abandonnoient les vers Castillans pour les Italiens : il le compte entre les principaux Auteurs de cette nouveauté. *Fernando de Herrera* parle de *Gutierrez de Cetina* dans son Commentaire sur le premier sonnet de *Garcilasso de la Vega* ; & , dans la suite du même ouvrage , il rapporte plusieurs de ses Poésies qui confirment le jugement honorable qu'*Argote de Molina* en a porté.

Francisco Saa de Miranda, Portugais , composa presque toutes ses Poésies en Castillan , ce sont les meilleures de ce temps.

Pedro de Padilla, natif de *Linares*, est un des illustres Poètes de ce même siècle, ses églogues sont comparables à celles de *Garcilasso*.

Padilla sçut réunir à la facilité & à la beauté du style, la fécondité de l'invention. *Christophe de Castillejo*, son contemporain, ne lui est pas inférieur : ses Poésies sont pleines de sel, sur-tout ses *Coplas Castellanas*.

Grégorio Hernandez de Velasco se distingua par sa traduction de l'*Énéide*, de quelques églogues de *Virgile*, & par celle du Poème de *Sannazar*, sur la naissance de la Vierge. *Juan Guzman* traduisit les *Géorgiques*, & la dixième Eglogue de *Virgile*, dans un style pur & élégant : cet ouvrage fut publié à Salamanque, en 1586.

Geronimo Bermudez, sous le nom d'*Antonio de Silva*, publia vers ce temps ses tragédies de *Nise Eplorée* & *Nise Couronnée*, qui méritent tout le cas qu'en fait *Dom Augustin Montiano*, dans son premier discours sur la tragédie Espagnole : les vers de *Bermudez*, approchent de l'élégance & de l'harmonie des Poètes Grecs & Latins.

Lope de Rueda, Poète & Comédien, commença à donner quelque forme au théâtre Espagnol, par des Comédies & des Dialogues qu'il représentoit lui-même, & que *Juan de Timoneda*, se fit honneur de publier après la mort de ce Poète. *Barthelemi de Torres Naharro*, le suivit de près ; il composa quelques comédies, & d'autres ouvrages Poétiques, qu'il

nomma *Lamentations*, *Satyres*, *Romans*, & *Lettres*, publiés ensemble sous le titre bizarre de *Propaladia*, qu'il plut à l'Auteur de leur donner.

On doit placer *Juan de la Cueva*, parmi les bons Poètes de ce siècle: il est un de ceux à qui la Poésie Dramatique dûť ses progrès après *Naharro*. *Dom Alonzo de Erzilla* se fit de la réputation dans le genre épique.

Les Poésies Lyriques de *Dom Francisco de Mediano*, publiées à la fin du Poème des *Remedios de Amor*, de *Dom Pedro Venegas de Saavedra*, doivent être placées parmi les meilleures de ce siècle: l'Auteur a fait éclater son goût dans une continuelle imitation d'Horace.

Fernando de Herrera, qui mérita dans ce temps le surnom de *Divin*, écrivoit avec autant d'Esprit que de force; il prenoit beaucoup de peine à limer ses vers; ce qui malheureusement s'appercevoit un peu trop: aussi est-il inférieur à *Dom Etevan Manuel de Villegas*, qui avoit une facilité admirable pour la rime & pour la mesure. Il imitoit en Castillan, la construction & le nombre des vers Latins: on admire dans ses Poésies la force d'*Horace*, la douceur d'*Anacréon*, la galanterie de *Tibulle*, l'urbanité de *Properce*, & le génie de *Théocrite* à copier la nature. Outre ses ouvrages Poétiques, qui sont imprimés sous le titre d'*Héroticas*, on a du même Auteur une traduction de *Boëce*, qui n'est pas moins estimée que ses autres écrits.

Vers le même temps florissoit frere *Luis*

de Leon , à qui la Langue & la Poésie Castellane font redevables de la perfection où elles furent portées dans cet âge. Un génie supérieur , cultivé par la connoissance des Langues sçavantes, conduisit heureusement ce Poëte dans les sentiers les plus difficiles de l'art ; il imita & traduisit les meilleurs originaux, tels que *Pindare, Homère, Virgile, Tibulle, Pétrarque & Bembe* ; sans compter les versions de quelques Livres sacrés. Les deux freres *Argensolas* doivent tenir place après *Luis de Leon*. Ce sont les *Horace* de l'Espagne , qui dans la suite n'a pas eu deux Poëtes qu'elle puisse leur comparer.

Le brillant génie de *Gonzalo-Perez* éclata dans une traduction de l'*Odissee* , qu'on met presque au même rang que l'original. Le célèbre Archevêque de *Tarragone, Dom Antonio Augustin*, ne se distingua pas moins par sa troisieme & quatrieme *Octava* de la Fontaine d'*Alcover*, & par sa traduction des sept premiers Livres des *Métamorphoses d'Ovide* , publiés en 1586 , ouvrage qui dispute le prix avec celui de *Siglio*, s'il n'est pas au-dessus , par l'exactitude & la beauté.

La bonne Poésie , parvenue alors au comble de la perfection , commença à décliner vers la fin de ce siecle. Le Comte de *Rebolledo, Vicente Espinel, Dom Luis de Ulloa, Pedro de Espinosa, Dom Francisco Quevedo, Dom Juan de Xauregui, Christophe de Mesa* , & quelques autres , furent les derniers qui con-

serverent un reste de goût ; quoique leurs compositions n'eussent point la délicatesse des bons Poètes, & qu'au contraire on y reconnut la corruption qui commençoit à régner dans la Poésie Castillane.

Les meilleures pieces du Comte de *Rebolledo* sont *la Selva sagrada* ; *la Constançia victoriosa*, *los Trenos*, & *el Idilio sacro*. Il y a quelques bonnes chansons d'*Espinel* ; sa traduction de l'art Poétique d'*Horace* est excellente. Quelques *sonnets*, *chansons* & *satyres* de *Dom Luis de Ulloa* méritent de l'estime. On en doit aussi à la fable *Del Xenil*, composée par *Pedro de Espinosa*, qui est imprimée parmi les fleurs des Poètes illustres, qu'il publia lui-même.

Francisco Quevedo mérite quelques éloges, particulièrement dans ses Poésies, qu'il publia sous le nom du *Bachelier François de la Torre*. Il donna la traduction d'*Epicéte* & de *Phocilides*, avec quelques satyres & des chansons. La traduction de *Lucaïn*, par *Xauregui*, est estimable, & très-digne d'être remise au jour avec des corrections. Celle de *l'Aminte* du *Tasse* est meilleure encore.

Christophe de Mesa ne marcha point heureusement dans sa carrière épique, quoiqu'il eut eu pour maître *Torquato Tasso*, avec lequel il fut lié d'amitié à Rome, pendant cinq ans ; mais on a de lui quelques bonnes pieces de Poésies ; telles que la fable de *Narcisse*, traduite d'*Ovide* ; la version de l'ode d'*Horace*, (*Beatus ille*) ; l'abrégé de l'art Poétique, & quelques éloges

Ce troisieme âge fut le siecle d'or de la Poésie Castillane. Elle devoit nécessairement fleurir avec les autres arts qui furent soigneusement cultivés.

Les moyens solides dont la nation Espagnole s'étoit servi pour s'élever au bon goût, ne pouvoient pas manquer de produire d'heureux effets. On lisoit, on imitoit, on traduisoit les meilleurs originaux *Grecs & Latins*. Les grands Maîtres de l'art, *Aristote & Horace*, étoient devenus les Précepteurs de toute la Nation.

Q U A T R I E M E Â G E.

Après avoir suivi, comme pas-à-pas, les autres sciences, la Poésie tomba dans une nouvelle langueur en Espagne, à l'entrée du dix-septieme siecle. Les Italiens dont les Espagnols avoient pris des leçons, contribuerent à cette décadence par leurs mauvais exemples. En vain la Poésie Toscane s'étoit élevée à la perfection depuis son rétablissement; elle ne résista point à la corruption du mauvais goût qui fut introduit par le *Marino* & quelques autres Poètes: ils farderent sa beauté naturelle & sa majesté, par le faux éclat des *concerti*, par des métaphores & des allusions forcées. Le goût dépravé passa comme une espece de contagion aux Espagnols qui faisoient alors de fréquens voyages en Italie; ils l'apporterent en Espagne, où il devint bientôt le goût dominant de la Nation. *Lorenzo de Gracian*, y contribua beaucoup par un ouvrage qu'il publia sous

le titre d'*Agudeza y arte de ingenio*. Manuel Thesauro nuisit de même aux Italiens par son traité intitulé *Anteojó. - Aristotelico* : depuis ce temps, le bon goût de la Poésie & de l'éloquence disparut de l'Espagne.

Les Poètes de ce siècle renonçant à l'étude des Belles-Lettres pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit & à la vivacité de leur imagination, oublièrent jusqu'aux règles de l'art. On distingue alors trois principales classes de Poètes qui furent les corrupteurs du goût.

La première fut celle qui, par ignorance ou par un mépris encore plus honteux des bonnes règles de la Poésie dramatique, corrompoit le Théâtre en y introduisant le défaut de régularité & de décence, le pédantisme, & sur-tout le prodigieux. Les principaux Chefs de cette classe sont *Christophe de Virués*, *Lope de Vega*, *Juan Perez de Montalvan*, suivis par *Dom Pedro Calderon*, *Dom Augustin de Salazar*, *Dom Francisco Candamo*, *Dom Antonio de Jara*, & divers autres, qui ajouterent à ces défauts l'enflure de style, insupportable dans l'épopée même, & dans la Poésie *Dithyrambique*.

La seconde fut celle des amateurs des *Concetti*, c'est-à-dire, de ceux qui faisoient consister le style Poétique dans le raffinement, l'affectation, les pointes, la subtilité, les métaphores extraordinaires, les hyperboles extravagantes, les *paranomasies*, les *antitheses*, les *équivoques*, &c. &c. On nomme pour Auteurs de ce style, dans la Poésie Lyrique, les mêmes qui corrompirent la Dramatique.

La troisieme classe fut celle de *Los cultos*, c'est-à-dire, de ceux qui, affectant une espece de sçavoir Poétique, parloient un langage obscur, & différent de celui du vulgaire; ils inventoient des mots nouveaux, pompeux, bruyans; des constructions extraordinaires, enfin un jargon étranger, au milieu même de la Castille. *Dom Luis de Gongora* fut l'auteur de ce goût; le Comte de *Villa Mediana*, & *Dom Francisco Manuel*, le frere *Hortensio - Félix Palavissino*, ou *Dom Felix de Arteaga*, & quantité d'autres, marcherent sur ses traces. Ces fideles Disciples poufferent même le désordre encore plus loin que leur maître. Au fond, c'est ce qu'on devoit attendre d'un siecle corrompu, où les Belles-Lettres étoient abandonnées, & le bon goût comme pros crit par la Nation. L'esprit de bagatelle qui s'empara du Public, comme des Poëtes & des Orateurs, faisoit applaudir & donner le titre de *discutiones*, à ce qui n'auroit mérité que du mépris dans un siecle plus éclairé. On ne sçait que trop que dans les temps où l'ignorance prévaut, la vaine subtilité passe toujours pour de l'esprit.

M. de Velasquez ne se croit pas obligé d'examiner si les ouvrages de ce genre méritent d'être inscrits au *Parnasse Espagnol*; mais il déclare que l'Espagne cède volontiers au Portugal la gloire d'un style semblable, & qu'il acquiesce à la prétention de *Manuel de Faria y souza*, (1) qui réclame en faveur des Portugais l'in-

(1) *Europa Portuguesa, Tom. 3. Part. 4. Cap. 8.*

vention du style *culto* ou *poli*. Il ajoute que leurs compositions en *prose difficile*, qui est du même ton, font foi qu'ils excellent en effet dans ce goût ; mais que les Grecs , qui pouvoient donner pour l'original de ce style celui de *Lycophron*, ne s'en firent pas une gloire.

Les imitateurs du style de *Gongora* ont osé reparoître de nos jours : mais on leur a fait une prompte justice , par le mépris qu'on a témoigné pour le Poëme de *Saint-Antoine*, de *Dom Pedro de Nolasco de Ozejo*. Malgré cette corruption , il y eût toujours des Sçavans qui sçurent s'en garantir , & qui eurent le courage de condamner dans leurs écrits ces pernicieuses nouveautés.

E T A T A C T U E L

DE LA POÉSIE CASTILLANE.

Vers le commencement de ce dix-huitieme siecle , dans lequel les Lettres prirent une nouvelle face en Espagne , la Poésie Castillane commença à reprendre son ancien lustre. *Dom Ignace de Luzan* est devenu le plus puissant mobile de cette réformation ^{par} son art Poétique (1), ouvrage le plus utile que les partisans du bon goût pussent désirer en ce genre , parce qu'on y trouve , en abrégé , tout ce que les Anciens & les Modernes ont pensé de mieux sur la Poésie. Il est composé avec cette méthode & clarté qui caractérisent les écrits de cet Auteur. *Dom Luzan* n'a pas moins contribué

(1) Publié en 1737.

au renouvellement de la bonne Poésie , par ses exemples , que par ses préceptes. Son Idylle de *Léandre & Héro* , est un morceau du premier ordre. On trouve le même génie dans ses autres compositions , & les Espagnols regrettent qu'il n'ait pas publié lui-même un recueil de ses ouvrages (1).

Dom Blas Naffare a beaucoup contribué au rétablissement du bon goût. La Nation lui doit une excellente Dissertation sur la Comédie Espagnole , qui est à la tête des Comédies de *Cervantes* , dans l'édition de 1749.

Dom Augustin de Montiano s'est distingué dans ce noble genre de Poésie , qu'*Horace* a jugé digne du premier rang ; ses Tragédies de *Virginie & d'Ataïlphe* , & ses discours (2) sur la Tragédie Espagnole , qui ont été imprimés ensemble , sont des ouvrages d'une immortelle réputation (3). La Poésie Castillane lui aura l'obligation d'avoir fait renaître un genre de Poëme presque abandonné en Espagne.

Le discours du Comte de *Torre Palma* , sur la Comédie Espagnole , est en possession d'une haute estime (4) ; on rend la même justice aux Eglogues de *Dom Joseph Porzel* , sur la chasse d'*Adonis* , & la critique même y trouve des beautés comparables aux meilleurs endroits de

(1) Il est mort en 1754.

(2) On trouvera l'extrait de ces Discours à l'article *Tragédie* (de cette Dissertation).

(3) M. *Montiano* est mort la même année 1754.

(4) Ce Discours n'étoit pas encore publié en 1755.

Garcillasso. On espere que l'Académie Espagnole , qui a déjà produit des génies si distingués , donnera également à sa Nation , d'excellens Grammairiens , des Orateurs éloquens , & des Poètes sublimes.

Commencemens & Progrès de chacune des principales especes de Poésie Castillane.

La Poésie , qui n'est qu'une imitation de la Nature , en vers , consiste dans l'invention & la mesure : ces deux parties en font le corps & l'ame. Ce qu'on appelle mesure du vers , & ce qui le constitue essentiellement , est le concours & la disposition d'un certain nombre de syllabes. La rime , moins essentielle en elle-même , & née dans des temps postérieurs , n'est autre chose qu'une relation de consonnances dans les syllabes finales des vers. *La Copla* , ou stance , est un certain nombre de vers assujettis à une consonnance & à une quantité déterminées ; de sorte que les vers se composent de syllabes , les rimes de consonnances , les stances d'un nombre fixe de vers rimés , & les Poèmes d'un nombre arbitraire , dans lesquels on entreprend quelque imitation.

Cette imitation peut se proposer un objet particulier : tel qu'il est en soi ; ou un objet phantastique , tel qu'il plaît à l'imagination de se le représenter. Elle peut se faire aussi de plusieurs manieres. Tantôt le Poète raconte

par lui-même ; il fait tantôt parler les autres. Ainsi la Poésie se distingue en deux principales especes , qui sont la *Dramatique* & l'*Epique*. La première comprend la Tragédie & la Comédie ; & la seconde , le Poëme héroïque , auxquels on peut ajouter d'autres especes inférieures , qui se réduisent à l'Ode , à l'Eglogue , à l'Elégie , à l'Idylle , à la Satyre , à l'Epigramme , & au Poëme Didactique. M. de Velasquez examine l'origine & les progrès de chacune de ces especes, dans la Poésie Castillane.

ORIGINE DU VERS CASTILLAN.

S'il est vrai , comme cela est très-probable , dit notre Auteur , que la Poésie , en général , doive son origine à la Musique , il est vraisemblable que le vers Castillan vient particulièrement du même principe , & que sa structure est plutôt dûe à la mesure & à la cadence accidentelle du chant , qu'à l'invention des Poëtes. La Poésie Castillane , comme on l'a dit , prit naissance dans des siècles grossiers , où les oreilles ne cherchoient point des proportions délicates & variées. Les premiers Poëtes d'Espagne n'étoient pas assez sçavans pour imiter la structure des vers grecs & latins , qu'à peine ils connoissoient. Témoin le Moine de *Berceo* , que nous avons fait connoître , & qui dit au commencement de la vie de S. Dominique de Silos , qu'il se détermina à composer

son Poëme en vers Castillans, parce qu'il ignoroit entierement la structure de la Poësie Latine.

La ressemblance & l'analogie que l'on observe entre quelques vers Latins & Castillans, comme entre les vers de huit syllabes & le *Trochaïque*, entre celui de cinq & l'*Adonique*, entre celui de onze & le *Saphique*, & d'autres semblables proportions, dont *Argote de Molina* (1), & *Lope de Vega* (2), se sont servis pour vouloir persuader que le vers Castillan venoit du *Grec* & du *Latin*; cette ressemblance, dis-je, & cette analogie prouvent seulement que ces Poésies ont une même origine; sçavoir, dans la Musique. S'il y a des vers Castillans qui sont nés de l'imitation, ce sont ceux qui viennent des *Provençaux* & des *Italiens*; il se trouve, dès les premiers temps de la Poësie, Castillane des vers de quatre, de cinq, de six, & de huit syllabes, dans les Ouvrages de l'Infant *Dom Manuel*. Il s'en trouve de dix dans les Poésies du Marquis de *Santillana*. *Argote de Molina* assure qu'il possédoit un Recueil de Chançons & de Sonnets de cet Auteur, en vers d'onze syllabes. Il y a aussi des vers de ce nombre dans les Cantiques du Roi *Dom Alonzo*, le Sage. Les Portuguais connurent la même espèce de vers, dès l'origine de leur Poësie, comme on peut le voir dans les compositions de leurs plus anciens Poëtes, *Gonzalo Hermi-*

(1) Disc. de la Poés. Cast.

(2) *Laurel. de Apollo*, page 37 & 38.

guez, & Egos Moniz. On s'est donc trompé, lorsqu'on a cru que *Boscan* & *Garcilasso* furent les premiers Castillans qui se servirent de cette espece de vers qu'ils prirent des Italiens.

Le vers de douze syllabes ou de *arte mayor* étoit déjà connu du temps d'*Alonzo*, le Sage. Ce Prince composa, dans ce nombre, son Livre intitulé, *de las Querellas* : l'Infant *Don Manuel* s'en servit aussi dans son *Comte Lucanor*.

Les vers de treize & de quatorze syllabes sont les plus anciens en Espagne, puisque le Moine de *Berceo*, le Roi *Dom Alonzo*, le Sage, & l'Infant *Dom Manuel*, en firent de cette espece dans le premier âge de la Poésie Castillane.

ORIGINE DE LA RIME CASTILLANE.

L'origine de cette Rime est aussi incertaine que celle des autres Nations de l'Europe. *Bembe*, & la plupart des Sçavans d'Italie, veulent que les Espagnols la tiennent des Provençaux. D'autres croient que la Rime ayant été en usage parmi les *Scaldes* (Poètes du Nord), les Goths l'apportèrent avec eux quand ils se rendirent maîtres de l'Empire Romain. Ils ajoutent que les Poètes de cette Nation se nommoient *Ruiners* (Rimeurs) & leurs pièces poétiques *Runes* (Rimes), comme si le mot *Rime* ne pouvoit pas venir du grec *Rithmos*, qui signifie tout ce qui se fait avec ordre, nombre & me-

sure : & n'est-ce pas de-là que vient le mot latin *Rhythmus*, qu'on appliqua dans la basse latinité à la Danse , à la Musique , & à la Poésie ? Combien n'y est-il pas employé de fois pour signifier la cadence , le nombre & la structure mécanique du vers ?

Ceux qui fixent l'origine de la Rime au temps du Pape Léon II , parce qu'il s'en servit dans les changemens qu'il fit au Chant de l'Eglise , la rendent plus moderne qu'elle n'est en effet. On peut dire la même chose de ceux qui, avec *Huet* & *Massieu*, l'attribuent aux Arabes , desquels ils la font passer aux Provençaux & aux autres Nations Européennes. *Fauchet* pense que les Chrétiens la prirent des Hébreux , dont la Poésie étoit rimée ; & *Jean Lemaire* va chercher l'origine de la Rime chez le Roi *Bardus*, que l'on croit avoir vécu vers l'an du monde 2140 , & plus de 700 ans avant la guerre de Troyes.

Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour trouver l'usage de la Rime en Europe avant que les Goths fussent sortis du Nord , & bien long-temps avant que les Arabes entraissent en Espagne. On trouve des vers rimés dans les Poètes Latins du siècle d'Auguste , avec la consonnance au milieu & à la fin de chaque vers , comme dans ceux qu'on a nommés *Léonins* : on en trouve même dans *Horace* (1), dans *Ovi-*

(1) *Non scitis est pulchra esse Poëmata dulcia Sunto ;
Et quocumque volent animum auditoris Agunto.*

De Art. Poët.

de (2), dans *Properce* (3), & dans *Martial* (4). *Douza* (5) remarque que les Poètes Latins de ce temps-là se plaisoient quelquefois à des jeux de mots dans leurs meilleurs Ouvrages. Quoiqu'en général le même son, ou la rime, dût être évité comme un défaut, il étoit, en de certains cas, recherché comme un ornement. Les Orateurs en firent une figure de Rhétorique qu'ils appellent *similiter definens*. Cicéron même en fit usage.

Les Poètes Ecclésiastiques, qui ne sçurent maintenir le vrai caractère de la Poésie; ni dans la dignité du style, ni dans le merveilleux de la Fable, s'abandonnerent aux jeux de mots dans les siècles corrompus; ils crurent suppléer à l'invention par la consonnance des Rimes. Cette corruption se glissa de bonne heure en Espagne, puisqu'*Alvare de Cordoue*

(2) *Quot cælum Stellas, tot habet tua Roma puellas.*
Lib. 1. de Art. Amand.

(3) *Nec tibi tirrhena, Solvatur funis Arena.*

Lib. 1. Eleg. 8.

Quin etiam absenti, profunt tibi, Cinthia, venti,
Lib. 1. Eleg. 17.

Dulcis ad Hesternas, fuerat mihi rixa, lucernas.
Lib. 3. Eleg. 7.

Non non humani sunt partus talia dona;
Ista novem menses non peperere bona.

Lib. 2. Eleg. 3.

(4) *Diligo præstantem; non odi, Cinna, negantem.*

Lib. 7. Epig. 42.

(5) Not. ad Propert. Lib. 1. Cap. 3.

(1), qui florissoit au neuvieme siecle , nous assure que de son temps les plus sçavans Espagnols ignoroient la structure & la composition des vers Latins , & que S. Euloge lui donna cette connoissance après qu'il fût délivré de sa prison , vers l'an 811. On peut inférer de-là que les vers rimés qu'il se vante d'avoir composés dans sa jeunesse , n'étoient pas des vers d'une mesure exacte , mais seulement cadencés. Tels étoient les uniques modeles de ces siècles où l'on ne connoissoit pas les véritables originaux. Les Poètes Castillans ont pu d'abord les imiter , faute de meilleurs exemples : c'est peut-être de-là que la Rime tire sa premiere origine en Espagne. On sçait ensuite que la Poésie Castillane s'étant formée d'après celle des *Italiens* & des *Provençaux* , elle en a pris aussi cet usage.

Pour s'assurer que la Rime , en Espagne , est une imitation du mauvais goût de quelques Poètes Latins , il suffira de comparer quelques-uns des plus anciens vers Castillans , avec quelques Poésies Latines du même siecle. *Blas Ortiz* , dans la description de l'Eglise de Toledé , rapporte une Epitaphe de 1326 , qui commence ainsi.

*Hoc positus tumulo fuit expers improbitatis ,
Intus & extra fuit immensæ nobilitatis ,
Largus , magnificus fuit , & dans omnia gratis ,
Et speculum generis fuit , & sic fons bonitatis.*

(1) Dans la vie de S. Euloge.

Cette épitaphe peut être comparée avec une autre inscription en vers Castillans, de l'an 1388. C'est celle de *Dom Sancho d'Avila*, Evêque d'Avila, rapportée par l'Historien de cette Eglise.

*Dom Sancho, Obispo de Avila como senor honrado
Dio muy buen exemplo, como fue buen Prelado,
Fizo este monasterio de S. Benito olamado,
Y diole muy grandes algos, por do es sostentado.*

C'est-à-dire, « Dom Sanche, Evêque d'Avila ;
» Seigneur honorable, donna bon exemple,
» & fut bon Prélat ; il fit bâtir ce Monastere,
» appelé de S. Benoît, & lui assigna de
» gros revenus par lesquels il se soutient.

On trouve à l'Escorial, dans le manuscrit de la Collection des Poètes anciens, par *Jean Alphonse de Baena*, ces quatre vers.

Joannes Baenensis homo

Vocatur in sua domo.

Johan Alfonso de Baena

Lo compuso con gran pena.

Il y a ici, comme on le voit, deux vers Latins & deux Castillans, rimés, & de même mesure. La Poésie Arabe n'a pas peu contribué à fortifier la Rime en Espagne. Elle a donné aux Espagnols la consonnance au milieu & à la fin de chaque vers. Elle leur a communiqué aussi l'espece de vers qu'on nomme *enchaînés* ; parce que la consonnance est à la fin du vers qui précède, & au milieu de celui qui suit ; ceux qu'on appelle *retrogrades*, ceux qui

peuvent se lire de plusieurs côtés, ceux qui se terminent en *pieds forcés*, & par le même mot; les *labyrinthes*, les *acroftiches* & d'autres inventions de la même classe, qu'on trouve recueillies dans la *Metrametrica* & *Rythmica* de *Caramuel*.

Les vers qui se terminent en *Echo*, étoient familiers à *Jean de la Engina*, comme ses Poésies nous l'apprennent dans la collection générale de Séville, en 1535.

Dans les deux Tragédies de *Nise explorée* & *Nise couronnée*, de *Jérôme Bermudez*, on trouve plusieurs especes de vers nouveaux alors dans la Poésie Castillane; tels sont les vers *Phaleuques*, les *Adoniques* & les *Saphiques*: mais l'Auteur a pris soin d'en avertir ses Lecteurs, à l'entrée de son Ouvrage.

Barthelemi Cayrasco de Figueroa, inventa les vers *Esdrújulos* (1): c'est ce qu'on apprend dans l'inscription de son Portrait, à la tête d'un Ouvrage qu'il avoit composé, sous le titre de *Templo militante*.

Dom Francisco de Castilla, Auteur d'un Poème, en vers de *arte mayor*, intitulé: *Pratique des vertus des bons Rois d'Espagne*, imprimé à Séville, en 1546, composa aussi des vers latins dans la même mesure & les mêmes rimes que les Castillans. On croit qu'il fut l'inventeur de cette Poésie; à moins qu'il n'ait été devancé par le Docteur *Luis Gonzales*, dont *Gil Gon-*

(1) *Dactyles*.

zales Davila a rapporté quelques couplets de même nature. D'autres au contraire firent des vers Castillans avec la même harmonie que les *hexamètres* & les *Pentamètres* latins. *Dom Estevan Manuel de Villegas*, fut celui qui en composoit le plus facilement.

On ignore l'Auteur de l'invention extravagante de la mesure *Poliglote*, c'est-à-dire, du mélange des vers de différentes langues, en leur conservant la mesure des vers Castillans. Ce mauvais goût prévalut pendant quelque temps en Espagne. *Dom Luis de Gongora*, qui semble avoir méprisé toutes les regles dictées par le bon sens, ne manqua pas de donner dans cette mode absurde. Il composa un Sonnet en quatre Langues; *Castillane, Italien, Portugais & Latin*.

L'invention des *centons*, dans la Poésie Castillane est dûe à *Dom Juan d'Andosilla Larra-mendi*, qui des vers de *Garcilasso*, composa un Poème intitulé *Jesus-Christ sur la Croix*, imprimé à Madrid en 1628. Il fut imité par *Dom Martin de Angulo y Pulgar*, dans un *Eglogue funèbre* qu'il fit à la mémoire de *Dom Luis de Gongora*, en vers tirés des Ouvrages mêmes de *Dom Luis*, & imprimés à Séville en 1638. *Dom Augustin de Salazar*, composa un autre *Centon* des vers de *Gongora*, sur la *Conception de Notre-Dame*, qui a été imprimé avec ses autres Poésies.

Le vers libre & sans consonnance, est très-ancien parmi les Espagnols. On le trouve dans

leurs Poètes , à peu près dans le même temps que *Trissino* l'employoit en Italie , où il passe pour l'inventeur de cette espece de Poésie. *Alfonso de Fuentes* , natif de Séville , écrivit en vers libres *la Summa de Philosophia Natural* : imprimée à Séville en 1547. On y trouve , non-seulement des vers libres de dix syllabes ; mais aussi des vers Castillans de huit. Cet Auteur naquit en 1515 ; c'est-à-dire , cinq ans avant que le *Trissino* eût commencé à se faire connoître en Italie , & l'on sçait que ce dernier mourut en 1550.

L'assonnance est plus moderne dans la Poésie Castillane. Elle y fut introduite par les Chançons & les Cantiques qui servirent aussi à la répandre, parce qu'elle convenoit beaucoup au chant.

O R I G I N E D E S C O P L A S E T S T A N C E S C A S T I L L A N E S.

Quoique l'origine des anciens couplets Castillans vienne de la proportion accidentelle du chant, il est certain que dans les temps postérieurs , l'Espagne a pris des *Provençaux* & des *Italiens*, les Chançons , les Tercets , les Sonnets , les Madrigaux , *la Rima octava* , & d'autres compositions semblables , très-différentes des anciens couplets.

Les couplets , appelés *Redondillas* , sont fort anciens dans la Poésie Castillane , il s'en trouve dans les compositions de l'Infant *Don Manuel*. On remarque dans les Poètes Espa-

gnols qui composoient alors des vers latins, on remarque, dis-je, la mesure des *Redondillas*; & c'est peut-être de ces vers latins qu'elle s'est glissée dans la Poésie vulgaire.

Blas Ortiz, dans la description de l'Eglise de Toledé, rapporte une Epitaphe de l'an 1333, où se trouve ces deux vers.

Mitibus hic mitis, tamen hostibus esse studebat

Hostis; fulgebat propter certamina Litis.

En les partageant selon leur césure, on peut les lire dans la forme suivante, qui est celle des *Redondillas*.

Mitibus hic mitis,

Tamen hostibus esse studebat

Hostis; fulgebat

Propter certamina litis.

Le même Auteur donne une autre Epitaphe de l'an 1324, dans laquelle on lit ces quatre vers.

Toleti natus, cujus generosa propago

Moribus ornatus fuit hic probitatis imago;

Largus, magnificus, electus Mendonienfis,

Donis immensis cunctorum verus amicus.

Partagés, comme les précédens, ils composent deux Espèces de *Redondillas*, avec la consonnance finale, plus ou moins interpolée.

Toleti natus,

Cujus generosa propago

Moribus ornatus,

Fuit hic probitatis imago;

*Largus , magnificus ,
 Electus Mendonienſis ,
 Donis immenſis ,
 Cunctorum verus amicus.*

On croit communément que ce fut *Vicente Espinel*, natif de *Ronda*, qui inventa les *decimas* (les dixains) qu'on appelle encore aujourd'hui *Espinelas*, du nom de leur Auteur ; cependant *Grégoire Mayans* (1), dans son *Tragi-Triomphe*, imprimé en 1523, les attribue à *Juan Angel*, & prétend qu'*Espinel* n'a fait que varier les ſituations de la conſonnance. On appelle auſſi *Felicianos*, ſelon *Lope de Vega* (2), certains vers ou couplets, inventés par une Dame nommée *Feliciano*, qui vécut pendant quelque temps déguifée en homme dans l'Univerſité de *Salamanque*.

Dom Pedro Menegas de Saavedra, qui compoſa en *ſexta Rima* le Poème intitulé : *Remède de l'Amour*, en 1602, ſe vante d'être l'inventeur des *Stances* : mais il ne fut pas le premier qui l'employa dans la Poéſie Caſtillane, non plus que *Manuel de Faria y Souſa* (3), qui ſ'attribue auſſi l'honneur de cette invention. On en trouve, & même d'une ſtructure nouvelle, parmi les Poéſies de *Chriſtophe de Meſa*, imprimées à Madrid en 1607 ; & *Jerome Bermudez*

(1) *Specimen Bibliothecæ Hiſpaniæ Mayanſianæ*. Han-nover, 1753, p. 50.

(2) *Laurel. de Apolo*.

(3) *Europa Portugueſa*, tom. 3. par. 4. cap. 8.

en avoit composé dans les Tragédies de *Nise éplorée* & de *Nise couronnée*, qui furent publiées en 1577. Aucun de ces Poètes ne fut l'inventeur de la *sexta Rima*, & le *Cavalier Marino* n'a pas prétendu plus justement à la même gloire, puisque le Roman de la *Scandra* est dans ce genre de Stances, & qu'on le croit fort ancien.

LA COMÉDIE.

L'Espagne connut les spectacles, lorsque les Romains y eurent introduit la bonne Poésie : les ruines de tant d'anciens Théâtres qui se conservent encore dans plusieurs Villes, prouvent combien le Peuple se plaisoit à cette espèce de divertissement. Ainsi *Philostate* se trompe (1) dans la vie d'*Apollonius*, lorsqu'il assure que de son temps les Villes de la *Bétique* n'avoient jamais vu ni Spectacles ni concerts de Musique, & que les Espagnols furent épouvantés de voir un Mendiant représenter des Tragédies en parcourant l'Espagne. « Cet homme, dit-il, s'étant » un jour présenté dans la place publique d'*Ispula*, ville du Pays, avec tout son appareil » tragique, le Peuple en eût horreur, & se mit » à fuir, le prenant pour un Démon ». Cette ignorance du Théâtre que *Philostate* suppose en Espagne au temps de *Néron*, peut être mise au nombre des Contes fabuleux dont la vie d'*Apollonius* est remplie, & qui la font passer pour un Roman philosophique.

(1) *Lib. 5. cap. 3.*

Les Goths & les autres Nations barbares qui inonderent & assujettirent cette contrée, en chassèrent les Muses avec le repos public. Ensuite les Arabes y rétablirent les Lettres; &, dans le goût qu'ils avoient pour les vers, soutenu par la fertilité de leur invention, par le feu de leur génie, & par l'abondance d'une langue élégante, ils firent des *Représentations* & des Dialogues dans leurs réjouissances.

Les Provençaux connurent aussi de bonne heure la Poésie dramatique, & l'on peut croire que les Castillans la prirent d'eux & des Arabes; par le commerce qu'ils eurent avec ces deux Nations.

Gonsalo Garcia de Santa Maria, chronologiste de *Dom Fernand*, l'honnête, Roi d'Aragon, rapporte qu'on fit représenter à Sarra-gosse, devant le Palais Royal, une Comédie composée par le fameux *Dom Enriquez de Villena*, dans laquelle cet Auteur avoit personnifié *la Justice*, *la Vérité* & *la Clémence*.

Cervantes, qui s'attribue l'honneur d'avoir le premier introduit les vertus & les passions, se trompe, ou veut se parer d'une fausse gloire.

Dans les collections de ouvrages de *Juan d'Enzina*, on trouve plusieurs de ces *Représentations*, données les nuits de Noël, du Carnaval & de Pâques, dans la maison du Duc d'Albe, & quelquefois en présence du Prince *Dom Juan*; les sujets de ces pièces étoient tantôt des amours de Bergers, & tantôt des choses Saintes, telles que *la Passion de Notre-Seigneur*,

Seigneur, le voyage de Jerusalem, & d'autres sujets de cette nature.

Antoine de Nebrixa, dans son abrégé de la Rhétorique, parlant de la force que la prononciation & le geste ajoutent au discours, le prouve (1) par l'exemple des Comédiens
 « qui donnent tant d'agrémens & de graces aux
 » meilleurs Poèmes, que les vers nous plaisent
 » infiniment plus dans la bouche des Acteurs,
 » que quand nous les lisons nous-mêmes : les plus
 » ignorans se plaisent à les entendre, de sorte
 » que ceux qui ne fréquentent jamais les Biblio-
 » théques se trouvent souvent aux Théâtres. »
Nebrixa ne se seroit pas servi de cet exemple, pour persuader à ses Lecteurs l'importance de cette partie de la Rhétorique, si les *Représentations* & les *Théâtres* n'avoient pas été communs en Espagne vers 1515.

La Collection générale, imprimée à Séville, en 1535, offre un Dialogue entre plusieurs interlocuteurs, composé par *Puerto Carrero* : & dans la Collection d'Anvers, de 1575, on en trouve un autre en prose & en vers, du *Comendador Escriba*, où l'Auteur s'introduit lui-même, parlant avec l'Amour & avec son cœur.

L'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole, observe » qu'alors les Comédiens,
 » les Bouffons, les Saltimbanques, &c. faisoient
 » l'amusement du Peuple ; tandis que les per-

(1) *Artis Rhetoricæ compendiosa Coaptatio. Cap. 28.*

» sonnes de bon sens lisoient & observoient la
» Nature dans les meilleurs Auteurs Grecs &
» Latins, & voyoient avec déplaisir comme ces
» Histrions, ces Farceurs s'éloignoient tout à
» la fois de la sagesse & du bon goût : ils détes-
» toient l'abus qu'on faisoit du Dialogue pour
» corrompre le cœur & les sentimens : le desir
» d'y remédier leur fit composer de longs
» Dialogues, qu'ils appellerent *Comédies*, mais
» qui n'étoient pas susceptibles de *Représenta-*
» *tions*, &c. » Il faut néanmoins avouer que ces
mêmes Auteurs qui s'efforcoient d'imiter la nature
& de conserver la beauté de la Poésie Grecque
& Latine, ne s'appliquerent pas tous à bannir du
genre Dramatique, ce qui pouvoit nuire aux
bonnes mœurs. Quelques-uns retinrent, dans leurs
Comédies, des scènes trop lascives, & des traits
pleins de malignité. Telle est la fameuse
Celestina, ou la Tragi-Comédie de *Calixte &*
Mélibée, où les descriptions sont si vives, les
caractères si libres, & les peintures si naturelles,
qu'il seroit très-dangereux de les exposer au
Théâtre. On ignore le principal Auteur de
cette pièce ; les uns l'attribuent à *Juan de*
Mena, d'autres à *Rodrigo de Cota* ; mais on
sait que celui qui l'a commencée n'en a fait
que le premier acte. Elle fut continuée avec
moins d'art & de force par le Bachelier *Fer-*
nand de Roxas, comme il paroît par quelques
vers acrostiches qui se trouvent à la tête de cet
ouvrage. Les lettres initiales expriment que le
Bachelier Fernand de Roxas, acheva la Comé-

die de Calixte & Melibée, & qu'il étoit natif du village de Montalvan.

Cette pièce, comme toutes celles du même temps, fut écrite en prose; mais elle fut mise en vers par *Juan de Senedos*, & publiée à Salamanque, en 1540. Il y en a deux traductions Françoises, dont la plus ancienne, publiée à Lyon, en 1529, & à Paris, en 1542, ne porte point le nom du traducteur. La seconde fut donnée par *Jacques Lavardin*, à Paris, en 1598.

Juan Romero de Zepeda, composa la Comédie nommée *Selvagia*, (la Sauvage), qui fut imprimée avec ses autres Poésies, à Séville, en 1582. *André Roxas Alarçon* donna la *Sorciere*, publiée à Madrid, en 1581. La *Florinea*, mise au jour à *Medina del Campo*, en 1554, est de *Juan Rodriguez*, qui se déguisa sous le nom de *Bachauro*. *Pedro Hurtado de la Tega* est l'Auteur de la *Doleria del sueño del Mundo*, (tristesse du songe de la vie), imprimée à Anvers, en 1572. Le *Commendador Pedro Alvarez de Aillon* commença celle de *Persio y Tibalda*, autrement nommée *Remède & dispute d'Amour*, qui fut achevée par *Luis Hurtado*, & publiée à Toledé, en 1552. La *Thébaïde*, l'*Hypolite* & la *Séraphine*, imprimées à Valence (en Espagne), en 1521, sont des Tragédies d'un Auteur anonyme, comme la *Tragedia Policiana*, publiée à Toledé, en 1548: mais cette dernière n'a de tragique que le nom.

L'Auteur du Dialogue des Langues , publié par *Dom Grégoire Mayans* (1), loue beaucoup une Comédie intitulée *Fileno y Zombardo*. Quelque temps après, *Dom Alphonso de Velasco*, composa celle du *Jaloux*, publiée la première fois à Milan, en 1612, & ensuite à Barcelone, en 1613. Les Portugais composèrent dans le même temps plusieurs pièces Dramatiques. *Georges Ferreira Vasconzelos* donna les trois Comédies intitulées *Aulegraphia*, *Olisipo*, & *Eufrosine*, où l'on trouve quelques Scènes comparables aux meilleures de *Plaute* & de *Térence*; mais elles sont défigurées par des traits fort libres, qui en firent défendre la première édition d'Evora, en 1566. *Dom Fernando de Ballesteros y Saavedra* ne laissa pas de les traduire en Castillan, & les fit imprimer à Madrid, en 1631. Une seconde édition, qui est aussi de Madrid, en 1735, est dûe à *Dom Blas Nassare*, déguisé dans son épître dédicatoire sous le nom de *Domingo Terruno Quexilloso*.

La plupart de ces Comédies étoient trop longues pour être représentées: aussi ne servoient-elles qu'à l'amusement, ou à l'instruction particulière du lecteur: il en fut de même des traductions en prose de quelques Comédies Grecques & Latines, données par ceux qui vouloient conserver le bon goût Dramatique. Le Docteur *François de Villalobos*, Médecin de la Chambre de *Charles-Quint*,

(1) Orig. de la langue Espag. tom. 2.

traduisit l'*Amphitrion* de *Plaute*, imprimé d'abord à Sarragosse, en 1515, ensuite à Zamora, en 1543. *Fernand Perez de Oliva* traduisit la même pièce, & sa traduction est beaucoup meilleure que celle de *Villalobos*. Le *Militaire Fanfaron*, & les *Menechmes* de *Plaute*, publiés à Anvers, en 1555, sont deux ouvrages excellens, dont on ignore l'Auteur, quoiqu'ils ayent été attribués à *Gonzalo Perez*, auquel ils sont dédiés. *Pierre Simon Abril* traduisit les six Comédies de *Terence* & le *Pluton* d'*Aristophane*.

Lope de Rueda, natif de Séville, fameux Acteur, & Auteur de plusieurs pièces Dramatiques, fut le premier qui donna quelque lustre au Théâtre Espagnol, par le double mérite de la représentation & de la composition. « Ses pièces ont avec les graces de la nature, » un art qui ravit, & qui n'est pas aisé de » découvrir » : c'est le jugement qu'en porte l'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole. *Rueda*, étoit batteur d'or de profession, & *Cervantes*, qui l'avoit connu, dit, dans le prologue de ses Comédies, qu'il excelloit dans la Poésie Pastorale. *Juan de Timoneda*, Libraire de Valence, & son ami, prit soin, après sa mort, de corriger & de publier ses pièces Dramatiques : ses Comédies sont au nombre de quatre ; *Eufemia*, *Armeline*, *los Enganados* ; (les trompés) & *Medora* : auxquels il faut ajouter plusieurs Dialogues Pastoraux, & quelques autres pièces qu'on nommoit alors *Passos*, destinées, suivant l'éditeur de Valence, à servir

de Prologues & d'Intermedes aux Comédies : ce qui fait voir l'antiquité de ces Intermedes, que les Espagnols appellent aujourd'hui *Loas* & *Saynetes*.

Le même *Timoneda* publia à Valence, en 1566, trois autres Comédies en prose, composées par *Alonzo de la Tega*, Poète & Comédien, sous le titre de *Tholomea*, *Seraphina*, & la *Duquesa de la Rosa*. La *Tholomea* est divisée en huit scenes : le sujet & le plan sont mal conçus, & le style n'est pas plus régulier. On porte à-peu-près le même jugement des deux autres, avec cette différence que la troisième est extrêmement singulière. Les mêmes Acteurs y paroissent continuellement sans aucune division d'actes ni de scenes.

Cervantes, dans le Prologue de ses Comédies, peint bien l'état où il trouva le Théâtre Espagnol, & le progrès des décorations jusqu'à lui. « Dans le temps de ce célèbre Comédien, » dit-il, en parlant de *Rueda*, tout l'appareil » d'un Acteur se renfermoit dans un sac. Il » consistoit en quatre peaux blanches, garnies » de franges dorées, quatre barbes, autant de » chevelures & quelques houlettes. Les Comédies n'étoient que de simples Dialogues entre » deux ou trois Bergers & une Bergère. Elles » étoient variées & prolongées par quelques » intermedes qui représentoient tantôt une » *Mauresque*, tantôt un *Fanfaron*, ou un » *Niais*, & quelquefois des *Basques*. *Rueda*, » jouoit ces quatre rôles & plusieurs autres,

„ d'une maniere ravissante. Il n'y avoit alors
 „ ni machines, ni combats entre les Maures &
 „ les Chrétiens, soit à pied, soit à cheval.
 „ Il n'y avoit pas encore de figures qui parussent
 „ sortir du centre de la terre par le creux du
 „ Théâtre. On appelloit alors Théâtre un es-
 „ pace renfermé par quelques bancs placés en
 „ quarré, sur lesquels on posoit des planches ;
 „ de sorte que les Acteurs étoient élevés d'en-
 „ viron quatre pieds. On ne voyoit pas descendre,
 „ dans un nuage, des anges ou des ames. Une
 „ vieille couverture, tirée par deux cordes,
 „ faisoit tout l'ornement de la scene. Les Acteurs
 „ s'habilloient par derriere ; & les musiciens
 „ chantoient, sans Guitarre. *Lope de Rueda*,
 „ mourut à Cordoue ; & pour faire honneur
 „ à ses talens, on l'enterra dans la principale
 „ Eglise de cette Ville, entre les deux chœurs (1).

Naharro, natif de Toledé, succéda sans
 intervalle à *Rueda*. Il excella dans le rôle
 d'un fanfaron lâche ; c'est lui qui introduisit
 enfin divers ornemens dans les Comédies, &
 qui changea le *Sac* en *Coffres*, & en *Malles*.
 Il plaça la Musique sur le Théâtre ; il ôta la
 barbe aux Comédiens ; il inventa les nuages, les
 tonnerres & les combats.

Le premier Auteur Dramatique, après *Rueda*,
 fut *Christophe de Castillejo*, qui composa quel-

(1) Quelle contradiction dans les Hommes ! L'Espagne,
 qu'on dit être fort religieuse, enterre *Rueda* honorablement,
 & *Moliere* eut peine à trouver une Sépulture en France.

ques bonnes Comédies , quoiqu'un peu libres. On vante sa *Constancia* , qui est encore manuscrite dans la Bibliothèque de l'Escorial.

Castillejo eut pour contemporain , *Barthelemi de Torres Naharro* , natif de la Torre , village de l'Estremadure , dans l'Evêché de Badajoz , homme versé dans les Lettres , & dans les Langues sçavantes. Il composa huit Comédies en vers , intitulées *Seraphina* , *Trophea* , la *Soldadezca* , la *Tinelaria* , *Imenea* , *Jacinta* , *Calamita* , & *Aquilana* , qui se trouvent , avec ses autres ouvrages Poétiques , dans un recueil qu'il nomma *Pro-paladia*. L'Auteur du Dialogue des Langues loue le style de ces pieces , particulièrement celui de la *Calamita* , & de l'*Aquilana* : cependant il remarque , avec raison , que l'Auteur n'a pas toujours sçu conserver la décence. *Naharro* , se donne pour le premier qui nomma *Journées* , les parties de la Comédie auxquelles on avoit donné le nom d'*Actes*.

Ensuite vint *Juan de la Cueva* , natif de Séville , qui , mettant plus d'art dans le plan de ses pieces , releva aussi le Théâtre par le nombre , la douceur & l'harmonie de ses vers. Les Comédies & les Tragédies , comprises dans la premiere partie de ses Poésies Dramatiques , publiées à Séville , en 1588 , furent représentées dans la même ville , en 1579 , & les deux années suivantes.

Miguel de Cervantes Saavedra se livra , dès sa jeunesse , au genre comique. Une invention heureuse & féconde , lui fit composer plusieurs

pieces, qui, suivant le jugement qu'il en a porté lui-même, peuvent servir de modèles à sa Nation. Telles sont la *Gran-Turquesca*, la *Batalla Naval*, la *Jerusalem*, *Amaranta*, & *el Bosque Amoroso*, *Arfinda*, & *Confusa*. Il n'en est pas de même de huit autres de ses Comédies, imprimées à *Madrid*, en 1615, & réimprimées en 1749. L'Auteur de la Dissertation sur le Théâtre Espagnol, qu'on a mise à la tête de cette seconde édition, soupçonne, avec quelque fondement, que *Cervantes* les composa exprès, avec la confusion & le désordre qui y regnent pour tourner en ridicule la méthode de *Lope*, & les Comédies de son temps; comme il avoit réussi par son *Don Quichotte*, à bannir les Livres de Chevalerie. *Cervantes*, dans le Prologue, dit qu'il a été le premier qui divisa la Comédie en trois Journées, mais *Naharro* avoit déjà donné ce nom à ses Actes. Ainsi *Lope de Vega* s'est également trompé en attribuant cette invention à *Christophe de Virves*.

Ce *Virves*, & sur-tout *Lope de Vega*, furent ceux qui commencerent, au temps de *Cervantes*, à corrompre le Théâtre. Cette corruption alla tous les jours en augmentant, à mesure que le bon goût se perdoit dans la Nation, & que les lettres tomboient en décadence. *Lope*, se fiant à sa facilité prodigieuse, à son style doux & coulant, méprisa les anciennes règles du Théâtre, & bannit de ses pieces la vraisemblance, la régularité, la décence,

en un mot, tout ce qui peut contribuer à soutenir l'illusion de la Fable, & à remplir le principal objet du Poëme Dramatique. Ce n'est pas dans ces Comédies qu'il faut chercher l'unité d'action, de temps & de lieu : on voit ses Héros naître, croître, vieillir & mourir : ils parcourent la terre du Couchant à l'Orient, & du Septentrion au Midi. Quelquefois le Poëte le fait voler dans les airs ; ici, ils livrent bataille ; là, ils font l'amour : ils embrassent même la vie Monastique ; à la fin ils meurent, & l'on voit représenter sur le Théâtre les miracles qu'il opèrent après leur mort. Une scène se passe en *Flandres*, une autre en *Italie*, au *Mexique*, en *Espagne*, en *Afrique*. Les laquais parlent en courtisans, les Princes en fanfarons ; les Dames du premier rang, en femmes sans naissance & sans éducation les Acteurs entrent en foule & sortent de même. Une Comédie présente souvent vingt-quatre, trente, & jusqu'à soixante-dix Personnages. Ce dernier nombre se trouve dans celle du *Baptême d'un Prince de Fez*, & n'étant point sans doute encore assez grand, la pièce finit par une procession. Un désordre si universel, soutenu par une extrême fertilité d'esprit, qui a rempli, suivant *Cervantes*, plus de vingt rames de papier, attirera l'admiration du Vulgaire. Cette facilité surprenante étonna ceux qui ne faisoient aucune différence entre les vraies productions du bon goût & les avortons de la fantaisie & du caprice.

Si l'on veut porter un jugement sûr & im-

partial du mérite de *Lope de Vega*, qu'on lise ce qu'il dit de lui-même & de sa méthode: on doit l'en croire, dans le témoignage qu'il se rend, en parlant de ceux qui applaudissoient ses Comédies.

« Le nom de Barbare me convient plus
 » qu'à aucun autre, dit-il, puisque j'ose
 » donner des préceptes contre les règles de
 » l'Art, me laissant emporter par le torrent
 » de l'applaudissement vulgaire: aussi l'Italie &
 » la France me traitent-elles d'ignorant.

Il avoit dit auparavant, en parlant de l'Académie de Madrid: « Vous ne songez pas à ce
 » que vous demandez quand vous exigez de
 » moi que j'écrive l'Art de faire des Comédies
 » en Espagne, où tout s'écrit contre l'Art:
 » vous voulez que j'écrive contre la méthode ancienne qui étoit fondée sur la raison, lorsque
 » j'abandonne les règles de l'Art pour suivre
 » mon caprice? L'Art est véritable, mais le
 » stupide vulgaire ne le connoît pas ».

Il paroît donc que *Lope* a connu & approuvé les règles du Théâtre, qu'il n'observa pas dans ses Comédies, par les raisons qu'il va nous dire: « J'écris en faveur de l'Art qu'ont inventé ceux
 » qui cherchent les applaudissemens du Peuple:
 » comme c'est le Peuple qui nous paye, il est
 » bien juste de lui parler en ignorant, pour lui
 » plaire.

C'est bien là dire clairement qu'il a voulu sacrifier l'intérêt des Lettres au sien propre. Quelques vrais sçavans s'éleverent alors contre

cette licence. *Miguel de Cervantes* la blâme dans plusieurs de ses ouvrages. *Dom Estevan Manuel de Villegas*, *Mesa*, *Micer Andrés Rey de Artieda*, surnommé *Artemidoro*, & plusieurs autres, l'ont attaqué avec force : mais le Théâtre ne put éviter sa décadence. On combat vainement le mauvais goût, quand il devient le goût général d'une Nation.

Dom Pedro Calderon suivit *Lope de Vega* : on peut juger de ses succès par l'idée que nous donne de ses compositions Dramatiques, l'Auteur de la Dissertation Espagnole : « Il est vrai, dit » ce docte écrivain, que *Calderon* fut regardé » comme le Dieu du Théâtre : son génie supérieur » lui fit quelquefois enfanter de grandes choses » au sein de la *petitesse* ; de sorte qu'on peut » douter, dans ce mélange, si ce qu'il a de » foible relève le sublime, ou si le sublime » doit rendre supportable ce qui en est le plus » éloigné.

» *Calderon* n'imitoit personne ; il tiroit » tout de sa propre imagination : il abandonnoit » ses ouvrages à leur sort, sans se mettre en » peine de choisir les circonstances convenables à ses sujets ou d'en écarter les inutiles, & » il méprisa l'étude des Anciens. Ses portraits, » ses images, ses modèles sont fantastiques : » on dir, pour l'excuser, qu'il peignoit sa » Nation, comme si toute l'Espagne n'eut été » composée que de Chevaliers errans & de » fous.

» Ses femmes, au commencement de la

» pièce, font d'une naissance si élevée & d'une
 » fierté si délicate qu'elles inspirent plus crainte
 » que d'amour : mais bientôt la jalousie les
 » fait passer d'une extrémité à l'autre ; elles
 » devoient, sans pudeur, des passions effrénées ;
 » leur exemple devient une école de perdition
 » pour les jeunes personnes de leur sexe, en
 » leur montrant les moyens de tromper la
 » vigilance de leurs parens, & la fidélité des
 » domestiques : il favorise les mariages inégaux
 » & clandestins ; il donne une fausse apparence
 » d'honnêteté & d'héroïsme à ce qui mérite
 » le moins un si beau nom ; il fait voir le vice
 » heureux & triomphant, &c. &c. Ses Person-
 » nages, il est vrai, ont un langage séduc-
 » teur ; mais ils emploient souvent des méta-
 » phores si hardies, qu'elles peuvent être com-
 » parées, pour l'extravagance, aux transports
 » des *Fébricitans* d'Horace : ses amans heureux
 » ou malheureux ne ressembtent à personne ;
 » il n'a pas une peinture naturelle, pas une
 » seule image qui ne blesse la raison & les règles
 » de l'Art ».

En adoptant le fond de cette critique, M.
 de Velasquez la trouve trop outrée ; elle
 lui paroît inutile pour décrier un Auteur aimé
 du Peuple. Il faut cependant avouer avec *Dom*
Ignace de Luzan, que *Lope* & *Calderon* ont
 beaucoup d'esprit & d'invention, qualités essen-
 tielles pour former les grands Poètes. On admire
 dans *Lope* l'admirable facilité de son style, &
 l'habileté à peindre les caractères ; *Calderon*

enchante par la noblesse de sa diction, qui est toujours aussi claire qu'élégante. On estime la manière ingénieuse avec laquelle cet Auteur a su entrelasser les endroits intéressans de quelque-unes de ses pièces, pour tenir le spectateur en suspend; telles sont *Primero soi yo*, (je suis le premier); *Dar tiempo al tiempo*, (donner du temps au temps); *no hai burlas con el amor*, (il ne faut point badiner avec l'Amour) (1), & plusieurs autres.

Solis n'est pas inférieur à *Calderon*, pour l'élégance naturelle & la noblesse du style; il a laissé quelques Comédies estimées, entre lesquelles on nomme avec éloge la *Gitanilla de Madrid*, (la jeune Bohémienne de Madrid); *El Alcazar del secreto*, (la foterresse ou le palais du secret); *un bobo haze ciento*, (un sot en fait cent).

Quelques Comédies de *Moreto* méritent aussi des louanges, particulièrement son *el desden con desden*, (dédain pour dédain).

El hechizado por fuerza, (l'enforcé par force), de *Dom Antonio Zamora*, est une Comédie écrite avec une habileté singulière, & très-conforme aux règles de la Poésie Dramatique. On doit à peu près le même éloge au *Castigo de la miseria*, (le châtiment de la misère), du même Auteur.

(1) Voyez la Traduction de cette Pièce, dans le Théâtre Espagnol, imprimé à Paris, en 1770, chez de Hansy, au troisième vol. par. 5. On desireroit bien que cet excellent Ouvrage fut continué. Il est de M. *Linguet*, &c.

Les ouvrages Dramatiques de *Dom François Candamo* méritent l'estime avec laquelle ils ont été reçus du Public : le style en est élégant : ils sont pleins d'esprit & de connoissances peu communes : la vraisemblance , la décence , la propriété des incidens & des personnages y sont exactement conservés.

Enfin *Dom Joseph Canizaces*, donnant à la Poésie comique un tour que ses devanciers n'avoient pas connu, a composé plusieurs Comédies qui ont obtenu des applaudissemens. On voit des mœurs bien peintes , & des caracteres soutenus dans celle du *Domine Lucas*, & dans le *Musico por el amor*. On y trouve d'heureux sujets , un style convenable à la Comédie , de la finesse & des graces dans les détails , de la dignité dans les principaux personnages , en un mot , des qualités qu'on cherche en vain dans les autres Poètes comiques d'Espagne.

Outre les Comédies dont on a parlé avec éloge , les Espagnols en ont plusieurs qui , sans être au premier rang de l'invention , de l'esprit & du style , ne s'écartent pas beaucoup des règles de l'art. C'est l'idée , qu'on donne de deux piéces de *Dom Domingo de Blas*, intitulées *Fuera venedra , quien de Casa nos echara* ; (il viendra de loin celui qui nous mettra à la porte) *Abre el ojo*, (ouvrez les yeux) & d'une partie de celles de *Dom Francisco Roxas*, qui a observé fort soigneusement les bonnes règles de la Poésie Dramatique.

La razon contra la moda (le préjugé à la mode), que *Dom Ignace de Luzan* a traduit du François de Nivelles de la Chaussée, a paru digne de toutes sortes d'éloges. Il n'en est pas de même de la traduction de l'Avare, (*el Avariento*) & du Malade Imaginaire, (*el Enfermo Imaginario*) de Moliere. Quand la Nation Espagnole, dit M. de Velasquez, jouira d'un génie supérieur tel que Moliere, il lui sera permis d'espérer non-seulement que les meilleures pièces du Théâtre François ne perdront rien dans sa Langue, mais qu'elle atteindra par ses propres forces à la perfection du Comique.

L A T R A G É D I E.

Dom Augustin de Montiano, a éclairci avec tant de soin l'Histoire de la Poésie Dramatique d'Espagne, qu'on se bornera ici à l'extrait de ses deux Discours. Il place l'origine de la Tragédie Espagnole à la fin du quinzième siècle ou au commencement du seizième. *Vasco Diaz Tanco de Frenegal* écrivoit vers ce temps là ses Tragédies, intitulées *Absalon, Ammon, Saül & Jonathas* (1) sur le mont Gelboé; d'où l'Auteur conclut que la Tragédie Espagnole est aussi ancienne que celle des Italiens. En effet, il n'en ont point de plus reculées que la *Sophonisbe* du Trissin: & une autre sur le même sujet composée en 1502, par *Galeoto*, Marquis

(1) On croit que cette dernière n'a pas été imprimée.

de Carreto La *Hecuba triste*, & la *Venganza de Agamemnon*, de Maître *Hernan Perez de Oliva*, ne furent publiées avec ses autres ouvrages, qu'en 1586; mais elles furent composées avant les années 1533 ou 1534, temps où mourut leur Auteur: ces deux Tragédies, écrites en prose, sont conformes aux règles de l'Art & dans le vrai goût des Grecs.

Dom Montiano penſe avantageuſement de deux Tragédies du Frere *Jérôme Bermudez*, intitulées *Niſe laſtimosa*; (Niſe éplorée), & *Niſe laureada*, (Niſe couronnée), publiées par leur Auteur, en 1577, ſous le nom ſuppoſé d'*Antonio Silva*. Le ſtyle & la nombreuſe verſification y ſuppléent, en quelque forte, au défaut d'unité.

En 1588, *Juan de la Cueva*, publia quatre Tragédies intitulées *Los ſiete Infantes de Lara* (Les ſept Infants de Lara); *La muerte de Ajax Telamon*, (la mort d'Ajax); *La muerte de Virginia*, (la mort de Virginie), *El Principe tiranno*, (le Prince tyran). L'Auteur compare ces quatre pieces à celles de *Jérôme Bermudez*: il fait auſſi mention de deux Tragédies de *Gabriel Laſſo*, imprimées en 1587, intitulées *la honra de Dido reſtorada* (l'honneur de Didon rétabli), & *la deſtruction de Conſtantinople*.

Quoiqu'il n'en porte aucun jugement dans ſon Diſcours, on ſçait qu'elles n'ont rien d'eſtimable, ni pour la diction, ni pour le plan.

On regrette, ſur le nom ſeul de *Dom Guillin*

de *Castro*, que la Tragédie de *Dido y Eneas*, dont il est l'Auteur, n'ait pas été publiée. Celle de *Los Amantes*, de *Nicer Andres Rey d'Artieda*, mérite des éloges. Elle fut imprimée en 1581, & son succès même la rend aujourd'hui très-rare. *Miguel de Cervantes* loue beaucoup la *Jabela*, la *Filis* & la *Alexandra*; mais sans en nommer l'Auteur, & sans nous apprendre si elles sont imprimées. *Alonzo Lopez Pinciano* rend témoignage qu'il vit représenter la *Iphigenia*; & l'on en ignore pas moins si elle a été publiée. *Juan de Maladra* se donne pour Auteur de l'*Absalon*, qui ne se trouve pas non plus imprimé.

En 1609, on publia cinq Tragédies de *Christophe Virves*, intitulées la *gran Sémiramis*; la *cruel Cassandra*; *Atila furioso*; la *Infeliz Marcela*, & *Elisa Dido*. Ces pieces sont inégales; mais la dernière est la plus régulière. *Christophe de Mesa* publia *el Pompeyo*, en 1618, & n'y observa pas les regles qu'il connoissoit.

Le Licentié *Mexia de la Cerda* a donné *Dona Inés de Castro*, qui est une piece médiocre. Les *sept Enfants de Lara*, de *Hurtado Velarde* ne méritent pas plus de considération.

Quoique l'on trouve quelques fautes dans l'*Hercule furieux*, de *Francisco Lopez Zarate*, publié en 1651, on met cette Tragédie Espagnole au rang des moins irrégulières; le style d'ailleurs en est fort noble. Le *Paulino* de *Dom Thomas de Arnobe y Corregel*, imprimé en 1740, mérite peu le nom de Tragédie.

M. de Valesquez abandonne ici son guide, (M. de Montiano) pour faire l'éloge de M. de Montanio lui-même & de ses Tragédies, *Virginie* (1) & *Ataïlphe* (2), où l'Auteur a rigoureusement observé toutes les regles du Théâtre.

Personne, jusqu'à nos jours, n'avoit donné, en Espagne, sur l'art Dramatique des réflexions plus précises, plus circonstanciées, ni plus judicieuses, & personne ne les a mieux mises en pratique que M. Montiano.

L E P O È M E É P I Q U E.

Les Grecs & les Latins n'ayant eu qu'un *Homere* & un *Virgile*, qui se soient distingués dans la Poésie Epique, il n'est pas surprenant que ce genre n'ait pas encore été porté à sa perfection chez les *Castillans*: cependant M. de Valesquez croit pouvoir assurer qu'il n'y a aucune langue vulgaire qui ait autant de Poèmes Epiques que la sienne.

Les Portugais disputent le même honneur à toutes les autres Nations, & se fondent sur le Poème de la *Perte de l'Espagne*, trouvé avec d'autres écrits, dans le Château de Loufan,

(1) Voyez les *Memoires de Trévoux*, Décembre 1750, art. 150.

(2) J'ai publié à la fin de mes anciens Opuscules, (en 1771), l'Extrait détaillé d'*Ataïlphe*. Le *Houcq*, Libraire, à Lille en Flandres, en a encore quelques Exemplaires, J'avois également fait l'Extrait de *Virginie*, que je n'ai pu retrouver dans mes Papiers.

lorsqu'il fut pris sur les Maures , par leur premier Roi , c'est-à-dire , au commencement du douzieme siecle. Ce Poëme étoit en vers Portugais de douze syllabes: *Manuel Faria y Sousa*, qui en rapporte quelques stances , assure qu'il paroïssoit ancien dans le temps même qu'il fût découvert.

Dans la Vie de *Luis de Camoëns* , Faria prouve que le Poëme de *Las Lusíadas*, (la Lusíade), est antérieur à celui de Tasse. Camoëns naquit en 1517 , & son Poëme fut publié la premiere fois en 1572. *Torquato Tasso* ne vit le jour qu'en 1544, & ses Poésies ne commencerent à paroître que neuf ans après *las Lusíadas*. *La Jérusalem délivrée* fut imprimée, non complete , en 1581 , & complete à Venise , en 1582.

La Jérusalem conquise parut la premiere fois en 1592. Il est donc bien prouvé que les Portugais perfectionnerent l'Epopée avant les Italiens. Dans la suite de ses Commentaires sur *las Lusíadas* , Faria prouve encore que le Tasse s'est efforcé en plusieurs endroits d'imiter le *Camoëns* , & qu'il lui a même dérobé ses plus heureux traits.

A l'égard de l'Espagne , on ne connoît pas de plus ancien Poëme que celui de *la Vie & faits d'Alexandre* , composé par le Roi *Dom Alonzo* , le sage. Ensuite vient celui des *travaux d'Hercule* , par *Dom Enrique de Villena* , & celui des *faits d'Hercule* , par un anonyme. *Juan de Mena* possédoit le style Epique : on en

voit des traces dans ses Ouvrages , malgré la grossièreté de son siècle , & l'habitude qu'il avoit de latiniser ses mots , que cette affectation rend obscurs. Ce jugement sur le style de *Juan de Mena* est celui de l'Auteur du Dialogue des langues.

C'est dans le genre Epique qu'il semble que les Poètes Castillans ont voulu donner l'essor à leur enthousiasme ; lorsque la bonne Poésie commença à naître parmi eux , sous *Charles-Quint* , les actions de ce Monarque fournirent une ample matière aux beaux esprits d'Espagne. *Dom Luis Zapata* écrivit alors son *Charles-le-Fameux* ; *Dom Jérôme d'Urrea* , son *Charles-le-Victorieux* , & *Jérôme Samper* la *Caroléade*. Mais , au fond , ces trois Poèmes n'ont rien de plus merveilleux que ceux de *Christophe de Mesa* , qui porte le titre de *Restauracion de Espana* , & les *Navas de Tolosa* (1).

Alonzo Lopez Dinciano , qui a fait voir dans d'autres écrits qu'il connoissoit bien les regles de l'art ne les a pas observées dans le Poème du *Delayo*. On peut dire la même chose de *Francisco de Mosquera* , dans sa *Numantina*.

Le Poème de l'*Invention de la Croix* , de *Francisco Lopez Zarate* , seroit supportable , si le style en étoit moins rude , les vers plus harmonieux , & s'il y avoit plus de chaleur & d'enthousiasme : mais ces défauts regnent dans tout

(1) *Les Campagnes ou Plaines de Toulouse.*

les Ouvrages du même Auteur. La *Malthea*, par *Hipolito Sanz*, n'a rien du Poëme Epique, pas même le style. On nous donne la même idée du *Leon d'Esparna*, de *Pedro de la Vezilla*; de la *Gigantomachia*, de *Manuel Gallegos*; du *Monferrate* (1), de *Christophe Virvès*; de la *Christiada* du Frere *Diego de Hojeda*; de la *Napoles restaurada*, du Prince d'*Esquilache*; de la *Mexicana*, ou le valeureux *Cortez*, de *Gabriel Lasso de la Vega*; de la victoire de *Roncesvalles*, de *Bernard de Balbuena*; de la *Saguntina*, du Frere *Lorenzo Jamora*; de la *Argentina*, de *Dom Martin del Barco*; du *Macabeo*, de *Miguel de Silveira*; & du Poëme de la *Création du Monde*, d'*Alonzo de Azevedo*.

Lope de Vega n'a pas mieux réussi dans l'Épopée que dans la Poésie Dramatique. Sa *Dragontea*, son *Isidro*, & sa *Jérusalem conquise* sont remplis de défauts. Il seroit à souhaiter que l'on publiât l'examen du Poëme de la *Jérusalem*, par *Juan Pablo Martio Rizo*. M. de Montiano en possédoit le manuscrit.

La conquête de la *Bétique*, composée par *Juan de la Cueva*, publiée à Séville en 1603, mérite plus d'attention. Son Auteur s'écarte quelquefois des Loix du Poëme Epique, pour s'attacher trop scrupuleusement à la vérité de l'Histoire; mais son style noble, élevé, nombreux, & son imagination fertile, ne per-

(1) Grande Montagne de Catalogne.

mettent pas de le mettre au rang des Poètes médiocres.

Il y a de la dignité dans l'*Auftriada* de *Juan Rufo*, & les vers en sont bons, quoiqu'il y ait des choses basses & peu dignes du Poème Epique.

L'Eloge de *Lupercio Leonardo de Argensola*, qu'on lit à la tête, fait honneur au Poète. *Dom Alonzo de Hercilla* composa l'*Araucana* (1), continuée avec peu de succès par *Dom Diego de Santestevan*. *Hercilla* avoit du génie, & connoissoit les regles du Poème Epique, quoiqu'il ne les observât pas toujours. Il y a d'excellens morceaux dans l'*Araucana*, surtout celui du raisonnement que *Colocolo* fait aux Indiens. On compare le discours de ce barbare avec celui Nestor aux Généraux Grecs, à l'occasion de la discorde qui s'étoit élevée parmi eux, pour une captive; ce morceau d'*Hercilla* paroît à M. de Voltaire (2) surpasser infiniment celui d'Homere, dans lequel il trouve des défauts, & être le seul bon de ce Poème Espagnol. M. de Velasquez dit que ce jugement est exagéré, & peu solide de toutes façons.

L' E G L O G U E.

Les couplets de *Mingo Rebulgo*, & les Dialogues Pastoraux de *Juan de la Enzina*, sont

(1) Contrée de l'Amérique.

(2) Essai sur le Poème Epique. Chap. 8.

bien éloignés de mériter le titre d'Eglogues. Cette espece de Poésie parut en Espagne dans le bon siecle , & l'origine en est dûe à *Boscan* , & à *Garcilasso* , *Dom Diego de Mendoza* , qui l'employèrent du moins les premiers avec art. Les Eglogues de *Pedro de Padilla* sont bonnes , & seroient meilleures encore , s'il n'y avoit pas inféré ses *Letrillas* (1) , qu'il avoit composées sans doute pour des sujets tout différens. Celles du *Prince d'Esquilache* & celles de *Pedro Soto de Roxas* , ont aussi leur mérite. Entre celles de *Lope de Vega* , les connoisseurs en comptent quelques-unes qu'ils préfèrent à la plus grande partie de ses Ouvrages. *La Bucolique du Tage* , que *Quevedo* a publiée sous le nom du Bachelier *Francisco de la Torre* , contient d'excellentes pieces. *Francisco Lopez Zarate* a voulu aussi se mêler de cette espece de Poésie ; mais il n'a fait que montrer la foiblesse de son génie , celle de son invention , & le style dur & pesant qui caractérise ses Ouvrages.

M. *Montiano* a composé de très-bonnes Eglogues ; & s'il s'étoit déterminé à les publier , elles auroient été sans doute aussi favorablement reçues que ses autres productions.

Les Eglogues sur *la Chasse d'Adonis* , de *Dom Joseph Parcel* , jouissent d'une grande réputation , sans avoir jamais reçu les hon-

(1) Petits Couplets pour être chantés.

neurs de la Presse. Ce sont les premières Pastorales, sur la Chasse, qui aient été composées en Espagnol.

L' O D E.

Garcilasso est le premier Castillan, qui ait traité l'Ode avec régularité. Il eut pour imitateurs *Jérôme Bermudés*, dans les Chœurs de ses Tragédies ; *Dom Francisco de Medrano* ; *Dom Estevan Manuel de Villegas* ; Frere *Luis de Leon* ; les deux *Argensolas*, & *Dom François de Quevedo*, particulièrement dans ses Ouvrages publiés sous le nom supposé du Bachelier *Francisco de la Torre*. *Medrano* & les deux *Argensclas* se sont proposés pour modèles, la dignité & le jugement d'*Horace* ; *Villegas*, la douceur & la tendresse d'*Anacréon* ; *Quevedo*, l'enthousiasme & l'élévation de *Pindare*. Toutefois, dans les Odes que *Quevedo* a publiées sous le nom de *la Torre*, l'élégance & l'harmonie de l'expression brillent plus que le sublime des idées. Frere *Luis de Leon* sut réunir, dans ses Odes, toutes les graces des Poètes Grecs & Latins. *Dom Ignace de Luzan* a succédé à ces grands Hommes, & soutient aujourd'hui le bon goût de la Poésie Lyrique.

L' E L E G I E.

Boscan & *Garcilasso* ont donné naissance à l'Élégie, dans la Poésie Castillane. Ensuite

Dom Estevan Manuel de Villegas tenta le même genre , & ne s'y distingua pas moins que dans ses autres Ouvrages. Frere *Luis de Leon* traduisit quelques Elégies de *Tibulle*. Celles du Prince d'*Esquilache* , de *Dom François de Quevedo* , & de *Dom Diego de Mendoza* , font honneur à ces trois Poètes. *Lope de Vega* en a fait aussi quelques-unes assez bonnes , auxquelles on peut ajouter les Elegies sacrées du Comte de *Rebolledo* , qui sont une paraphrase des Lamentations de Jérémie.

L' I D Y L L E.

Boscan commença le genre de l'Idylle en Espagne , par la traduction de la Fable de *Léandre* , prise du Grec de *Musée*. L'Histoire de *Pirame* & *Thysbé* , & le Chant de *Polyphème* , tous deux traduits d'*Ovide* par *Castillejo* , sont des morceaux excellens. On ne parle pas avec moins d'éloge de la Fable de *Xenil* (1) , composée par *Dom Pedro de Espinosa* , & publiée dans le Recueil qui a pour titre , *Fleurs des Poètes illustres de l'Espagne*. Les Idylles de *Dom Estevan Manuel de Villegas* approchent beaucoup de celles de *Théocrite* , dont il a traduit quelques-unes. L'Idylle sacrée du Comte de *Rebolledo* , qui contient la *Vie de Notre-Seigneur* , tirée des *Evangelies* , mérite de l'estime. *Quevedo* com-

(1) Riviere du Royaume de Grenade.

posa quelques pieces du même genre , qui ne sont pas inférieures à celles de *Moschus* , de *Bion* , & de *Théocrite*. C'est *Dom Ignace de Luzan* qui se distingue aujourd'hui dans ce genre de composition ; son Idylle de *Léandre & Héro* mérite toute sorte d'éloges.

L A S A T Y R E.

Les *Coplas* ou Stances de *Mingo Rebulgo* sont les premières Satyres qui aient été composées en Castillan , depuis celles de l'Archiprêtre de *Hita*. Les uns les attribuent à *Juan de Mena*, d'autres à *Rodrigo de Cota*; & le Pere *Mariana* , qui a fait des notes sur ces *Coplas* , les donne à *Hernan Perez del Pulgar*. *Boscan* fit une Satyre contre les Avarés : *Jérôme de Villegas* traduisit assez bien la dixième de *Juvenal*. Celles de *Bartheleme de Torres Naharro* , méritent d'être lues ; & plus encore celles de *Christophe de Castillejo* , qui avoit un génie particulier pour cette espèce de Poésie. Entre ses compositions satyriques , on distingue ses couplets contre les vers d'Amour ; ceux contre les Poètes de son temps , qui abandonnoient la mesure Castillane , pour l'Italienne ; les Dialogues sur l'état des Femmes & sur la vie des Courtisans ; ceux d'entre l'Auteur & sa plume , & ceux entre la vérité & la flatterie. Tout le monde s'accorde à trouver un agrément & des graces infinies dans les compositions de *Castillejo*. Personne , avant lui ,

(en Espagne) n'a mieux réussi à rendre le vice ridicule. Les deux *Argensolas*, dans leurs Satyres, affectent beaucoup d'imiter Horace; *Quevedo* & *Dom Luis d'Ulloa* imitent Juvenal; *Gongora* semble avoir pris Perse pour modele. La Satyre contre les mauvais Écrivains du siecle, publiée sous le nom supposé de *George Pitillas*, dans le Journal des Sçavans (de l'Espagne), est l'ouvrage d'un homme d'esprit qui connoissoit les meilleurs originaux de la Satyre Latine.

P O E M E D I D A C T I Q U E.

Le Poëme didactique n'a pas fait de grands progrès en Espagne. La Morale offre un *Doctrinal de Gentileza*, du Commandeur *Ladueña*, qui se trouve dans la Collection générale (édition d'Anvers, en 1573, pag. 340): les cent *Traitéés des Sentences remarquables de Melchior de santa Cruz*, imprimés à Toledé en 1576. Les *Sentences générales de Francisco de Guzman*, publiées à Valladolid, en 1581. Les 400 *Réponses à autant de Questions* de *Dom Fadrique Enriquez*, Amiral de Castille, imprimées à Valladolid, en 1550. Ces Réponses de l'Amiral sont adressées à Frere *Luis de Escobar*, de l'Ordre de S. François, Auteur des Questions.

Dans l'Art militaire & politique, on nomme *la Selva militar y politica*, du Comte de *Rebolledo*. *Lorenzo Suarez de Figueroa* mit

en vers les *Regles militaires*, ouvrage d'*Antoine de Comazan*, & les fit publier à Venise en 1588. Les *Problèmes* de Philosophie naturelle & morale du *Docteur Villalobos*, publiés à Zamora, en 1543, & la *suma de Philophia natural*, d'*Alonzo de Fuentes*, imprimée, à Séville, en 1547, sont deux Poèmes Philosophiques dont on parle sans éloge.

La Description du Royaume Galice, en vers de douze syllabes, par *Luis de Molina*, natif de Malaga, & publiée à Mondenodo, en 1550, est un morceau estimé dans son genre. *Paulo de Cespedes*, de Cordoue, fit un Poème sur la Peinture, en octaves, dont on trouve des fragmens dans l'Art de peindre de *Francisco Pacheco*. Le Comte de *Rebolledo* a donné une espece de Poème généalogique sur la succession des Rois de Danemarck, intitulé *las Selvas Daninas* (1).

L'ÉPIGRAMME.

Le titre d'Epigramme qu'*Andreas Rey de Artieda* donne à une grande partie de ses poésies, semble marquer qu'il n'avoit pas une juste idée de ce genre de composition. *Lope de Vega*, *Luis d'Ulloa*, & les deux *Argensolas* en ont mieux observé les regles. Aussi M. de Velasquez ne reconnoît-il pas d'autres Epigrammatistes en Espagne.

(1) *Les Forêts dangereuses.*

LA POÉSIE BURLESQUE.

La Poésie Burlesque demandant un génie particulier, dont le mérite (si c'en est un) consiste à rendre plaisamment les plus grandes sottises, il n'est pas surprenant que dans un grand nombre d'Ouvrages de ce genre, l'Espagne en compte fort peu de bon. Cependant la *Moschea*, de *Joseph Villa Viciosa*; la *Gatomachia*, que *Lope de Vega* mit au jour avec d'autres morceaux sous le nom emprunté de *Thome Burguillos*; la *Proserpina* de *Silvestres*; la *Burromachia*, de *Dom Gabriel Alvares de Toledo*, sont du moins des Poëmes ingénieux, dont on vante le style. On donne aussi des éloges à deux Comédies bouffonnes, la *mort de Baldivinos*, par Jérôme de *Lanceo*; & le *Cavalier Olmedo*, de *Francisco de Monteser*.

M. de Velasquez passe au dernier article de sa dissertation, qui comprend, sous le nom de choses qui appartiennent à la Poésie, les collections des Poètes Castillans, les Commentaires sur les Poètes, les traductions des Poésies étrangères (1), en Langue Castillane, & les

(1) Ce point doit nous intéresser d'avantage. Les Espagnols ont, du Provençal ou du Limoufin, la Traduction d'*Ausias March*, par *Balthasar de Romani*, publiée à Valence, en 1539; & celle du même Ouvrage, par *Montemayor*, imprimée à Sarragosse, en 1562, & à Madrid, en 1579. Du Portugais ils ont la *Lusiade* du *Camoens*, par *Tapia*, à Salamanque, en 1550; par Cal-

Ouvrages écrits en Castillan sur la Poésie. Mais reconnoissant que ce détail le conduiroit trop loin, il renvoye ses Lecteurs à la Préface d'un recueil de Poèmes choisis, qui avoit été promis par l'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole, *Dom Luzan*, & qui est

dera à Alcala de Henarez, en 1588, & par Enrique de Garcez. De l'Italien ils ont le Poème du *Dante*, par Dom Enrique de Villena, & ensuite par Fernandez de Villegas, à Burgos, en 1515. *Les Triomphes de Pétrarque*, par Hernando de Hozes, à Medina del Campo, en 1554. *Les Poésies de Pétrarque*, par Frenado Daillon : l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, par Fernand Dalcozer, à Toledé, en 1510; & ensuite par Jeronimo de Urrea, à Lyon (en France), en 1556; à Bilbao, en 1583; & à Toledé, en 1586. *Les Larmes de St. Pierre du Transilo*, par Galvez de Montalve, à Toledé, en 1587; & par Jean Sedenó. Le *Pastor-fido* du Guarini, par Suarez de Figueroa, à Valence, en 1609; & par Isabel Correa, à Anvers, en 1694. La *Jérusalem* du Tasse, par Jean de Senedo, à Madrid, en 1587. L'*Aminte* du Tasse, par Juan Xauregui, à Séville, en 1618. La *Mérope* de Maffei, par Dom Joseph-Antoine de Xaraquemada, de l'Ordre de S. Jacques. Du François, le *Cinna* de Corneille, par le Marquis de S. Jean, en 1713 & 1731. Le *Britannicus* de Racine, par Dom Juan Trigueros, sous le nom anagrammatique de Saturio Iguren, à Madrid, en 1752. L'*Athalie* de Racine, par Dom Eugenio de Laguno, à Madrid, en 1754. La *Femme Docteur*, (Comédie satyrique contre les Jansénistes), par Dom Joseph-Antoine Porcel. Le *Lutrin* de Boileau, par le même. Le *Préjugé à la Mode*, de la Chaussée, par M. de Luzan. *Dom Alonzo d'Alda*, traduit actuellement, (en 1755). Le Poème du *Paradis perdu*, de Milton, en vers libres, & c'est l'unique Traduction que les Espagnols aient de l'Anglois jusqu'à ce moment.

interrompu par sa mort. On assure néanmoins qu'il doit être continué par une société d'habiles Gens (1). « Dans ce corps des meilleures Poésies » d'Espagne, on se propose, dit-il, de fixer » le bon goût de la Nation, de justifier le sentiment de plusieurs grands hommes sur l'état » actuel de la Poésie Castillane; de donner un » nouvel éclat au mérite de quelques Poètes dont » la mémoire est déjà comme ensevelie, & de » faire connoître aux Etrangers qu'ils ne rendent » point assez de Justice au talent Poétique des » Espagnols ». En matière de Littérature, ajoute M. de Velasquez, ce n'est pas dans les opinions du Vulgaire, presque toujours corrompues, qu'il faut chercher des regles de jugement; c'est dans les écrits des Sages, où le bon goût & l'honneur des Lettres se conservent comme un dépôt sacré, par une tradition inaltérable.

(1) On observera qu'on écrivoit ceci au commencement de 1755.



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LA POÉSIE TOSCANNE (1).

SI le Sçavant Auteur de l'*Origine de la Poésie Castillane*, dont la Dissertation précède celle-ci, reconnoît qu'elle doit une grande partie de ses beautés à la Poésie Provençale (2); *Crescimbeni*, (3), à qui nous devons l'Histoire de la Poésie Toscane, avoue également qu'elle doit beaucoup aux Poètes Provençaux. Elle commença vers l'an 1184.

Pendant le cours de soixante ans, qui peuvent être regardés comme son enfance, elle fut cultivée avec un médiocre succès par quel-

(1) Je les ai publiées dans le Journal Étranger de Juillet 1755, & suivans.

(2) Cette Poésie prit naissance sous Guillaume VIII, Duc d'Aquitaine, vers l'an 1100, & ne subsista que jusqu'en 1450. Son Histoire a été composée par *Nostradamus*, Procureur au Parlement de Provence.

(3) Le Chanoine *Jean-Marie de Crescimbeni*, de Macerata, ensuite Doyen, Archiprêtre, & célèbre Écrivain, étoit à la tête de l'Académie des Arcades; il a fait l'Histoire de la Poésie Italienne, en 6 vol. in-4°. On est étonné de l'immense quantité de Poètes dont il a ramassé les Notices. C'est d'après ce vaste fond de Bibliographie, que l'on donne ces Recherches sur la Poésie Toscane. *Crescimbeni* mourut en 1700.

ques Poètes dont il nous est resté peu d'ouvrages ; tels que *Forchalchiero de Forchalchieri*, *Pier delle vigne*, *Julio d'Alcamo*, *Frédéric II.* Empereur, *Enzo* son fils, Roi de Sardaigne, *Guido Guinicelli*, &c. Mais vers l'an 1250, elle acquit plus de réputation sous la plume de *Guittone d'Arrezzo*. C'est par lui que nous allons commencer l'Abrégé historique de la Vie & du caractère des principaux Poètes de la Langue Toscane, en nous attachant, pour cette méthode, à l'ordre chronologique. Nous ferons connoître, par la traduction, le genre de leur Poésie, en indiquant les meilleures Editions de leurs Œuvres, & les critiques & commentaires qu'on en a faits.

I. GUITTONE D'ARREZZO.

Ce fut vers le milieu du treizieme siecle qu'on vit fleurir *Guittone del viva*, natif d'Arrezzo, vulgairement appelé *Fra Guittone d'Arrezzo*. La Poésie Toscane lui doit beaucoup, puisqu'il l'a tirée du berceau. C'est lui qui donna au Sonnet le nombre de vers, & la forme qu'il conserve encore. Son style est bien moins barbare que celui de plusieurs Poètes de son siecle : ses sentimens sont aussi plus élevés, & quelquefois même on lui trouve des graces. Il nous a laissé un Volume de Lettres qui ne sont pas non plus sans élégance. Mais *Benedetto de Cezena* (1), assure

(1) Dans son traité de *honore Mulierum*, Lib. 4. Ep. 2.

qu'on croyoit *Guittone* beaucoup plus sçavant qu'il ne l'étoit en effet. *L'Allunno* (1) lui donne la qualité de bon versificateur , dont les Rimes étoient toujours riches. Il souffrit impatiemment que le *Dante* & *Cino* eussent pris un effort plus grand que le sien ; ce qui a fait dire , de lui , à *Pétrarque* (2) : « qu'il semble irrité » de n'être pas le premier Poète de son » temps ».

Di non esser primo par ch'ira aggia.

Nous avons un Commentaire de *Jérôme Squarciafico* , sur plusieurs de ses Sonnets , entre lesquels on distingue celui-ci.

« Plus je suis accablé des rigueurs de l'objet » que j'adore , & plus je me plonge dans la » mélancolie qui ronge mon cœur. Hélas ! jespere encore , en voyant l'espoir qui m'abandonne ! Je me dis à moi-même , & je le sens bien , qu'enfin je succomberai sous le poids de mes malheurs. Mais ma peine m'est si douce , que je desire ma perte & que je cours même au-devant. Quelqu'un lisant un jour mes soupirs , dans ces vers , plaindra peut-être la cruauté de mon destin. Qui sçait si celle qui m'a réduit dans ce triste état , reconnoissant mes maux & sa perte , ne donnera pas des larmes à ma mort » ?

Les ouvrages de *Guittone del viva* sont im-

(1) *Nella fabrica del mondo*. N^o. 77.

(2) *Triomphe d'Amour*. Cap. 4.

primés dans la collection de *Bernardo Giunta*, intitulée *Rime di diversi antichi autori, libri dieci*. Le Sonnet, qu'on vient de rapporter, a été traduit en Latin par *Henri Sike*, de Breme, & cette traduction se trouve dans le cinquième tome d'un ouvrage du même Auteur, intitulé : *Bibliotheca Librorum novorum* (1).

II. GUIDO CAVALCANTI.

Guido, natif de Florence, étoit fils de *Cavalcante de Cavalcanti*, d'une maison aussi noble que puissante, & fort engagée dans le parti des Guelphes; tantôt exilé, tantôt rappelé avec honneur, il montra, dans tous les événemens, autant de courage que de constance & de fermeté. La beauté de son esprit égaloit la bonté de son cœur. Au milieu du tumulte des armes, il ne cessa point de cultiver les Muses & l'étude de la Philosophie. On a de lui, en Prose Toscane, des regles pour bien écrire. Plusieurs de ses Poésies sont venues jusqu'à nous, & la sagesse n'y regne pas moins que le génie poétique; sur-tout dans son Poème de *l'Amour terrestre*. *Cavalcanti* jouissoit d'une estime si distinguée, que *Dante* se faisant honneur d'être lié fort étroitement avec lui, le nomme souvent son meilleur ami (2). Il épousa la fille de *Farinata degli Uberti*; mais les seuls enfans qu'il ait laissés, sont ses ouvrages, auxquels la Poésie

(1) A Utrecht, 1699. pag. 655.

(2) Voyez l'Ouvrage de Dante, intitulé *Vita nuova*.

Toscane doit une grande partie de son premier éclat ; il mourut à Florence , en 1300 , dans le mois de Décembre.

Ses Poésies se trouvent avec celles de *Guittone d'Arrezzo* , dans la collection de *Bernardo Giunta*. Le premier Commentaire qui ait paru sur son Poème de l'*Amour terrestre* , est de Maître *Egidio Colonna* , qui florissoit dans le même siècle , & qui mourut en 1316. On croit que c'est aussi la première production , de cette nature , qu'on ait publiée sur les Poèmes Toscans. *Celfo Cittadini* a donné de courtes notes sur le même ouvrage , & la Vie du Poète , imprimées à Sienne en 1602. L'*Amour terrestre* eût ensuite pour Commentateurs , Maître *Dino del Garbo* Florentin , *Marsile Ficin* , *Jacques Mini* , *Plinio Tomacelli* , *Jérôme Frachetta de Rovigo* , *François de Vieri* , surnommé *il verino secondo* , & *Fra Paolo del Rosso* , qui , à la fin de son Commentaire , rapporte un Sonnet attribué , dit-il , par quelques-uns , à *Cavalcanti* , en réponse à un autre Sonnet de *Guido Orlandi* , qui prioit notre Poète , au nom d'une Dame , de lui expliquer la nature de l'Amour , (*onde si muove , & onde nasce amor ?*) Mais *Rosso* révoque en doute l'origine de ce Sonnet qui lui paroît plus moderne : sa singularité le rend assez curieux. Le voici.

« Ses yeux (*de l'Amour*) lancent un esprit
 » subtil , qui réveille dans l'ame un autre
 » esprit , d'où naît l'esprit d'aimer qui rend
 » toute sorte d'esprit agréable. Cet esprit pa-

» roît avoir tant de force , que je ne sçaurois
 » le croire un mauvais esprit. C'est cet esprit
 » qui fait trembler l'esprit , & qui rend la femme
 » humble ; de cet esprit sort un esprit doux ,
 » suivi de l'esprit de récompense ; esprit qui
 » fait pleuvoir des esprits , & qui possède la clef
 » de chaque esprit , par la force d'un esprit qui
 » le pénètre.

Malgré tous les *esprits* de ce Sonnet , nous doutons fort qu'un homme de goût le prenne jamais pour modele.

III. D A N T E A L I G H I E R I.

Dante, ou le *Dante* ou *Durante*, naquit à Florence , en 1265 , de la famille d'*Alighieri* , autrefois nommée *Frangipani*, *Elisei*, & *Bello*. Sa femme, qui étoit de celle des *Donati* de Florence , lui donna plusieurs enfans. Il servit utilement sa Patrie , & remplit avec honneur les charges les plus importantes ; mais la faction des *Neri* ayant prévalu à Florence , il en fut exilé ; & , dans l'embarras de ses affaires , il accepta une retraite auprès de *Guido de Polenta*, Seigneur de Ravennés , qui tira de grands avantages de la science de son réfugié. Les Belles-Lettres , & particulièrement la Poésie , reçurent de lui beaucoup d'éclat. Ce fut pendant son exil qu'il composa, en vers Toscans, le célèbre Poème du *Paradis*, de *l'Enfer*, & du *Purgatoire* , où il joint aux plus sublimes talens du Poète , ceux du Philosophe & du Théolo-

gien. On a de *Dante* plusieurs autres ouvrages Latins & Toscans, qui se ressentent de la finesse, de la force & de la profondeur de son génie. Quelques-uns n'ont pas cru que le *Traité Latin de vulgari Eloquentia*, fût de lui; mais les plus Sçavans critiques, y reconnoissent le caractère de son style. Il est le premier qui ait traité des sujets nobles, en vers Toscans. On lui doit aussi, parmi les Modernes, ce genre de critique morale ou de satyre, qui s'attache à peindre les vertus & les vices du siècle. Jamais Poëme n'essuya plus de critiques que sa *divine Comédie* (1); mais on ne lui compte pas moins de défenseurs. Cette différence d'opinion produisit, entre les Sçavans Italiens du seizième siècle, une contestation fort animée, qui n'a pas peu servi à perfectionner leur Poésie vulgaire. Un Anonyme a fort bien apprécié le mérite de notre Poëte, dans le parallèle qu'il en fait avec Pétrarque: il les place tous deux au sommet du Parnasse, dans une verte prairie, où *Dante* est représenté une faux à la main, abattant toute sorte d'herbes & de fleurs; tandis que Pétrarque les cueille avec choix, pour en former des bouquets plus agréables & plus réguliers.

L'application de *Dante* à l'Etude, ne le

(1) C'est le nom que l'on donne communément à son Poëme du *Paradis*, de l'*Enfer*, & du *Purgatoire*.

garantit pas des traits de l'Amour. *Béatrice*, fille d'un noble Florentin nommé *Folco Per-tinari*, subjuga son cœur; il l'a célébrée dans ses vers, sous le nom de *Bicé*. *Dante* mourut à Ravenne, en 1321, & le célèbre *Boccace* nous a donné sa vie.

Ce n'est pas absolument nous écarter de notre sujet que d'emprunter ici le jugement d'un critique moderne sur le fameux Poème de *Dante*:
 « Qu'il me soit permis, dit-il (1), de m'ex-
 » pliquer sur cet Auteur célèbre, si peu connu
 » en France, si vanté des Italiens; le premier
 » Epique, & même le premier Poète un peu
 » considérable qu'ils aient eu, & la source des
 » principales beautés de leur langue. Sa *Di-*
 » *vine Comédie* est partagée en trois actes, ou
 » récits; le *Paradis*, *l'Enfer*, & le *Purgatoire*.
 » Je les ai lus d'un bout à l'autre, & si je ne
 » me flatte point d'avoir tout entendu, je crois
 » être entré du moins dans le dessein du Poète,
 » dans ses vues principales, dans l'ordonnance
 » de sa Fable, & dans toute la fiction. Je lui
 » tiens compte de la glace qu'il a rompue. La
 » barbarie du siècle où il a écrit, l'état de la
 » Philosophie de son temps, de la Religion, de la
 » langue, couvrent une multitude de fautes.
 » J'admire avec transport certaines pensées aussi

(2) Nouvelles Littéraires de France & d'Angleterre, Lettre XX. de Londres, le 30 Novembre 1752, (par M. Clément).

» justes que profondes , une quantité d'images
» fortes , de peintures charmantes , d'expres-
» sions de génie, de traits d'une Poésie aussi bril-
» lante que pathétique. Je m'évanouis de plai-
» sir & de douleur, comme le Poète même ,
» au récit de la trop malheureuse *Francesca*
» *d'Arminio* (1), & de la cruelle mort , du
» Comte *Ugolino* & de ses enfans (2); en
» un mot , un Florentin seroit content de mon
» équité , s'il pouvoit l'être. Mais quelle espé-
» rance de le satisfaire , si j'ajoute qu'avec tout
» ce que je viens de dire , dans les cent chants
» qui forment ce Poème , il n'y en a pas dix
» de vrai génie ?

» Le cadre étoit grand , commode ; il n'y
» avoit aucune sorte de figures qui n'y pût en-
» trer : mais elles y sont entassées avec si peu
» de choix , tant de bigarure , & si peu de va-
» riété réelle ! L'invention de détail est si bi-
» zarre, ou si pauvre ! C'est presque toujours un
» damné , un *échaudé* (3), ou un bienheu-
» reux qui vous conte son Histoire , vous pré-
» dit quelque aventure passée , ou vous résout
» obscurément quelques mauvais doutes. Ima-
» ginez-vous le sixième livre de l'Enéide ,
» allongé en 14000 vers ; quinze fois plus de

(1) Vers la fin du cinquième Chant de l'Enfer.

(2) Trente-troisième Chant de l'Enfer. On verra ce trait à la suite de cet article.

(3) C'est ainsi qu'un mauvais plaisant a nommé les Habitans du Purgatoire.

» récit, & pas plus d'action. Une dégrada-
 » tion d'intérêt & de chaleur qui se fait sen-
 » tir de partie en partie. D'abord l'*Enfer*; c'est
 » c'est ce qu'il y a de plus fort & de plus pi-
 » quant: le *Purgatoire*, après l'*Enfer*, ne pou-
 » voit être que *tiède*, mais son *Paradis* est
 » d'une fadeur, d'une éternité d'ennui... Essayez
 » de le traduire en françois. Si vous pouviez
 » voir quelle peinture il fait des élus & de
 » leur bonheur! Mais les amateurs de l'antiquité
 » pardonneront quelque chose au Poëte, en fa-
 » veur de deux honnêtes Payens, *Riphée* &
 » *Trajan*, qu'il béatifie de son autorité (1),
 » & les ennemis de Rome pourront lui faire
 » grace par haine pour quelques Papes (2) dont
 » il orne les appartemens de son *Purgatoire*
 » & de son *Enfer*, &c.

La meilleure Edition qu'on ait donnée des
 Ouvrages de *Dante*, est celle d'*Alde* le vieux,
 sous ce titre, *il Dante*, 1515. Il en parut une
 autre à Venise, par les soins de *Gio Anto.*
Morando, en 1554, avec des notes très-utiles;
 & une seconde, dans la même Ville, en 1569, par
Domenico Farci, avec avec des argumens, &
 l'explication des mots difficiles, & des allégo-
 ries de chaque chant. L'Académie *della Crusca*
 fit faire à Florence, en 1595, une très-belle

(1) Vingtième Chant du *Paradis*.

(2) Dix-neuvième Chant du *Purgatoire*. Il y met le Pape
Adrien V, pour cause d'avarice; & le Pape *Nicolas III*,
 en *Enfer*, la tête en bas & les pieds en haut, pour simonie.

Edition des Œuvres de *Dante*, mais sans notes. Son Traité Latin, *de vulgari Eloquentia*, (1) fut imprimé la première fois à Paris, in-8°. par *Pierre Carbon*, en 1577.

Dante a eu pour Commentateurs deux de ses fils, *François & Pierre*; *Jacques Lanco*, de Bologne; *Benevento*, d'Imola; *Jean Boccacio*; *Fra Ricardo*, Carme; *Andrea*, Napolitain; *Guiniforte Barzizio*, de Bergame; *Christo*; *Landino*; *François Santovino*; *Bernardin Daniello*, & *Vincent Buonanini*. Le meilleur de tous ces Commentaires est celui de *Lanco*, en langue vulgaire. Il n'y a point d'endroit obscur qui n'y soit éclairci. On en conserve deux autres, en Manuscrit, dans la Bibliothèque de Saint-Antoine, à Padoue, tous deux anonymes; un troisième dans celle de Sainte Sophie, de la même Ville; & un autre encore dans la Bibliothèque de Saint-Laurent, à Florence. Enfin, un Poëte ancien, qui se qualifie de *Frere du S. Esprit*, a fait, en cent vers, un Précis du grand Poëme de *Dante*. Les Sçavans & les Académies d'Italie se sont fait honneur de commenter plusieurs de ses Poëmes fugitifs, publiés à Florence, en 1547, sous ce titre: *Lezioni d'Academici Fiorentini sopra Dante*.

On connoît plusieurs Traductions des Poésies

(1) *De vulgari Eloquentia libri duo, nunc primum ad vetusti & unici scripti codicis exemplar editi, ex libris Corbinelli, ejusdem annotationibus illustrati.*

de *Dante*, en différentes langues. *Balthazar Grangier*, Chanoine de Paris, les a traduites en vers François, imprimés dans cette Ville, en 1597, avec des notes à la fin de chaque chant. On montre dans la Bibliothèque du Couvent *di Monte Oliveto di Chiusura*, au territoire de Sienne, une traduction Manuscrite, en vers Héroïques Latins, qui passe pour l'Ouvrage d'un Religieux du même Ordre. *Antonio della Marca*, Cordelier, a traduit aussi *Dante* en vers Latins; & le Pere *Carlo d'Aquino*, Jésuite, s'est contenté de traduire les comparaisons répandues dans les Ouvrages de ce Poëte, en vers hexametres, imprimés à Rome, in-8°. en 1707.

Dante, pendant sa vie, fut accusé d'hérésie, & même d'athéisme. Il fit sa défense en vers, dont la *bibliothèque Vénitienne de Tomasini* parle avec Eloge.

On pourra juger de la manière & du génie de ce Poëte, par le récit de la mort du Comte *Ugolino*, que nous avons annoncé..... « Je vis
 » plus loin deux êtres misérables, gelés dans
 » le même trou. Ils étoient placés de manière
 » que la tête de l'un portoit sur celle de l'autre.
 » Le premier, semblable à un homme affamé
 » qui dévore un pain, rongeoit avec la même
 » voracité le crâne du second. C'est ainsi que
 » Tydée, pour assouvir sa rage, déchira de
 » ses dents la tête de Ménalippe... Je dis alors
 » à ce barbare : O toi ! dont l'étrange férocité
 » marque sans doute l'excès de ta haine, in-
 » truis-moi de ton nom & des causes de ta

» fureur. Si elle est juste , puisse ma langue
» se dessécher , si , rendu à la lumière du jour ,
» je ne raconte pas ce que tu vas me dire , & ce
» que j'aurai vu.

» A l'instant, il abandonne son horrible proie,
» & , s'effrayant la bouche avec le reste des che-
» veux du crâne qu'il rongeoit , il se prépare
» à me raconter sa déplorable histoire.... Tu
» veux, me dit-il, que je retrace à tes yeux ma
» douleur , mon désespoir & ma rage ! Le sou-
» venir seul de mes maux m'opprime encore
» le cœur ; mais si mes paroles , comme une
» semence féconde , peuvent se répandre , &
» couvrir d'une infamie éternelle le traître ,
» l'inhumain , le monstre que je dévore , je vais
» satisfaire ta curiosité ; ce que toutefois je ne
» pourrai faire , sans verser un déluge de larmes.
» J'ignore qui tu es , & par quel moyen tu as
» pu descendre vivant dans ces abysses. A ton
» langage , tu me parois Florentin. Sçache donc
» que je suis le Comte *Ugolino* , & que le bar-
» bare que je déchire est l'Archevêque *Roger*.
» Il est inutile , je crois , de t'apprendre que ,
» trahi par ce scélérat , je fus surpris , enchaîné
» & condamné à mourir. On ne peut ima-
» giner combien ma mort fût cruelle ; en l'ap-
» prenant, tu comprendras l'excès de sa cruauté
» & de ma haine. Je fus renfermé , avec mes
» enfans , dans une tour obscure. Une ouver-
» ture étroite m'avoit déjà fait voir plusieurs
» lunes (1) , lorsque je fis un songe épou-

(1) Plusieurs mois.

» vantage qui arracha le voile qui couvroit l'a-
» venir.

» Je crus voir l'odieux Roger, chassant un
» un loup & ses louvetaux, vers la montagne
» qui empêche les Pisans de voir Lucques.
» Il étoit accompagné des *Sismondi*, des *Gua-*
» *lardi*, & des *Lanfranchi*, qui le suivoient
» avec des chiens maigres & affamés. Après
» une course légère, le loup & ses petits me
» parurent rendus, & furent bientôt mis en
» pieces par les dents tranchantes des chiens.
» Je m'éveillai alors en sursaut, avant l'aube
» du jour, & j'entendis pleurer mes enfans,
» quoiqu'endormis, & me demander du pain...
» Tu as l'ame bien dure, me dit-il en s'inter-
» rompant, si tu ne te sens pénétré de douleur
» en réfléchissant sur ce qu'un pressentiment se-
» cret m'annonçoit de funeste : si tu ne pleures
» point, eh ! de quoi pleureras-tu !... Nous
» étions déjà tous éveillés, poursuivit-il, &
» c'étoit l'heure à laquelle on nous apportoit
» la nourriture. Chacun de nous étoit incer-
» tain de son sort, par la vive impression que
» cet affreux présage avoit faite sur notre es-
» prit. Un bruit soudain, mais étrange, nous fit
» frémir : hélas ! j'entendis clouer la porte de
» notre horrible prison. Aussi-tôt j'envisage mes
» enfans sans proférer un seul mot. Je ne ver-
» fai point de larmes ; j'étois immobile & pétri-
» fié. Mes enfans pleuroient, & mon petit An-
» selme me dit, ah ! mon pere ! pourquoi nous
» regardez-vous ainsi ? Je ne répondis point,

» & demeurai absorbé dans ma douleur , tout
 » le jour & toute la nuit, jusqu'à ce que le
 » Soleil reparut. Un foible rayon , jettant
 » alors une lumiere affreuse dans la tour,
 » me fit voir , dans mes quatre enfans abba-
 » tus , pâles , défaits , ma triste & véritable
 » image. Dans le transport de ma douleur , je
 » me mordis les mains. Mes enfans, croyant que
 » la faim me jettoit dans cet accès de rage ,
 » se leverent tous, & me dirent: ah ! trop mal-
 » heureux pere ! il nous fera bien moins cruel
 » de te voir manger quelques parties de nous !...
 » Ne nous as-tu pas donné ces tristes chairs ?
 » Tu es le maître de les reprendre.... Je
 » m'apaisai pour ne pas augmenter leurs tour-
 » mens. Nous restâmes deux autres jours dans
 » un effroyable silence. Le quatrieme jour ,
 » mon fils *Gaddo* s'étendit à mes pieds , & me
 » dit d'une voix presque éteinte : ô mon pere !
 » pourquoi ne peux-tu me soulager ?... Il
 » mourut à mes yeux, & je les vis tous périr
 » l'un après l'autre , entre le cinquième & le
 » sixieme jour. Aveuglé déjà par mes pleurs ,
 » je les cherchai en tâtonnant , & ne cessai
 » point de les appeller pendant trois autres
 » jours. La faim alors fit ce que la douleur n'a-
 » voit pu faire. J'expirai.... A peine eût-il fini
 » cerécit épouvantable , qu'avec une nouvelle
 » fureur il se jetta sur le crâne affreux que sa
 » main n'avoit pas abandonné. Ses dents firent un
 » bruit semblable à celles d'un chien monstrueux
 » & affamé , lorsqu'il brise quelques gros os.

» O Pise ! la honte des Peuples qui habitent la
 » belle Italie ! puisque tes voisins sont si lents
 » à te punir , puisse l'Isle de la *Capraya* & de
 » la *Gorgone* , se détacher du sein de la mer ,
 » & former une digue à l'embouchure de l'*Arno* ,
 » pour engloutir dans ses ondes tes odieux ci-
 » toyens , &c. &c.

I V. C I N O D E P I S T O I E.

Ce Poëte, qui étoit de la famille de *Sinibaldi*, florissoit vers l'an 1320. Son goût dominant pour la Poésie l'empêcha si peu de se distinguer dans l'étude des loix , qu'on lui conféra le titre de Juge , qui répondoit alors à celui de Docteur. On le mit au rang de ceux qui ont relevé les graces de la Poésie Lyrique ; mais il n'a laissé, dans ce genre , qu'un petit Ouvrage dont on doit la conservation à la *Signora Ricciarda de Selvaggi* , qu'il avoit tendrement aimée.

On compte, parmi ses disciples dans le droit, le célèbre *Barthole*, & l'illustre *François Pétrarque* qui se fit honneur d'imiter non-seulement les vers & le goût de son maître , mais jusqu'à ses argumens & ses canevas. *Cino* mourut en 1336 , selon le Journal des Sçavans d'Italie (1). On trouve ses Poésies dans le recueil de *Bernardo Giunta* ; elles forment le second livre des dix de cette collection qui fut

imprimée à Venise, en 1532. *Nicolo Pilli* imprima séparément les Ouvrages de ce Poëte, en 1559; & cette Edition fut suivie d'une autre, à Venise, en 1589, par les soins de *Fra Faustino Tasso*.

On donne pour exemple de la Poésie du *Cino*, le morceau suivant (1).

« L'autre jour l'Amour irrité me chercha
 » querelle, & forma contre moi mille plain-
 » tes au Tribunal de la raison, maîtresse sou-
 » veraine des humains. C'est par moi, dit-il,
 » que ce mortel acquit de la réputation dans
 » le monde ; sans moi, il seroit inconnu...
 » Au contraire, lui dis-je, vous êtes la source
 » de tous mes maux : je n'ai déjà que trop
 » goûté le fiel caché sous votre douceur ap-
 » parente. Infidèle ! ingrat serviteur ! repli-
 » qua-t-il, voilà donc la reconnoissance que
 » vous me témoignez, pour vous avoir donné
 » celle qui n'avoit pas son égale sur la terre ?
 » Hélas ! lui repartis-je, que m'a servi ce bon-
 » heur, puisque vous me l'avez si-tôt enlevée !..
 » La raison, qui avoit entendu nos plaintes,
 » jugea qu'il lui falloit du temps pour prononcer
 » une sentence équitable «.

(1) *Ludovico-Antonio Muratori* croit que ce morceau est de *Gandolfo Ferrino*, Poëte Modenois, du seizieme siecle, qui le composa dans le genre de *Cino*, & l'envoya sous ce nom à *Castelvetro*, pour se divertir de la crédulité de ses amis.

V. FRANÇOIS PÉTRARQUE.

Il fuffit, ce femble, de nommer *Pétrarque*, pour rappeler à la fois l'idée d'un Restaurateur des Lettres & du Pere de la bonne Poëfie. Il naquit à Arrezo, dans le Florentin, le 20 Juillet 1304. Sa vie fut très-agitée, tant par fes travaux continuels que par la constante paffion qu'il eût pour *Laure de Sade*, même après la mort de cette aimable Provençale, qui finit fes jours à l'âge de 24 ans. L'habileté de Pétrarque, dans les affaires, le fit aimer & rechercher du Cardinal *Jean Colonne*, du Pape *Jean XXII*, des Seigneurs de *Corregio*, & de *Jacques de Carrara*, Seigneur de Padoue. Ils l'employèrent dans les affaires les plus importantes, & l'honorèrent de dignités & de charges. La multiplicité de fes connoiffances le fit regarder comme le premier génie de fon fiécle, dont il diffipa la barbarie, en rétabliffant les lettres & l'art d'écrire. Les nombreux Ouvrages Latins & Tofcans, en profe & en vers, qu'il a laiffés (1), prouvent fa fécondité fingulière, & fon application au travail. Il cultiva particulièrement la Poëfie, & fit revivre la Poëfie Latine : c'est pourquoi il fut couronné au Capitole à Rome. La Poëfie Tofcane lui eft redevable de cette perfection qui l'a mife au point de ne plus envier les graces de la Poëfie Latine, ni celles

(1) Il y a 18 vol. de fes œuvres.

de la Grecque (1). Ses vers, qui l'ont immortalisé, semblent acquérir plus de vigueur en vieillissant. Plus ils sont lus & admirés, plus on les trouve dignes d'admiration & d'être lûs. *Pétrarque* sçut unir la décence & l'honnêteté à la délicatè galanterie ; talent que n'ont pas la plupart des Poètes, qui ne sçavent point parler d'amour sans alarmer la pudeur.

La grande réputation de *Pétrarque* ne l'a cependant pas mis à l'abri de la critique. *Jérôme Musio*, dans son ouvrage intitulé *Les Batailles*, censure bien des choses dans ce Poète, & *Alexandre Tassoni*, qui a recueilli les passages critiqués par *Musio*, a fait imprimer cette critique à la fin de ses *Considérations* sur ce Poète. *Castelvetro* ne l'a pas non plus épargné dans sa Poétique. L'Académie des *Filergiti* de Forli, avoit établi un Exercice Littéraire, dont l'objet étoit de censurer & de défendre *Pétrarque* : il y a un volume de ces Exercices imprimé en 1699. Le sçavant *Muratori* a aussi critiqué plusieurs choses dans *Pétrarque*, & sa censure se trouve dans le deuxieme volume de son *Traité* sur la Poésie Italienne, imprimé à Modene, en 1706 : mais les défenseurs de ce Poète n'ont pas manqué de répondre à tous ces critiques. Outre ceux qu'on vient d'indiquer, *Nicolas Villani*, *Letio Leli*, le *Cantile*, le *Quatromani* & *Frédéric Mennini* ont trouvé

(1) Emphase patriotique de *Crescimbeni*, que les Lecteurs éclairés réduiront à son juste taux.

bien des choses à dire sur quelques-unes de ses pièces. Enfin, *Pétrarque* censure lui-même un de ses Sonnets, qui commence ainsi : *Quella che'l giovenil mio core Auvinse* ; & , selon *Dolce* , substitua cet autre : *L'ardente nodo , ond'io fui d'ora in ora*. Quelques-uns ont prétendu que le *Triomphe de l'Amour* n'étoient pas de ce Poète ; mais *Le Tasse* , dans ses Lettres Poétiques , prouve que *Pétrarque* les a faits , lorsqu'il étoit un peu avancé en âge ; & il ajoute , à sa décharge , que la Poésie Narrative n'exige pas le même agrément de style que la Poésie Lyrique.

Pétrarque mourut le 18 Juillet 1374 , à Arqua , dans le Territoire de Padoue. Pour échantillon de sa Poésie , *Crescimbeni* rapporte ce morceau.

« Mon imagination m'emporta dans le lieu
 » où réside la belle que je cherche , sans
 » pouvoir la retrouver sur la terre. Je la revis
 » plus belle & moins fiere , parmi les Habitans
 » du troisieme Ciel. Là , me prenant par la
 » main , elle me dit : si mes desirs ne sont pas
 » vains , vous ferez un jour avec moi dans cette
 » sphere. Je suis celle qui vous causa tant de
 » maux , & dont la courte journée a été
 » terminée avant la nuit. L'Esprit humain ne
 » sçauroit comprendre le bonheur dont je jouis ;
 » je n'attends que vous. Ce que vous avez tant
 » aimé , mon voile , est resté là-bas Eh
 » bien ! Que signifie ce silence , ajouta-t-elle
 » en avançant la main ? Au son de ces paroles si

» tendres & si chastes , peu s'en est fallu que
 » je ne sois resté dans ce séjour céleste ».

Dans l'Edition des Poésies de *Pétrarque* faite à Padoue , par *Joseph Camino* , en 1722, in-8. on trouve un Catalogue des meilleures Editions antérieures , disposé par ordre chronologique , & enrichi d'observations. La première est celle d'*Alde Romain* , faite à Venise , en 1501 , sur le manuscrit même de *Pétrarque* , que possédoit *Le Bembe*, Noble Vénitien. *Alde* en fit consécutivement deux autres Editions , l'une en 1514 , estimée la meilleure , & la plus correcte , par *Castelvetro* & par *Musio* ; l'autre en 1521 , aussi bonne que la précédente. L'Edition faite par *Plinio Pietrasanta* , en 1554 , à Venise , in-8. est encore fort exacte ; & elle contient de plus l'explication des mots difficiles. Celle de 1586 , par *George Angelieri* , contient , outre plusieurs notes du *Bembe* , la vie de *Pétrarque* , l'origine de *Laure* , avec plusieurs Epitaphes faites pour elle ; le couronnement de ce Poète , & son Testament. L'Edition de Lyon , de 1574 , qui a été corrigée par *Alphonse Cambi-Importuni* , est très-bonne , & l'Académie *della Crusca* s'en servoit.]

Enfin , les Poésies de *Pétrarque* ont été réimprimées à Modene , en 1711 , par *Barthelemi Soliani*, in-4. sous ce titre: *le Rime de Francesco* , &c. « Les Poésies de François Pétrarque ,
 » collationnées avec le manuscrit de la Biblio-
 » thèque de la Maison d'Est , & avec les fragmens
 » de l'original de ce Poète. On y a joint les

» Considérations d'Alexandre Tassoni, revues
 » & augmentées; les Notes de Jérôme Musio,
 » & les Observations de Muratori, Bibliothé-
 » caire du Duc de Modene, &c. &c... » Cette
 belle Edition est dûe aux soins du docte Biblio-
 thécaire, qui l'a ornée de la vie du Poète écrite
 encore par lui.

A la fin de l'Introduction à la Langue Toscane
 de *Tullio Fausto*, qui est sans date, & sans lieu
 d'impression, on trouve, sous le nom de *Pétrar-
 que*, treize Sonnets, & la Chançon *Donna mi
 viene spesso nella mente*, &c. Mais si ces pieces
 sont vraiment de lui, elles sont du nombre de
 celles qu'il a rejetées.

Il y a peu d'Auteurs Grecs ou Latins qui
 aient eu autant de Commentateurs que *Pétrar-
 que*. Le Journal des Sçavans d'Italie (tome
 second) en donne un Catalogue nombreux.

On conserve dans la Bibliothèque du Vatican
 deux exemplaires manuscrits des Œuvres Poéti-
 ques de *Pétrarque*; l'un écrit de sa propre main
 (1), & l'autre de la main du *Bembo* (2). Il y en a
 deux autres dans la Bibliothèque de Florence,
 que l'Académie *della Crusca* préfère à ceux
 du Vatican, ainsi qu'on le voit par une Lettre
 de cette Académie, adressée à *Ménage*.

Les Poésies de *Pétrarque* ont été traduites en
 Espagnol, en Français & en Latin. Les Sçavans
 d'Italie se sont exercés pendant long-temps à

(1) Cod. 3196.

(2) Cod. 3197.

paraphrafer & à imiter les pièces qui leur plaisoient le plus. On en a aussi travesti quelques morceaux en vers burlesques.

VI. *BUONACCORSO MONTEMAGNO*,
(1360).

Buonaccorso Montemagno, natif de Pistoie, & Citoyen de Florence, s'est distingué parmi les imitateurs de *Pétrarque*. Sa naissance étoit illustre, & *Crescimbeni* observe que les Journalistes d'Italie ont confondu les Seigneurs de *Montemagno* de *Pistoie* avec ceux *Pise*. *Buonaccorso* avoit fait beaucoup de vers; mais il n'est parvenu jusqu'à nous qu'un petit nombre de Sonnets. Ses Poésies galantes sont remplies de traits de la Philosophie Platonicienne qu'il employe à l'imitation de *Pétrarque*. Heureux à rendre ses idées d'une manière élégante & concise, il surpasse autant ses contemporains, qu'il est lui-même surpassé par l'aimant de *Laure*. Comme il y a deux Poètes du nom de *Montemagno*, le vieux & le jeune, il est ici question du vieux, fils de *Jacques Buonaccorso de Montemagno*, & contemporain de *Pétrarque*, au lieu que le jeune florissoit dans le quinzième siècle, & mourut en 1429. Le *Tassoni*, dans ses *Considérations sur Pétrarque*, cite souvent le premier avec éloge. *Quatromani* prétend (1) que c'est le meilleur Poète an-

(1) Dans ses Lettres, p. 256.

cien, après *Pétrarque*. *Vincent Gravina* (1) dit de lui & de *Giusto Conti*, que ce sont deux Poètes qui n'étendent pas autant leurs ailes, & qui ne volent pas si haut que *Pétrarque*, parce qu'ils n'avoient pas un si grand fond de sçavoir, & qui n'embrassent pas une si grande variété de passions; mais qu'ils l'égalent à-peu-près dans le genre agréable & tendre. Voici un essai de de sa Poésie.

« Eloigné de toute autre pensée, & recueilli
 » en moi-même, je me tenois en présence de
 » celui qui voit nos fautes, en le priant ardem-
 » ment de me pardonner mes anciennes erreurs,
 » lorsque la beauté dont l'image est gravée dans
 » mon cœur avec les traits de l'Amour, se
 » présenta devant moi, & parut à mes yeux
 » digne d'être adorée. Il y eut alors chez moi
 » un rude combat: d'un côté, le soin de mon
 » salut me pressoit, & de l'autre, l'objet que
 » j'aime brilloit comme l'étoile qui annonce
 » le jour. Je me tournai vers elle, & je dis:
 » que le Créateur qui lui a donné tant de
 » charmes ne s'irrite pas si je contemple un de
 » ses plus parfaits Ouvrages ».

Les Poésies de *Buonaccorso* furent imprimées d'abord à Rome avec quelques notes, en 1559. Quelques critiques ont soupçonné qu'elles n'étoient pas de lui: mais les Journalistes de Venise (2) ont bien établi leur filiation.

(1) *Rag. Poét. Lib. 2. N^o. 30.*

(2) *Tom. I. ann. 1710.*

Il y a une édition de Venise, de 1567, sans notes, avec *le Rime* du *Bembe*, de *la Casa*, & de *Guidiccioni*. Depuis elles ont été réimprimées séparément à Bologne, en 1590.

N. B. La meilleure édition est celle de Florence, donnée en 1718, par l'Abbé J. B. *Casotti* qui y a joint des notes, & quelques Poésies de *Nicolo Tinuccini*.

VII. CINNO RINUCCINI, (1390).

Cino Rinuccini, d'une maison noble de Florence, a fait des Poésies qui n'ont jamais été imprimées; c'est cependant un des meilleurs Auteurs de son temps qui ayent suivi les traces de *Pétrarque*. Ses vers sont agréables & coulans. Ils étoient manuscrits dans la Bibliothèque du Cardinal *Flavio Chigi*, & il n'y manque rien de ce qui y est prescrit par *Pétrarque*, aux Poètes Toscans. *Mario Equicola* (1) le met au nombre des bons Poètes anciens: on en jugera par cette Traduction d'un de ses plus beaux Sonnets.

« Amour! quelle est cette beauté à la vue de la-
 » quelle les nuages se dissipent & le Ciel devient
 » serein? Eh! quels autres charmes peuvent
 » toucher, quand on leur compare ces graces
 » qui président à tous ses mouvemens! Amour!
 » oui, je te vois embusqué dans ses beaux yeux,
 » chef-d'œuvre de la nature; c'est d'elle & de toi
 » qu'on apprend à ne pouvoir plus s'exprimer

(2) Dans son *Traité de la nature de l'Amour*, *Lib. 5.*

» que par des soupirs. Quand j'aurois les publi-
 » mes talens d'Homere , de Virgile ou du
 » Dante , mon imagination , avec le secours
 » même de leurs Vers harmonieux , ne pour-
 » roient jamais rendre ses traits : car le Créa-
 » teur , en la comblant de ses dons , ne l'a mise
 » dans ce monde passager , que pour montrer
 » un essai de son pouvoir suprême ».

VIII. *FRANCO SACCHETTI*, (1392).

Franco Sacchetti, d'une illustre maison de Florence, mourut au commencement du quinzieme siècle. Sa Patrie connoissant son habileté, l'employa dans les affaires publiques, & le nomma Capitaine de la Romagne; ensuite Gouverneur de *Bibbiena* & de *S. Miniato*. Il fut si universellement estimé qu'*Astorré*, Seigneur de Faenza, le pria de venir prendre le gouvernement de ses Etats. Il avoit écrit des nouvelles en Langue Toscane, avec une grace singuliere, & une grande pureté de langage; mais elles n'étoient pas encore imprimées au temps que *Crescimbeni* faisoit l'histoire de la Poésie Italienne. Elles ont été publiées depuis à Florence, en 1724, en 2 vol. in-8°. Le Sonnet suivant fera connoître le goût de sa Poésie.

« Les plantes, les arbrisseaux, & les fleurs
 » du Parnasse étoient desséchés, & l'on n'y
 » trouvoit plus de ces fruits dont la douceur est
 » si séduisante. Tous les canaux de l'Hélicon
 » étoient rompus, & ne distribuoient plus d'eau
 » aux Poètes altérés de gloire. La parque n'a-

» voit pas épargné les cultivateurs Florentins ,
 » & le Mont étoit désert & abandonné. Vous
 » êtes venus remédier à ce desordre & rétablir
 » les choses dans leur premier état. Vous avez
 » montré ce que peut , avec le courage , le
 » génie , qui , pour réussir , ne dédaigne pas
 » d'imiter ceux qui ont été nos maîtres : l'an-
 » tique laurier du Mont sacré semble reflourir
 » en votre présence pour orner votre front de
 » ses feuilles immortelles ».

Quelques Poèmes de *Sachetti* ont été imprimés par les soins de *Corbinelli* , & *Gravina* en fait l'éloge (1). Il avoit fait des Vers burlesques , & on l'a cru inventeur de ce genre , du moins dans la Langue Toscane.

IX. GIUSTO DE CONTI.

Conti , Romain , de la maison de *Valmontone* , fut illustre par la naissance & par le sçavoir : c'est encore un imitateur de *Pétrarque* dans la Poésie galante. Son œuvre , publiée sous le titre de *Bella Mano* , est très estimée , & il est aussi le dernier bon Poète qui ait survécu à *Pétrarque*. Il mourut en 1452. , & fut enterré à Rimini , dans l'Eglise de Saint François. Idée de sa Poésie.

« Lorsqu'emporté par le desir , je cherche
 » dans mon esprit le moyen d'attacher au pa-
 » pier , s'il est possible , & de dépeindre les
 » beaux yeux qui brûlent mon cœur , je trouve

(1) Rag. Poét. Lib. 2.

» que c'est un ouvrage au-dessus d'un mortel.
 » A la vue de tant de merveilles qui me frappent de toutes parts , le courage , la raison ,
 » & l'art m'abandonnent ; en sorte que , ravi
 » hors de moi-même , j'oublie mon dessein.
 » Mon esprit étant abattu par la grandeur du
 » sujet , mon imagination , qui est suspendue
 » entre l'objet que je contemple & mon cœur ,
 » se représente le mieux qu'elle peut des choses assez belles , mais non pas parfaites ».

Il y a eu deux éditions de la *Bella Mano* , de *Conti* ; l'une à Venise , par *Bernardin de Vitale* , en 1531 : & l'autre à Paris , par *Patisson* , en 1595 , sous les yeux de *Corbinelli* , Gentilhomme Florentin.

N. B. Il y en a , de plus , une faite à Bologne , en 1472 ; une deuxième à Venise , en 1492 ; une à Florence , en 1715 , par l'Abbé *Salvini* , avec des notes ; & cette dernière a été réimprimée en 1750 , avec quelques autres Poésies anciennes.

X. LAURENT DE MÉDICIS.

La Poésie Toscane , qui , sous *Pétrarque* , sembloit être parvenue à sa perfection , ne pouvant plus s'améliorer , prit le train de toutes les choses du monde , & commença à décliner ; en sorte que peu s'en fallut qu'elle ne retombât dans sa première barbarie ; mais *Laurent de Médicis* vint fort à propos pour la soutenir. Il étoit fils de *Pierre-Cosme de Médicis* , surnommé le Pere

de la Patrie, & de *Lucrece Tornabuoni*, qui étoit douée de toutes les vertus. *Laurent* devint un Cavalier accompli, & la fortune seconda bien la nature. Au milieu de la corruption du goût, qui prévaloit tous les jours, tout jeune encore, il maintint la beauté du style, la pureté du langage, la fécondité de la rime, & les vrais ornemens poétiques. Il rappella les graces & les gentilleſſes de *Pétrarque*. Il chanta très-agréablement l'Amour chaſte ; & les Commentaires qu'il a faits ſur ſes propres compositions montrent de quelle maniere il convient de traiter les Amours en vers, & de philoſopher en Poéſie. On a de lui quelques pieces ſpirituelles. On offre le morceau ſuivant pour caractériser cet illuſtre Poète.

« Mon cœur accablé, abattu, convoque le
» conſeil de ſes penſées, les rasſemble toutes en
» ſoi, & après un profond ſoupir, il leur adreſſe
» ces paroles tendres & touchantes : Si quel-
» qu'une d'entre vous eſt diſpoſée à l'amour,
» celui qui vous parle, & qui vous obſerve,
» vous a créées. Pourquoi donc me tourmen-
» tez-vous ſi cruellement en me faiſant la
» guerre ſans relâche ? Une entre les autres lui
» répond : Comme les Abeilles au printemps,
» lorſque Flore vient régner dans les jardins,
» font de la variété des fleurs un doux & agréa-
» ble mets ; ainſi des regards de la belle, de
» ſes paroles, de ſes graces & de ſa beauté,
» nous compoſons une douce amertume qui te
» nourrit ».

Apostolo Zeno possédoit un beau manuscrit des Œuvres poétiques de *Laurent de Médicis*. Ce Prince étoit né le premier Janvier 1448, & mourut en 1492. Pour achever son éloge, il suffit de dire qu'il fut le pere de Léon X, dont le Pontificat est l'époque du bel âge des Lettres en Italie.

XI. MATTEO MARIA BOYARDO,

(1471).

Le Boyardo, né à Reggio, Ville de la Lombardie, essaya d'imiter *Pétrarque* dans ses Poésies Lyriques, qui sont assez bonnes. Il se mêla aussi de l'Épique; & quoiqu'il n'y ait pas parfaitement réussi, son invention, sa facilité d'exprimer les choses, principalement dans son *Roland amoureux*, lui ont fait un nom. Il fit aussi une Comédie, intitulée : *Timon le Misanthrope*, tirée de *Lucien*. Le *Cieco d'Adria* assure que le *Boyardo* avoit encore traduit *Apulée* & *Hérodote*. *Bianchini* (1) dit de ce Poète & du *Pulci*, qu'ils ont été les restaurateurs de la Poésie rustique. Le *Boyard* florissoit vers l'an 1471, & ce fut dans ce temps-là qu'il alla à Rome avec *Borzo d'Este*, qui prit le titre de Duc de Ferrare. On peut dire, à sa gloire, que la corruption du goût, qui étoit presque générale alors, n'influa point sur ses

(1) *Trattato della Sat. Ital.* p. 29. & 54.

compositions ; & c'est ce qu'on peut voir par le morceau suivant.

« Le chant des oiseaux qui volent de bran-
» che en branche, l'air que les fleurs ont par-
» fumé, le transparent des ruisseaux, sont ce
» qui répand dans la vie le plus d'agrémens,
» parce que la nature & le ciel obéissent à celui
» qui veut que tout sente les impressions de
» l'amour. Ainsi l'air, la terre & l'onde sont
» remplis de sons agréables & de doux par-
» fums. En quelque lieu que nous portions nos
» pas, nous respirons un esprit d'amour si vif
» & si brûlant, qu'il ramene la chaleur avant la
» saison. Aux ris & aux doux regards de
» l'Amour, l'herbe reprend sa verdure, la fleur
» se colore, la mer se calme, & le ciel devient
» serein ».

Les rimes de *Boyard*, consistant en Sonnets & en Chançons, ont été imprimées à Reggio, en 1469, & à Venise, en 1501. Sa traduction a été imprimée deux fois à Venise, in-8^o : la première en 1518, & l'autre en 1519. Mais son *Orlando innamorato*, (Roland amoureux) est l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, quoiqu'il l'ait laissé imparfait ; car il n'en a fait que le premier & le second Livre, & neuf chants du troisième ; le reste du troisième Livre, le quatrième, le cinquième & le sixième ont été composés par *Nicolo degli Agostini*. La meilleure édition de ce Poème a été faite à Venise, en 1553, par *Comin Datrino*, in-4^o. Il y en a une au-

tre , auffi de Venife , faite en 1576 , par *Michel Bonello* ; mais elle n'est pas fi correcte. Le *Berni* a refait les trois Livres du *Boyard* , & il y a eu trois éditions de cet Ouvrage ; la premiere à Venife , in-4°. en 1541 , avec ce titre : *Orlando innamorato novamente composto da M. Francesco Berni* ; la seconde , à Milan , en 1542 ; & la troisieme à Venife en 1545. *Merlin Coccaie* , c'est à dire , *Teofilo Folengo* , voulut , à l'envi de *Boyard* & de *François Berni* , faire encore un *Roland amoureux* ; mais son *Orlando* n'a jamais été imprimé.

XII. ANTONIO TIBALDEO , (1480.)

Antoine Tibaldeo , Médecin Ferrarois , fut le pere du style vicieux , appelé *Concettoso*. Il florissoit vers l'an 1480 , temps où la Poésie Toscane étoit entièrement dégénérée , où l'emphase & les pointes d'esprit (*Concetti*) avoient pris la place du style grave & poli de *Pétrarque*. Ce Médecin-Poète excella donc dans ce mauvais genre , jusqu'à ce que *Sannasar* & le *Bembe* commencerent à se faire un nom. Alors voyant que les deux beaux génies le surpassoient dans la Poésie vulgaire , il se mit à faire des vers latins , & il réussit beaucoup mieux. L'Empereur Frédéric III. le fit couronner Poète Lauréat à Ferrare , en 1467. Il mourut âgé de près de quatre-vingt ans , en 1537. Essai de sa Poésie.

“ Mon cœur , en proie à la tristesse , & mes
 „ yeux

» yeux contestent ensemble. Le cœur se plaint
 » de ce que les yeux causent tout son mal ;
 » ceux-ci malheureusement ne peuvent point
 » se corriger de leur habitude, & se tourner
 » ailleurs. Le cœur, qui sent son mal augmen-
 » ter, fait déborder un torrent de larmes , &
 » dirige leurs cours vers les yeux pour étein-
 » dre leur lumière , source de ses peines. C'est
 » ainsi que le Dieu aveugle , armé de son arc ,
 » a semé entre eux la dissention pour me
 » perdre , & il se rit de mon martyre. A qui
 » donc me fier désormais ? Quel remède puis-
 » je chercher à mes maux , puisqu'il se fait en
 » moi une guerre intestine ? «

Tibaldeo ne voulut jamais publier ses Poésies
 Toscanes, & un de ses parens les ayant fait im-
 primer , à son insçu , il en fut très-mortifié ,
 parce qu'il sçavoit bien qu'elles ne lui feroient
 pas tant d'honneur que ses vers latins ?

XIII. GIROLAMO BENIVIENTI , (1490).

Jérôme Benivieni , Florentin , se fit vers le
 même temps une grande réputation. Ses com-
 positions & son style se ressentoient de la
 corruption du goût, mais il étoit très-versé dans
 la Philosophie Platonicienne. Ainsi les senti-
 mens & la doctrine suppléèrent à la beauté & à
 l'agrément du style. Il étoit lié d'amitié avec
Pic de la Mirandole , qui commenta ses Rimes

(1) *Lilio Greg. Giraldis de Poet. nost. temp. Dial. 1.*

sur l'amour céleste. Il mourut à Florence, en 1542, âgé de 79 ans & demi. Voici un morceau de ce Poète.

« Depuis que l'Amour vit s'éteindre l'éclat
 » de ces beaux yeux, d'où il tiroit toute sa
 » puissance, il tournoit souvent autour de moi.
 » avec son arc, pour me blesser. Mais tous les
 » dards qu'il lançoit contre mon cœur se trou-
 » voient trop foibles. Je vivois ainsi en liberté,
 » content, & comme rassasié de mon premier
 » amour; mais, hélas! qu'il est difficile d'évi-
 » ter ces coups! Le cruel prit un arc plus sûr, &
 » ayant épié le temps favorable à son dessein,
 » il arracha d'entre les rochers une branche de
 » laurier, & la planta au milieu de mon cœur,
 » malgré ma résistance: depuis ce temps, il
 » est niché dans ce verd feuillage, & se rit de
 » mon amour ».

Benivieni commenta lui-même les Poésies qu'il avoit composées sur la Beauté divine & sur l'Amour. Il les fit publier, en 1500, à Florence, par *Antonio Tubini*. Ses ouvrages, avec le commentaire de *Pic de la Mirandole*, ont été imprimés à Florence, en 1519, in-8°, & réimprimés à Venise, en 1522, sous la même forme.

XIV. JACQUES SANNAZAR, (1501).

Pendant tout le quinzième siècle, la Poésie Toscane redevint généralement grossière & barbare; mais le seizième en est l'âge d'or, par le grand nombre de beaux esprits qui contribue-

rent à la perfectionner. L'ordre des temps & du mérite nous fait donner (dans ce siècle) la première place à *Sannazar*, plus connu parmi nous comme excellent Poëte latin, que comme Poëte Toscan. Il étoit fils de Nicolas *Sannazar*, & de *Masella* de *Santo Magno*. Sa famille, originaire de Pavie, étoit illustre, & il naquit à Salerne, dans le Royaume de Naples. Sa vénération pour les anciens Poëtes étoit si grande, qu'il célébroit tous les ans avec pompe le jour de la naissance de Virgile. Sa vie fut un jeu continuel de la fortune. Il se vit tantôt opulent, tantôt pauvre; un jour courtisan ou esclave, & l'autre parfaitement libre. Il passoit du bruit des armées à la solitude si chérie des Muses, & la gloire accompagna par-tout son nom. Quoique la Poésie latine fit ses principales délices, il ne négligea point la Poésie Toscane; & les vers qu'il composa dans cette langue à la louange d'*Armonisa Bonifacia*, ont rendu cette beauté Napolitaine aussi célèbre que la fameuse *Laure* l'a été par ceux de *Pétrarque*. *Sannazar* s'attacha sur-tout à perfectionner dans la langue Toscane la Poésie Pastorale. Au bout de deux siècles son *Arcadie* idéale a été adoptée par la fameuse Académie de ce nom, établie à Rome, & l'on y célèbre tous les ans le jour de sa naissance, qui fut le 28 Juillet 1458. *Sannazar* fit encore en cette langue des *Élégies* sur la mort du Marquis de *Pescara*, & sur celle de *Pierre Leonio*, Philosophe & Astronome de la Ville de *Spolere*. On lui reprocha le défaut d'avoir

marqué trop de mépris pour les autres hommes. Il mourut à Naples, en 1530 ou 1532, & il fut enterré près du tombeau de Virgile. *Crescimbeni* ne dit point pourquoi *Sannazar*, dans les éditions de ses Poésies latines, est appelé *Actius Syncerus*. Il nous donna le Sonnet suivant pour modèle de sa Poésie Toscane.

« Pendant que je contemple vos beaux yeux,
 » Madame, toute pensée s'éloigne de mon
 » esprit : mon ame est alors si remplie d'amour,
 » que j'oublie tous les maux que vous me cau-
 » lez. Mais quand vous détournez ces astres
 » brillans pour éclairer quelque lieu où je ne
 » suis pas, j'ai besoin alors, pour prolonger
 » ma vie, d'avoir recours à l'artifice. Je pense
 » à vous, & je m'entretiens de vous intérieure-
 » ment. Mon ame passionnée, poursuivant en
 » songe votre image, s'élève au-delà des airs, &
 » même jusqu'aux cieux. Ainsi le jour elle
 » jouit de l'objet de sa félicité sur la terre, & la
 » nuit dans le ciel. Telle est la force & l'acti-
 » vité de la pensée qui réside en elle ».

Sannazar divisa ses Poésies Toscanes en deux Livres, auxquels on en a joint un troisieme, dont aucune piece n'est de lui ; ce qu'il est aisé de justifier par le style qui est fort différent du sien.

Bernard Giunta publia les Rimes de *Sannazar*, à Florence, en 1532, & son *Arcadie* fut imprimée à Naples, en 1504. Il s'en fit aussi une édition à Venise, par *Comino Gallina*, en 1616,

avec des Notes de *Thomas Porcacchi*. *Girolamo* imprima à Venise, en 1560, l'*Arcadie* & les Rimes ensemble, édition correcte & revue par le *Dolce*. Mais la meilleure édition des ouvrages Toscans de ce Poëte, est celle de *Joseph Comino*, qui se fit à Padoue, en 1723, in-4°. On trouve dans cette édition l'*Arcadie*, d'après l'original, avec les Notes de *Porcacchi*, & de quelques autres. Les Poésies sont augmentées de plusieurs pieces, tirées de divers manuscrits, & l'on y a joint les Lettres & la Vie de *Sannazar*, avec un Catalogue chronologique des principales éditions de ses Ouvrages, *Comino* est le même qui publia ses Poésies latines, à Padoue, en 1719.

XV. *LE BEMBE*, (1501).

Pierre, fils de *Bernard Bembo*, noble Vénitien, naquit à Venise le 20 Mai 1470. Il hérita de l'esprit & de toutes les belles qualités de son pere, & il commença à se faire connoître premierement à la Cour d'Alphonse, Duc de Ferrare, & ensuite à Rome, sous les Pontifes Jules II. & Léon X. Ce dernier Pape le fit Secrétaire des Brefs Apostoliques; puis l'éleva à l'Evêché de Gubbio, & ensuite à celui de Bergame; enfin Paul III. lui donna le Chapeau de Cardinal. Le fameux *Constantin Lascares* lui apprit la langue Grecque. Il cultiva la Poésie latine; mais il eut de la prédilection pour la Poésie Toscane, dont il bannit entièrement la grossiereté & la barbarie. On ne peut lui repro-

cher , en qualité de Poète , que de s'être trop attaché à imiter *Pétrarque* , avec lequel il sembloit vouloir s'identifier. Il mourut le 18 Janvier 1547. Voici un échantillon de sa Muse.

« Cette belle chevelure que j'aime de plus en
 » plus , malgré les maux qu'elle me cause ,
 » étoit déployée ; on en avoit délié le nœud ,
 » ce nœud qui , couvrant un charmant trésor ,
 » me cache ce que je desire & crains de voir.
 » Mon cœur agité que j'avois appelé à moi ,
 » prit soudain ton vol pour s'élancer dans ces
 » tresses d'or , semblable à un petit oiseau qui
 » se plaît à sautiller de branche en branche
 » parmi le verd feuillage. Alors deux mains ,
 » d'une beauté extrême , réunissant ces cheveux
 » épars sur un col d'albâtre , ferrèrent mon pau-
 » vre cœur qui s'y trouvoit enveloppé. Je jettai
 » un cri ; mais mon sang , glacé par la peur ,
 » étouffa ma voix. C'est ainsi qu'on a ravi mon
 » cœur , & qu'on le retient enchaîné ».

Les Poésies Toscanes du *Bembo* furent imprimées à Rome , en 1548 , in-4°. par les soins d'*Annibal Caro* , qui les dédia au Cardinal *Farnese*. Mais la meilleure édition est celle de 1652 , faite sous les yeux de *Thomas Porcacchi* , avec la vie de ce Cardinal. *Hertzhauszer* , Libraire à Venise , en a fait une autre , très-belle , en 1730.

XVI. LOUIS ARIOSTE , (1501).

L'Arioste , d'une famille considérable de Ferrare , fils de *Nicolas Ariosto* , & de *Daria*

Malequeci, vit le jour en 1473, dès sa tendre enfance, il montra beaucoup de goût pour les Lettres, & alla fort jeune à Rome où il acquit une grande réputation, mais rien de plus; c'est pourquoi il retourna dans sa patrie, & resta toute sa vie à la Cour du Duc de Ferrare qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ses emplois ne l'empêcherent point de se livrer à la Poésie Toscane, qu'il a enrichi de la Satyre, de l'Elégie & de l'Epopée. Son *Orlando furioso* (Roland furieux) lui fit donner le nom de *Divin*, comme à Homere. Ses comédies sont aussi fort estimées. Elles sont au nombre de quatre, *la Cassaria* (la Trésorière), *la Lena* (la marchande d'Esclaves), *i suppositi* (les supposés), & *il mago*, (le Magicien): *la Scolastica* (les Ecoliers) est restée imparfaite par sa mort qui arriva le 6 Juin 1534.

Roland Furieux, a été traduit en Espagnol par *Jérôme Urrea*, & cette traduction fut imprimée à Venise par *Domenico Farri* en 1575. On conserve à Caën, en Normandie, une traduction latine du même Poëme faite par *Jacques Savari* (a).

Magagno, a mis en vers burlesques & en

(1) Ce *Savari* est l'Auteur d'un Poëme sur la Chasse; intitulé, *Leges Dianæ* (les Loix de Diane), qui méritoit bien une réimpression. La vieille traduction de l'Arrioste, de *Gabriel Chappuys*, ne doit plus être citée depuis celle qu'a donnée feu M. *Mirabaud*, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

langue rustique de Padoue , le premier chant de *l'Orlando* , & il a été imprimé en 1558 ; *Vincent d'Artona* , ou , selon quelques uns , *Paul Foliette* , a mis ce premier chant en langage Génois. On l'a traduit aussi en langage Vénitien , & en Bergamasque.

La plûpart des éditions des Satyres de l'Arioste ne sont pas fidèles : on ne peut donc recommander que celle de 1534 , in 8°. celle qui se trouve dans le recueil de Satyres , fait par *François Sansovin* , & imprimé à Venise , in-8°. & celle qui a été publiée parmi les Satyres de cinq Poètes illustres , imprimées à Venise , par *Valvassori* , en 1565. Le morceau qui suit est un essai que *Crescimbeni* nous donne des Poésies fugitives de l'Arioste.

« Quand je réfléchis sur l'audace de mon
 » imagination téméraire , une terreur froide
 » comme un serpent se glisse dans mon cœur.
 » Elle s'est faite des ailes de lin & de cire ,
 » qu'un peu de chaleur peut aisément déta-
 » cher : sans autre guide que le désir , elle
 » les déploie dans les airs , & s'élance hardi-
 » ment. Ce qui augmente mon inquiétude ;
 » c'est que la raison qui devrait lui servir de
 » frein , ne s'oppose pas à son entreprise ,
 » & s'embarrasse peu de ce qu'elle fait. Je
 » crains que dans son vol elle ne s'élève si
 » haut , que le feu du Ciel ne l'enflamme &
 » qu'elle ne revienne à moi sans plumes. Mes
 » larmes , hélas ! lui seroient d'un foible
 » secours , puisque toute l'eau des fleuves

» & de la mer ne pourroit pas éteindre
 » ce feu ».

La premiere édition de *Roland furieux* est celle de 1515, faite sous les yeux de l'Auteur. Il y en a aussi une édition *in-fol.* faite à Venise, en 1729, & c'est la plus ample de toutes. *Prault*, le Pere, Libraire, à Paris, en a donné encore une jolie édition en 1746.

XVII. *BALTHAZAR CASTIGLIONE*,
 (1501).

Castiglione, Comte de *Nuvolara*, naquit à Casatico dans le Mantouan, le 6 Décembre 1478, son Pere se nommoit *Christophe Castiglione*, & sa Mere *Aluigia Gonzaga*. Il se mit, dans sa jeunesse, au service du Duc de Milan, & il passa ensuite à celui du Duc d'Urbain. Celui-ci l'envoya en ambassade auprès de Henri VIII, Roi d'Angleterre, qui lui donna l'Ordre de la Jarretiere. Il épousa *Hippolyte Taurella*, de Mantoue, femme noble, qui joignoit à tous les agrémens de son sexe, autant de vertus que d'esprit & de science. Elle sçavoit parfaitement le grec & le latin, & elle écrivoit facilement dans cette derniere langue. Elle mourut dans la premiere fleur de sa jeunesse, & *Castillon* fut inconsolable de sa perte. Il nous reste d'elle une Epître en vers Elégiaques latins (a), qu'elle lui écrivoit dans

(1) Elle est recueillie dans le Livre intitulé, *Kimelia Literaria*, ou *Pauli Colomesii Opuscula*. Cap. 36. p. 79 & 88.

le temps qu'il étoit à Rome auprès du Pape *Léon X*, en qualité d'envoyé du Duc de Mantoue. Cette Epître agréable & touchante, se trouve avec sa traduction, qui est bien faite, dans le Journal étranger, du mois de Juillet 1757, page 226. *Castiglione* servit dans les armées du Pape, qui récompensa ses services en lui donnant le Comté & le château de *Nuvolara*. Devenu veuf, il embrassa l'état Ecclésiastique, & *Clément VII.* l'envoya en qualité de Nonce, à la Cour de Charles-Quint, qui lui obtint l'Evêché d'Avila, & la nonciature d'Espagne. Il excelloit dans la Poésie latine; mais il cultiva particulièrement la Toscane. Il mourut à Toléde, le 8 Février 1529. *Vacillas*, dans ses anecdotes de Florence, dit que le Comte *Balthazar Castiglione* pratiquoit à contre-sens, les règles qu'il avoit établies pour un parfait courtisan. Etant averti qu'il devoit mourir à Mantoue, il évita avec soin d'y aller; mais il accepta l'Ambassade d'Espagne, & mourut à Madrid, qui, en latin, se nomme *Mantua*, comme Mantoue; ainsi le hazard seroit bien le faiseur d'horoscope. Voyons le ton de sa Poésie.

« Je chantois tandis que le doux espoir
 » nourrissoit & charmoit mon ame; mais à
 » présent que l'espérance s'est évanouie, &
 » qu'à tout moment je vois s'accroître mes
 » peines, ma Muse ne sçauroit que déplorer
 » mon malheur. Mon cœur accoutumé jadis
 » à la joie est devenu désormais le triste

» séjour de la mélancolie ; & il n'en sort plus
 » rien que d'amer. Mon ame est tellement
 » accablée par sa funeste douleur , que sans
 » cesse elle frissonne sans voir de fin à ses
 » maux. Si quelquefois j'essaie de redire mes
 » anciennes chansons , ma voix , que couvre
 » l'amertume de mon cœur , ne s'exhale que
 » par des sanglots , & se trouve étouffée par
 » mes larmes ».

Les Poésies Toscanes de *Castillon* sont imprimées dans différens recueils.

XVIII. JÉRÔME FRACASTOR, (1515.)

Véronne vit naître *Fracastor*, qui fut Médecin des Peres assemblés au Concile de Trente. Il excella dans la Poésie latine , & sa *Siphilis* est assez connue : il a laissé aussi quelques pieces en vers Toscons, dont voici un morceau.

« Les Dieux , le Soleil , la Lune , environ-
 » noient dans l'Olympe , le siège de la nature ,
 » quand elle forma votre visage dont tous les
 » traits sont d'une beauté parfaite. Le ciel
 » étoit serein ; aucun nuage n'obscurcissoit la
 » clarté du jour : Jupiter , jouant au milieu des
 » Ris avec sa fille & l'Amour , contemploit en
 » vous son chef-d'œuvre. Ainsi votre beauté
 » parut sur la terre , après avoir été tracée
 » dans les cieux comme le modele de toutes
 » les autres beautés. Que d'autres vantent
 » l'agrément de leurs yeux ou de leurs sourcils,

» les roses de leurs jouës , la rondeur de leurs
 » mains , & l'élégance de leur taille ; la
 » nature a formé toutes les autres Belles , des
 » perfections réunies en vous seule ».

Les Poésies Toscanes de *Fracaſtor* ſe trouvent dans quelques recueils Italiens. Il mourut à Padoue , le 6 Aout 1553 , à l'âge de 70 ans.

XIX. LE TRISSIN , (1520).

Jean-George Triffino naquit à Vicence , d'une famille diſtinguée. Il fut le premier qui réduiſit l'Epopée & la Tragédie Toſcane aux regles preſcrites par les Maîtres Grecs & Latins ; c'eſt ce qu'on peut voir dans ſon *Italia liberata* (l'Italie délivrée) , & dans ſa *Sophonisbe* , quoique la trop ſcrupuleuſe obſervance de ces regles , particuliérement dans le Poème Epique , ait beaucoup reſſerré ſon génie. Il compoſa ſon *Italia délivrée* , en vers libres , ce qui fit que ce Poème ne fut pas fort accueilli en Italie , & que quelques lettrés de Rome entreprirent de le mettre *in octava rima* (en octaves). *Nicolas Roſſi* , de Vicence , a fait quelques diſcours ſur la Tragédie de *Sophonisbe*. Le *Triſſin* mourut à Rome , en 1550 , & fut enterré dans l'Egliſe de ſainte-Agathe-des-Monts , dans le tombeau de Jean de *Laſcaris* , le Grammairien. *Creſcimbeni* , pour nous donner une idée de ſa verſification , auroit pu choiſir un morceau de *l'Italie délivrée* ; mais , comme on l'a dû voir , il ſ'eſt aſtreint , pour tous les eſſais

qu'il présente , à une seule mesure , & il ne l'a point excédée (1), même pour l'*Arioste*, qui méritoit si bien une exception. Au reste , il n'a sans doute voulu que faire connoître le style particulier de chaque Poète , & à cet égard il a rempli son objet. Voici donc celui du *Trissin*.

« Quand le plaisir , qui rappelle souvent à ma
» mémoire l'objet de mes vœux , m'entraîne
» avec lui pour aller retrouver les doux appas
» qui m'ont mis & me retiennent encore dans
» les fers , aussi-tôt que je suis devant vos
» beaux yeux , mon ame est si transportée
» de la joie qu'elle ressent , que je crains que ,
» comme un Prisonnier , elle ne s'échappe de
» ses chaînes. C'est pourquoi , suivant le désir
» naturel que tous les Hommes ont pour la
» conservation de leur vie , je m'absente de
» vous , Madame , mais je tombe alors dans
» un état pire que la mort ; dévoré de regrets
» mortels , je reconnois que je ne peux avoir
» un sort plus heureux , que d'expirer en votre
» présence ».

Tous les Ouvrages du *Trissin* ont été imprimés *in-folio* à Veronne , par *Jacques Valarsi* , en 1729 , sous les yeux du Marquis *Scipion Maffei* , qui a enrichi cette édition d'une belle Préface.

(1) Si , dans l'article du *Dante* , nous avons rapporté un morceau de son grand Poème , nous nous sommes écartés , pour lui seul , du plan de *Crescimbeni*.

XX. ANGELO FIRENZUOLA , 1520)

Ce Poëte , né à Florence , fit ses Etudes à Sienne & à Pérouse , ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa traduction de l'Ane d'or d'Appulée. Il prit l'habit dans l'ordre religieux de Vallombreuse , dont il devint Abbé. Il a fait en Langue Toscane plusieurs Ouvrages , tant en vers qu'en prose , où l'esprit n'exclut pas le sçavoir. Sa traduction d'Appulée fut très-bien reçue , & ses Comédies sont estimées. Quoiqu'il ait principalement essayé d'imiter *Pétrarque* , la route du *Berni* lui réussit mieux ; car peu d'Ecrivains l'ont égalé dans le style burlesque , soit pour l'expression , soit pour la vivacité des saillies & pour l'heureux choix des *Concetti*. Il fut reçu de l'Académie des *Umidi* de Florence. Le Pape Clément VII , voulut le connoître , & l'appella à Rome , où il mourut vers l'an 1542. Il fut enterré à Vallombreuse , & l'on y voit son Epithaphe inscrite sur un marbre. La chanson qu'il fit à la louange de la Saucisse , est célèbre en Italie ; mais tout le monde ne convient pas qu'il en soit l'Auteur. Voici un de ses Sonnets.

« La premiere fois que l'Amour me fit
» voir la beauté de votre teint , aussi éclatant
» que le rubis , & les neiges animées de
» votre sein , où ce Dieu a fixé sa retraite ,
» aussi tôt , dans l'ardeur de mes desirs , je vou-
» lus essayer si , dans mes vers , je pourrois vous

» peindre & montrer au monde combien le Ciel
 » vous a été favorable & prodigue. Cepen-
 » dant quoique vos charmes visibles surpassent
 » mes talens, j'essaye d'en tracer tantôt une
 » partie, tantôt l'autre, & c'est l'Amour qui
 » guide le pinceau. Mais quand je veux repré-
 » senter les perfections de votre ame, l'art
 » me manque, & pour votre gloire, le
 » crayon me tombe de la main ».

Les Poésies de *Firenzuola* ont été imprimées en 1549, par *Laurent Scaglia*.

XXI. *VITTORIA COLONNA*, (1525).

L'illustre naissance, la beauté, & toutes les perfections d'une belle ame furent réunies en *Victoire Colonne*, Fille de *Fabrice Colonne*, & femme de *François Ferdinand d'Avalo*, Marquis de *Pescara*. Elle aima si tendrement son Mari, que depuis le jour de sa mort, s'étant retirée dans un Monastere, elle ne parut plus tenir à la vie, & attendit tous les jours le trépas parmi les soupirs & les sanglots. Elle avoit beaucoup cultivé la Poésie Toscane, & y avoit excellé: mais dans ses chants sur l'Amour, elle ne s'écarta jamais de la décence: *Victoire* mourut à Viterbe, en 1546.

Rinaldo Corso à commenté ses Ouvrages; *Muratori* en fait l'éloge dans son *Traité de la parfaite Poésie*, vol. 2, pag. 336. Et il loue particulièrement le Sonnet qui suit, adressé au *Bembe*, alors Cardinal.

« Ah ! que le Destin a été contraire à mon
 » Epoux , au soleil de mes jours , de n'avoir
 » pas permis qu'il vous enflammât de ses glo-
 » rieux rayons ! Votre réputation en conser-
 » veroit son éclat pendant plus de dix siècles.
 » Son nom orné de votre style, qui efface celui
 » des anciens , & qui excite l'envie des Mo-
 » dernes , auroit , malgré les temps , bravé la
 » seconde mort. Ah ! si je pouvois verser
 » dans votre sein l'ardeur qui consume le
 » mien ; ou si vous pouviez me communiquer
 » votre esprit pour égaler par mes vers le
 » mérite de mon Epoux !... Mais je crains
 » que le Ciel ne s'irrite contre nous deux ;
 » contre vous , d'avoir choisi un autre sujet de
 » vos vers ; contre moi , d'avoir osé parler
 » d'un objet qui éblouit encore mes regards ».

Les Poésies de *Victoire Colonne* ont été imprimées à Venise , en 1548.

XXII. JEAN GUIDICIONI, (1530).

Ce Poëte , natif de Lucques , & d'une famille illustre , se distingua dans les Lettres , & dans les affaires : il fut Auditeur du Cardinal *Alexandre Farnese* , qui devint Pape sous le nom de Paul III , & fut élevé à l'Evêché de Fossombrone : on l'envoya ensuite en qualité de Nonce Apostolique vers l'Empereur Charles-Quint. A son retour il exerça les charges importantes de Commissaire-général des guerres , & de Gouverneur-général de la Marche

che d'Ancone. Il mourut dans cette dernière Ville, en 1540 ou 1741, & son corps fut transporté dans la Cathédrale de Lucques. Idée de sa Poésie.

« S'il arrive quelquefois que mon cœur re-
 » vienne du séjour délicieux de votre beau
 » sein, je l'entends me dire aussi-tôt : ô que
 » les jours que je passe loin de toi sont
 » charmans ! qu'ils sont heureux ! J'ai le plai-
 » sir de jouir de toutes les pensées de la Belle,
 » de contempler à loisir ses yeux & sa che-
 » velure, précieux ornement de sa tête. Si
 » elle ne me disoit pas : pourquoi restez-vous
 » ici ? retournez à votre Maître qui languit sans
 » vous, & à qui la vie est insupportable, je
 » passerois les plus doux momens dans l'agréa-
 » ble Paradis que je trouve avec elle. Telle
 » est ma réponse au transfuge : dites-lui que
 » si, pour m'empêcher de mourir, elle veut
 » me donner son cœur en échange, je pour-
 » rois me passer de vous ».

Les Poésies du *Guidiccioni* ont été imprimées à Venise, en 1567, avec celles du *Bembo*, de *Jean de la Casa*, & de *Montemagno*, & réimprimées séparément, à Bologne, en 1709, in-12.

XXIII. VÉRONIQUE GAMBARA, (1530).

Cette Femme illustre florissoit vers 1530.

Q

Elle étoit née à Brescia , & elle épousa *Gisbert VIII*, Comte de *Correggio*. Son Mari étant mort, elle ne cessa de pleurer sa perte ; & la douleur , qui provenoit de l'excès de son amour , lui causa souvent des fièvres ardentes. Il y a de la clarté & de la douceur dans ses vers , & son style est assez pur ; mais on n'y trouve point ce fonds de connoissances & de sentimens qui brillent dans ceux de *Victoire Colonne*. Voici un morceau de sa Poésie.

« Certe impitoyable, qu'on appelle la Mort,
 » a tranché le nœud auquel il avoit plu au
 » Ciel d'attacher le bonheur de ma vie. Ce
 » coup accablant a mis fin à toute ma joie , a
 » tari la source de mes plaisirs ; & si la raison
 » n'eut pas pris le dessus , mes jours auroient
 » été abrégés, j'aurois succombé à ma dou-
 » leur. La seule chose que je crains mainte-
 » nant , c'est d'aller , après mon trépas , en un
 » lieu trop éloigné de celui où brille l'objet de
 » mon amour , plus éclatant que l'étoile du
 » matin. Ce que n'ont pu faire l'esprit ni l'art,
 » l'espoir de revoir un jour sa belle ame dans
 » le séjour céleste , a seul adouci ma peine ».

XXIV. JÉRÔME BRITONIO ,

(1530).

Le seizieme siecle fut si fertile en bons Poètes,
 que la poésie Toscane reprit toute la pureté

qu'elle avoit du temps de *Pétrarque*, & la conserva jusqu'au siècle suivant. *Britonio*, natif de *Ficignano*, florissoit vers 1530, & se distingua parmi les Poètes Lyriques: on jugera de son goût par cette piece.

« Une foule d'imaginations m'accable telle-
 » ment, qu'à force de rêver, je ne fais plus à
 » quoi je pense: tant d'idées se présentent à
 » la fois à mon esprit, qu'elles obscurcissent
 » mon jugement. Je brûle parmi les frimats,
 » & les glaces; au milieu des craintes, j'es-
 » pere: je sens en même temps redoubler mes
 » maux, & quand je songe à l'objet qui con-
 » sume mon cœur, je semble me glorifier de
 » mon martyre. Tantôt je me flatte d'avoir
 » recouvré ma liberté; tantôt je me défie de
 » ma foiblesse; la méfiance & l'espoir possé-
 » dent tour-à-tour mon ame. Enfin, on me
 » voit successivement parler, me taire, chan-
 » ter, pleurer, rire, m'emporter cont e moi-
 » même, m'appaiser, prendre ma défense &
 » me tuer: mort, je respire encore, & je re-
 » nais pour mourir ».

Il y a eu quelques ouvrages de *Britonio*, imprimés en 1519, & d'autres en 1550.

XXV. *LUDOVICO MARTELLI*,

(1533).

Louis Martelli, Gentilhomme Florentin, alla

Qij

dans sa jeunesse à la Cour du Prince de Salerne, où, par les agrémens de son esprit, il se fit universellement aimer. Il faisoit des vers avec une facilité surprenante. Nous avons de lui des Eglogues, des Stances, & une Tragédie intitulée *Tullia*. Il traduisoit en vers Toscans le IV^e. Livre de l'Enéide, & il composoit des Géorgiques, lorsque la mort l'enleva, en 1527, ou, selon d'autres, en 1531, âgé de 28 ans. On disoit de sa *Tullia*, qu'il avoit choisi un sujet dont l'atrocité étoit peu capable de remplir le premier objet de la Tragédie, qui est de toucher & de tirer des larmes. Les morceaux qu'on a de lui, font regretter que sa carrière ait été si courte. Celui-ci fera connoître le ton de ses vers.

« Autrefois j'ai célébré dans mes vers le
 » brillant Rameau qui prit profondément
 » racine dans mon jeune cœur, & qui me fit
 » éprouver tant de délices, qu'aucune autre
 » beauté ne pouvoit me plaire. Graces soient
 » rendues à l'Amour qui, pour mon bonheur,
 » m'a conduit la première fois dans ce lieu
 » où jaillit une source d'eau vive qui arrose
 » un secret vallon. Là, les traces de mon
 » amour sont gravées sur l'écorce des arbres,
 » monumens de ce que j'ai été. Qu'il étoit char-
 » mant, ce Rameau, lorsqu'Amour me choisit
 » pour calmer, par mes chansons, les peines
 » des Amans! La Mort a moissonné cette
 » plante superbe, & il ne me reste plus qu'à

» faire naître, par des accens nouveaux, l'envie
 » de mourir à tous les Amans malheureux».

La première édition des Rimes de *Martelli* est de 1533, in-8°. mais celle Florence, de 1548, est la plus ample.

XXVI. HIPPOLYTE DE MÉDICIS,

(1534).

Cet illustre Poëte réunit presque tous les titres de grandeur que la nature & la fortune partagent aux Hommes. Fils de *Julien de Médicis*, & neveu des souverains Pontifes *Léon X* & *Clément VII*, il fut Cardinal, & Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine. Non seulement il cultiva lui-même les Lettres avec beaucoup de distinction, mais il fut leur protecteur déclaré. Malgré ses grands emplois, qu'il sut remplir dans toute leur étendue, il traduisit, en vers Toscans, le second Livre de l'Enéide, & composa plusieurs Ouvrages lyriques en langue vulgaire. Il mourut en 1534, âgé de 24 ans; & dans un journal du Pape Paul III, il est dit qu'il fut empoisonné. Ton de sa Poésie.

« Les doux rayons de votre chevelure do-
 » rée, les étincelles brillantes de vos beaux
 » yeux, le calme que vos ris répandent dans
 » les airs, ont allumé le feu qui me dessèche.
 » Ainsi, pour vous je vis & je meurs; je pleure,
 » je m'enhardis, j'étouffe ma douleur dans mes

» larmes, ou je l'exhale par mes plaintes ; &
 » mon tourment , tout cruel qu'il est , devient
 » l'objet de mes plaisirs. Si vous étiez moins
 » belle . & si j'étois moins amoureux . si nous-
 » n'étions pas , vous , si cruelle , & moi , si fra-
 » gile ; vous , si rebelle à l'amour , & moi , si fort
 » son esclave , je pourrois espérer de voir le jour
 » heureux où votre cœur endurci s'amolliroit ,
 » en mettant le comble à mon bonheur ».

Les Rimes d'*Hippolyte de Medicis* se trouvent dans les recueils des plus illustres Ecrivains.

XXVII. FRANCESCO-MARIA MOLZA,

(1540).

Le *Molza*, né à Modene, vécut quelque temps à la Cour du Cardinal *Hippolyte* ; mais après la mort de ce Prince, il s'attacha au Cardinal Alexandre Farnese. Il cultiva les Muses latines , & encore plus les graces Toscannes. Ses Poésies burlesques sont remplies de feu & de sel. *Grégoire Giraldi*, le *Cantile*, & l'*Arioste* ont fait son éloge. On lui a reproché son goût effréné pour les Femmes. Il mourut en 1544, âgé de 52 ans. Essai de sa Poésie.

« Dame aimable , en qui le Créateur même
 » se proposa de trouver du plaisir à considé-
 » rer l'éclat divin dont il vous orna , lorsqu'il a

» formé les deux hémisphères avec le ma-
 » gnifique appareil qui frappe nos yeux ; soleil
 » de ma vie , il vous a ouvert une ample car-
 » rière ; il vous a prodigué ses dons plus libé-
 » ralement qu'à toutes les autres Belles. La
 » splendeur de sa lumière brille dans vos yeux :
 » & j'ai l'avantage d'en être le plus fervent
 » adorateur. Vrai phénix , & perle choisie
 » par celui qui voulut créer un modèle de
 » beauté parfaite , dans le tems qu'il imprimoit
 » le mouvement à l'Univers , vous surpas-
 » sez autant toutes les beautés mortelles ,
 » que celui qui prend plaisir à contempler en
 » vous son image , a déployé pour vous ses
 » ailes divines ».

On trouve les Rimes de ce Poète dans les
 recueils de Poésies Toscanes.

XXVIII. CLAUDE TOLOMEI ,

(1540).

Tolomei naquit à Sienne , & devint Evê-
 que de Corfola. Il cultiva la Philosophie , l'Elo-
 quence , l'étude du Droit , la Poésie , & parti-
 culièrement la Poésie Toscane. Il fonda plu-
 sieurs Académies à Rome , pour perfectionner
 cette langue , & dans ce nombre , il y en avoit
 une , où l'on composoit des vers Toscans à
 l'instar des vers Grecs & Latins , en obser-
 vant le même nombre de pieds & de syllabes.

Q iv

Mais cette nouveauté ne réussit point, & s'évanouit en peu de temps. Son Académie, dite *de la Vertu*, lui fit plus d'honneur, par le grand nombre de Gens de Lettres qui voulurent y être admis, & à qui la Poésie Toscanane doit une grande partie de son lustre. Ce bon Evêque trouva un jour, sur les bords du Tibre, dans un endroit solitaire, un Enfant qu'on y avoit exposé; il le fit emporter, & l'éleva avec beaucoup de soin. Depuis, il célébroit tous les ans l'anniversaire de cette rencontre par un grand repas où étoient invités nombre de Scavans, & chacun y lisoit un morceau de sa composition. La République de Sienne l'envoya en qualité d'Ambassadeur auprès de Henri II, Roi de France. Il mourut au retour de cette ambassade, en 1557, âgé de 63 ans. Toutes ses pieces roulent principalement sur l'amour Platonique. Il n'y en a point d'édition particuliere; elles sont insérées dans les recueils des Poëtes illustres. En voici un morceau.

« Quand la Fortune ennemie, opposée à
 » mon bonheur, me fit sentir ce qu'elle a de
 » plus dur, en nous dispersant en diverses
 » contrées, pour nous séparer l'un de l'autre,
 » ce fut avec la plus vive douleur, & à pas
 » lents, que je vous quittai; au lieu que vous
 » vous éloignâtes de moi d'un pas très-léger.
 » Mon ame, alors, abandonnant la froide écorce
 » de mon corps, & laissant ma vie en danger,

» n'hésita point à vous suivre : mais votre
 » image accourut à mon secours , & remit dans
 » mon sein une ardeur nouvelle. Cette image,
 » au lieu de mon ame , m'accompagne pa-
 » tout & me soutient seule. Que mon cœur ne
 » vous est il aussi cher que votre personne me
 » plaît ! il n'en est pas indigne , puisque l'aveu-
 » gle amour , qui en dispose libéralement ,
 » tandis qu'il est avare du vôtre , a su vous
 » identifier le mien , & vous le rendre pro-
 » pre ».

XXX. B E N O I T V A R C H I ,

(1540).

Cet Ecrivain naquit en 1501 , dans le petit Château de Monte - Varchi situé dans le Diocèse de Fiezole. Il a écrit l'histoire de Florence , ou les dernières révolutions de cette République , & l'établissement de la Principauté dans la maison de Médicis. *Varchi* composa , sur le modèle de *Pétrarque* , trois Volumes de Poésies tant spirituelles que pastorales , & d'autres genres qui ont mérité les éloges de *Bianchini* , de *Muratori* & d'autres Sçavans. Il mourut à Florence universellement regretté , le 16 Novembre 1566 , & le grand Duc Côme I , lui fit faire de magnifiques obsèques dans l'Eglise de Sainte Marie des-Anges. *Léonard Salviati* prononça son éloge funebre. Essai de sa Poésie.

« La noire mélancolie & un froid de glace
 » s'étoient emparés depuis long-temps de mon
 » cœur, enforte que je n'aurois jamais soup-
 » çonné que l'amour dût réchauffer encore une
 » fois mes flancs refroidis. Mais en regardant
 » l'éclat de vos beaux yeux, je changeai de
 » couleur & de résolution. Je me trouvai su-
 » bitement embrasé & dans vos chaînes.
 » Quelle tristesse assez profonde, ou quelle
 » glace assez épaisse pourrait résister au doux
 » feu de vos regards ? J'ai vu l'amour, je l'ai
 » vu sortir de vos prunelles, & entrer dans
 » ce cœur qui n'est plus à moi, & dont je vous
 » reconnois pour souveraine ».

Les Rimes de cet Auteur se trouvent encore dans les recueils des Poésies Toscanes. Il y a deux Editions de son Histoire de Florence, la première faite à Cologne, en 1721, *in-folio*, & la seconde à Leyde, en 1723, *in-folio*. La première est la meilleure.

XXX. L U I G I A L A M A N N I,

(1540).

Alamanni, né à Florence, en 1495, en ayant été exilé, vint à Paris & fut protégé des Rois François I, & Henri II. Il cultiva tous les genres de Poésies. A l'imitation d'Homere, il composa un Poëme Epique, qu'il nomma *l'Avarchide*; & à l'imitation de *Sophocle*, il fit une

Tragédie intitulée *Antigonus*. Ses Satyres & ses Eglogues burlesques sont très-estimées ; mais ses Vers lyriques, ses Sonnets, ses Éloges, ses Pastorales & ses Hymnes lui ont mérité les plus grands éloges. Il a aussi laissé un Roman, *in-8^o*. intitulé, *Girone il cortese* (Giron le courtois) ; un Poëme sur l'agriculture, en Vers libres, & une Comédie intitulée *Flora*, qui fut imprimée à Florence, en 1556, *in-8^o*. On a encore des Epigrammes de sa façon, où il y a beaucoup d'esprit & de feu. Pendant son séjour à la Cour de France, deux femmes d'une naissance illustre le choisirent pour décider une question galante. Il s'agissoit de sçavoir *si l'amour naît de la vue ou de la parole*. Sa décision fut qu'il naissoit de la vue, mais qu'il se nourrissoit de la parole. Il mourut à Amboise, le 18 Avril 1556. Son fils *Baptiste Alamanni*, fut Evêque de Bazas. Ton de sa Poésie.

« De tous les maux que j'endure depuis si
» long-temps, le moins supportable est de ne
» sçavoir à qui m'en prendre, ni de qui me
» plaindre. Je ne puis en accuser la beauté
» que j'aime ; je sçais que je ne mérite pas
» sa tendresse. Je ne sçaurois non plus en accu-
» ser l'Amour, parce que c'est à lui seul que
» je dois la connoissance de cet objet adora-
» ble. J'essaie enfin de faire tomber toute la
» faute sur mes yeux ; mais ils ne m'ont pas
» trompé ; ils n'ont fait que me montrer,
» tous les charmes & tous les appas réunis en

» elle. Ainsi, je gémis & je déplore mon sort
 » malheureux, sans pouvoir blâmer la cause
 » des peines que je souffre ».

Les vers Toscans d'*Alamanni* sont recueillis dans les bonnes collections de pieces.

XXXI. BERNARDO TASSO,

(1544).

Le Tasse, pere du célèbre Poëte épique *Torquato Tasso*, était d'une bonne famille de Bergame. Il s'attacha à *Ferrante Sanseverino*, Prince de Salerne, auprès duquel il remplit l'emploi de Secrétaire. La disgrâce de ce Prince le dépouilla de tous les biens de la fortune, & ne lui laissa que ceux de la nature. Mais il supporta ce revers avec une fermeté stoïque, & se livra aux Muses. Il cultiva la Poésie Toscane avec une pureté digne de son siècle d'or, & il excella sur-tout dans l'invention. Il mourut à la Cour de *Guillaume Gonzague*, Duc de Mantoue, dans un âge très-avancé, vers l'an 1564.

L'*Amadis* du *Tasse*, le pere, est presque tiré du Roman Espagnol de ce nom, & il a été critiqué par l'Académie de la Crusca. La mort l'empêcha de finir un autre Poëme intitulé, *il Floridante*, qu'il composa dans sa vieillesse : son fils l'a pourtant fait imprimer à Bologne, en 1587, & il fut réimprimé à Mantoue en

1588, in-12. Tout Lecteur à qui le chantre d'Armide n'est point étranger, doit être curieux de connoître la Poésie de son Pere, dont voici un échantillon.

« Puisque le Ciel m'a refusé la possession
 » de la beauté qui est le moins parfait de
 » ses dons, & qui perd son éclat dans la courte
 » durée d'un jour, pour l'accorder à de plus
 » heureux que moi, ne m'ôtez point la plus
 » noble & la meilleure partie de notre être,
 » l'ame, dont je parle toujours, parce que mes
 » yeux vous ont asservi la mienne. J'ai aimé
 » cette beauté fragile & caduque, comme l'image
 » de l'éternelle & véritable beauté qui est ve-
 » nue pure du Ciel. Que celle-ci soit mon par-
 » tage, & que d'autres en possèdent l'ombre ou
 » le voile. Ce qui est mortel, n'est pas digne
 » de mon amour, & de l'intégrité de ma
 » foi ».

Les Rimes du *Tasse*, le pere, sont mêlées dans les recueils des Poésies Toscanes.

Le tems & les circonstances n'ont pas permis de pousser plus loin ces Recherches ; tous les morceaux que l'on a rapportés, d'après *Crescimbeni*, ne sont que de la galanterie Toscane dont on n'a pu éviter la monotonie. L'objet du Bibliographe n'étant que de faire connoître, par un court extrait, le génie particulier de chaque Poète dont il parle ; on a cru devoir ne rien changer à son plan. On s'aperce-

vra bien que la traduction n'en a donné que le trait. L'harmonie, qui fait la principale beauté de la Poésie Toscane, est intraduisible, sur-tout en prose; & les graces du coloris échappent également, même aux meilleurs Interprètes.

F I N.

T A B L E.

F ABLE I, <i>PROLOGUE, l'Imprimeur de ce Recueil,</i> & <i>le Correcteur.</i>	page. 1
FABLE II, <i>le Socle & la Statue.</i>	2
FABLE III, <i>un Masque du Faubourg St. Antoine,</i> & <i>un Monsieur.</i>	Ibid.
FABLE IV, <i>un Financier, son Valet-de-Chambre,</i> & <i>un Protégé.</i>	3
FABLE V, <i>le Chiffre & le Zéro.</i>	4
FABLE VI, <i>l'Œil-de-Bœuf, & la Galerie.</i>	Ibid.
FABLE VII, <i>un Traitant & un Sauvage.</i>	5
FABLE VIII, <i>un Nouveau débarqué à Paris, & un</i> <i>vieux Humoriste.</i>	Ibid.
FABLE IX, <i>un Placet & le Suppliant.</i>	Ibid.
FABLE X, <i>la Mort, & une Mere gardant son Fils</i> <i>malade.</i>	6
ENVOI à <i>M. Guilbert, &c.</i>	7
FABLE XI, <i>le Bon-Sens & le Bel-Esprit.</i>	Ibid.
FABLE XII, <i>un Loup, un Berger, & son Chien.</i>	8
FABLE XIII, <i>Lise & Damon se promenant, quelques</i> <i>jours après leurs noces, sur le bord de la Mer, qu'ils</i> <i>voyoient pour la premiere fois.</i>	9
FABLE XIV, <i>un jeune Gentilhomme & un vieux</i> <i>Courtisan.</i>	11
FABLE XV, <i>un Maltôtier & son ancien Ami.</i>	Ibid.
FABLE XVI, <i>l'Aveugle & son Bâton.</i>	12
FABLE XVII, <i>l'Homme de Cour & le Diamant.</i>	13
ENVOI à <i>M. le Comte de Maillebois, &c.</i>	Ibid.
FABLE XVIII, <i>un Hôtel superbe & un Parvenu.</i>	14

FABLE XIX, <i>un Financier, son Médecin, & une Sarg-sue.</i>	14
FABLE XX, <i>le Plaisir, la Peine, & un Philosophe.</i>	15
FABLE XXI, <i>un Procureur & son Clerc.</i>	Ibid.
FABLE XXII, <i>une Veuve de Financier, un Chirurgien & son Eleve.</i>	19
FABLE XXIII, <i>un jeune Seigneur vivant dans ses Terres, & un vieux Philosophe, son Voisin & son Ami.</i>	18
ENVOI <i>au Docteur Benjamin Franklin.</i>	20
FABLE XXIV, <i>un vieux Gouverneur retiré aux Champs, & son ancien Eleve.</i>	21
ENVOI <i>à M. de V.....</i>	22
FABLE XXV, <i>plusieurs Gens de travail, & un Homme de Génie, retiré dans un Village, au bord d'une Forêt.</i>	23
ENVOI <i>à MM. Perier, Freres, &c.</i>	24
FABLE XXVI, <i>un Commis aux Aides, & une bonne Femme du Peuple.</i>	Ibid.
FABLE XXVII, <i>les grands Charlatans.</i>	25
FABLE XXVIII, <i>deux Amis causant, assez haut, assis contre un arbre du Luxembourg, & un inconnu qui sommeillait fort près d'eux.</i>	Ibid.
FABLE XXIX, <i>un Capitaine de Vaisseau marchand, se désolant sur le bord de la Mer, après son naufrage, & un inséparable à la conservation des Droits DE BRIS, accompagné de plusieurs Gardes.</i>	26
ENVOI <i>à M. le Comte de Chajenet-Puvsgur, &c.</i>	29
FABLE XXX, <i>un Vieux ruse Bocanteur de Tableaux, & deux Pretendus connoisseurs.</i>	30

FABLE XXXI, <i>un petit Prince d'Europe, & un grand Voyageur.</i>	32
FABLE XXXII & dernière, <i>les Poules Couveuses.</i>	33
ENVOI à <i>Madame Greuze, &c.</i>	34
Imitation de la Priere, <i>que les Juifs d'Avignon & de Bordeaux, résidants à Paris, ont chantée en Hébreu, le 11 Juin 1775, jour du Sacre du Roi Louis XVI.</i>	35
Fragment d'une Lettre à <i>M. Mareschal, &c.</i>	36
A <i>Mademoiselle Mareschal, &c.</i>	38
Pour le Portrait d'une jeune & jolie Personne:	Ibid.
Imitation d'un Fragment de <i>LUCILIUS.</i>	39
Envoi à <i>M. de Malesherbes, &c.</i>	40
Réflexions sur l'Homme, d'après une lecture des Nuits d'Young.	Ibid.
L'Hymen & l'Amour, Dialogue, à l'occasion du Mariage de <i>M. le Vicomte de Béranger, avec Mlle. le Gendre de Villemorien.</i>	41
Imitation d'un Fragment d' <i>ENNIVS.</i>	44
Envoi à un Ami.	45
A <i>Madame Duranti, &c.</i>	Ibid.
Sur un Portrait.	46
A <i>Madame la Marquise de . . .</i>	Ibid.
A <i>Madame la Duchesse de . . . sur sa Convalescence.</i>	47
Vers à l'occasion du Festin donné à <i>M. le Duc de Brissac, par l'Hôtel de Ville de Paris, le jour de sa Réception au Gouvernement de cette Capitale.</i>	48
A <i>Églé.</i>	49
In-promptu à l'occasion d'un Portrait manqué.	Ibid.
Réponse à un Fat.	50
Imitation de l'Italien du Chevalier <i>ZAPPI.</i>	Ibid.

<i>Sonnet pour servir de pendant à celui de SCARRON.</i>	51
<i>Madrigal.</i>	52
<i>In-promptu sur un vieux Agi déposé.</i>	Ibid.
<i>Bouquet pour une jolie Enfant de dix ans, qui le présenta à la Princesse de.....</i>	53
<i>Regrets des Citoyens.</i>	Ibid.
<i>Esquissè d'un Portrait.</i>	54
<i>Madrigal.</i>	Ibid.
<i>Epître à M. de Miron, &c.</i>	55
<i>Sur un Baïser : imitation de l'Anglois.</i>	58
<i>Pour le Portrait du Docteur Benjamin Franklin.</i>	59
<i>Inscription que Madame Greuze a mise sur une Urne de porcelaine, &c.</i>	Ibid.
<i>Madrigal sur LE TROP BU.</i>	60
<i>Epigramme traduite de l'Hébreu.</i>	Ibid.
<i>L'Ombre d'un Médecin, & le vieux Caron : imitation du Grec.</i>	61
<i>Madrigal tiré du Hollandois.</i>	Ibid
<i>Couplets pour la Convalescence du Prince de Marsan.</i>	62
<i>Les Tentations d'un Procureur, Pot-Pourri, pour la Fête de M. C.</i>	
<i>Couplet que j'ai chanté à table, à ma Convalescence, en 1774.</i>	66
<i>Autre In-promptu de table.</i>	67
<i>Couplets chantés à Hourges.</i>	Ibid
<i>Epitaphe d'un Bossu.</i>	70
<i>Imitation d'une Epigramme d'Amalthée.</i>	Ibid.
<i>Imitation d'un distique.</i>	71
<i>Epigramme, d'après le Comte Ericiera, Portugais, &c.</i>	Ibid.
<i>L'Edit Salulaire.</i>	72
<i>In-promptu sur les petits Chapeaux.</i>	Ibid.

T A B L E.

259

<i>In-promptu à M. DEANE , &c.</i>	73.
<i>Conseil d'un Illinois aux nations de l'Asie & de l'Afrique.</i>	Ibid.
<i>A M. l'Abbé de Vyssery , &c.</i>	74
<i>Les Commandemens de l'honnête Homme.</i>	76
<i>Couplets sur la cinquantième année de Mariage de Monsieur & de Madame Chasteau , &c.</i>	89
<i>Bouts Rimés , &c.</i>	92
<i>Lettre à Madame Greuze , &c.</i>	93
<i>In-promptu à M. Franklin.</i>	94
<i>A M. * * * par ses Enfans , à l'occasion de sa Fête.</i>	Ibid.
<i>A Madame * * * , par la plus jeune de ses Enfans , pour le même objet.</i>	95
<i>Logogriphe.</i>	96
<i>Origine de la Poésie Castillane.</i>	99
<i>Recherches Historiques sur la Poésie Toscane.</i>	193

Fin de la Table.

Mot du LOGOGRIPHE de la page 96.

S O T. On y trouve :

- Of.* Vieux mot Français , qui signifie armée ; & d'où l'on fait dériver *otage*.
O ! Exclamation ; *ô !* Interjection.
So. En Italien , veut dire , *je sçais*.
Sto. Latin , *je suis debout*.
To. Article Grec.
Tos. Celtique. On croit que c'est *Jupiter*.
Tso. Bulgare. On dit que c'est une mesure liquide.
Os. Latin. *Bouche* , où se trouve la langue , qu'on appelle quelquefois le mets d'*Esope*.
St. Son qui imite certain appel.
Os. Les os du corps humain.

Fautes les plus essentielles à corriger.

Page 59, vers 5^e. effacez l'accent sur l'a, le mot lui venant du verbe luire.

144, lig. 23, que son art; lis. par son art.

166, lig. 15, Auteurs; lis. Acteurs.

177, lig. 17, Cuyea; lis. Cueva, & ôtez la virgule.

192, lig. 18, traduction; lis. tradition.

210, lig. 29, nevier; lis. envier.

224, lig. 6, effacez les deux points après novamente

Ibid. lig. 27, en 146; lis. en 1469.

227, lig. 6, Lanto, lis. Santo.

Cleaned & Oiled

